F. DENIS

CHRONIQUES CHEVALERESQUES DE L'ESPAGNE

I

CHRONIQUES

CHEVALERESQUES

DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL.

I.

LACOUR ET Cie.—Imprimerie de BAUDOUIN, rue Mignon, 2.

CHRONIQUES
CHEVALERESQUES
DE L'ESPAGNE
ET
DU PORTUGAL,

SUIVIES

DU TISSERAND DE SÉGOVIE,

DRAME DU XVIIe SIÈCLE,

PUBLIÉES

Par Ferdinand Denis,

bibliothécaire de l'Instruction publique.

TOME PREMIER.

PARIS
LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
GALERIE D'ORLÉANS, 31.

1839.

INTRODUCTION.

Il y a en Espagne et en Portugal, quelques livres à peine connus aujourd'hui, où le chevalier des vieux siècles, où le saint-prêtre, où la noble dame apparaissent avec toute leur énergie, toute leur gravité religieuse, toute leur grâce naïve. Sans cesse le drame s'y dégage du récit, et l'histoire simplement dite, s'y revêt tout naturellement de l'intérêt qu'on a été demander en ces derniers temps aux livres de pure fiction. S'il est en effet une source nouvelle d'émotions ardentes, de sensations inattendues, de révélations curieuses, c'est dans les vieilles chroniques de la Péninsule qu'il faut aller les chercher. On parle sans cesse de ces livres à demi oubliés, on les cite chaque jour, on va même jusqu'à les admirer sur parole; on ne les connaît pas. C'est qu'en effet,

il faut le travail de plusieurs années, pour posséder intimement ces vieux auteurs à peu près ignorés aujourd'hui du pays dont ils ont créé l'histoire. C'est qu'avant de rencontrer l'épisode tout chevaleresque qui saisit et qui entraîne, bien des faits insignifians viennent abattre l'imagination. En un mot, le hazard des lectures, la suite imprévue des recherches, peuvent seuls nous faire rencontrer ainsi le drame palpitant d'intérêt; car on ne le découvre dans ces vieux historiens que sous le luxe d'une chronologie minutieuse, et presque toujours embarrassé des détails interminables qui constatent les généalogies.

Le livre qu'on offre ici est donc une œuvre d'investigation curieuse, mais si l'on a cherché à y faire prévaloir l'intérêt des faits, et ce charme des vieux récits que le plus habile narrateur ne saurait suppléer, cela n'a jamais été aux dépens de la vérité historique.

On a toujours laissé au vieil historien, les grâces de son ignorance et la puissance de ses admirations passionnées, seulement, et il est juste de le rappeler ici, on a dit souvent par une phrase, quelquefois par un mot, ce que le lecteur qui cherche avant tout l'intérêt dans un livre, n'aurait jamais eu le courage d'aborder.

Il suffira en effet de jeter un coup d'œil sur les pages empruntées à D. Alonso el Sabio, le roi historien ; à Fernand Lopes, le diligent chroniqueur ; à Lopes de Ayala, l'inflexible biographe de Pierre-le-Cruel ; il suffira de parcourir Alcocer, Duarte Nunez de Liam, Hieronimo Mendoça, Bernardino de Sahagun, et l'historien si touchant d'Alvaro de Luna, le grand connétable de Castille, pour se convaincre qu'on a laissé parler fidèlement ces naïfs conteurs, toutes les fois que l'intérêt n'est pas compromis chez eux, par ces interminables récits que ne saurait admettre l'historien, et qui effraieraient le lecteur.

Dans un ouvrage de cette nature, un ordre chronologique rigoureux n'était pas à coup sûr bien nécessaire ; on l'a admis néanmoins pour la première partie. Les faits s'y enchaînent selon l'ordre des temps, parce qu'ils se tiennent pour ainsi dire, et qu'une chronique qui en précède plusieurs autres explique presque toujours certains événemens, dont on aurait difficilement la clef en procédant d'autre manière. Parvenus au XVme et au XVIme siècles, les épisodes devenaient plus distincts, les faits historiques eux-mêmes appartenaient à un ordre différent ; on a cherché surtout à offrir une certaine variété ; et

grâce au caractère de ces récits, on espère avoir obtenu l'ensemble littéraire auquel on voulait atteindre.

Une pièce de théâtre se trouve mêlée à ces chroniques. Un drame du XVIIme siècle termine le 2me volume, et complète pour ainsi dire l'ouvrage; mais ce n'est pas sans dessein qu'on l'a placé ici: en reproduisant un de ces drames, qui n'ont d'analogues dans aucune langue, et qui sont l'expression la plus sincère et la plus forte du génie castillan, on a voulu résumer en quelque sorte, par la poésie, cette puissance du sentiment chevaleresque dont l'histoire est si vivement empreinte. Attribué tantôt à Calderon, tantôt à Lope de Vega, tantôt même à Rojas, le Tisserand de Ségovie a pour nous un intérêt de plus que celui qui s'attache d'ordinaire aux pièces espagnoles. Cet intérêt est pour ainsi dire national, Juan Ruiz de Alarcon ne saurait être plus longtemps étranger à la France, car c'est à une de ses pièces les plus remarquables, qu'il faut faire remonter cette glorieuse imitation, avouée si ingénument par le grand Corneille.

Les sept infans de Lara.

Xe SIÈCLE.

⁂

Ce récit, empreint d'un caractère si âpre et si chevaleresque, est tiré d'une des plus anciennes chroniques espagnoles. Les histoires littéraires en font rarement mention, et plus rarement encore les historiens étrangers s'en occupent-ils. C'est cependant une mine féconde à exploiter, si l'on se rappelle que les diverses parties dont elle se compose furent recueillies par Alphonse-le-Sage, ce savant du treizième siècle qui croyait que son avis n'eût pas été de trop lorsque le monde fut créé, et que l'on peut considérer comme un des esprits les plus remarquables du moyen âge. Cette chronique si curieuse et si complète est intitulée : *las quatro Partes enteras de la chronica de Espana, que mando componer el serenissimo rey don Alon o el Sabio*. Zamora, 1541. 1 vol. petit in-fol. (Il y a une autre édition, même format, imprimée à Valladolid, 1604.) L'ouvrage entier eut pour éditeur Florian de Ocampo, historiographe de l'empereur Charles-Quint, qui déclare, dans une note placée à la fin des chroniques, que la quatrième partie n'appartient probablement pas au temps d'Alphonse-le-Sage, mais qu'elle aura été écrite sous le règne de son fils don Sanche. En effet, cette dernière partie se distingue des trois autres par un style plus rude et plus diffus. « Ceux qui l'ont recueillie, dit le chroniqueur, se sont contentés d'en joindre grossièrement les diverses parties sans les unir intimement, tandis que dans les trois premières le seigneur roi avait amélioré avec une grande sollicitude les récits déjà rassemblés, s'efforçant de les mettre dans le style le meilleur du temps, quel qu'il fût. » Le grand événement que nous racontons ne datait guère alors de plus de deux cent soixante ans. La tradition en était encore vivante dans le pays, et elle avait fourni des romances pleines de naïveté et d'énergie. Mais il est difficile de dire maintenant qui l'emporte en ancienneté de la chronique ou des romances.

LES

SEPT INFANS DE LARA.

En l'année de l'incarnation de Notre Seigneur 965, un homme puissant des frontières de Lara se maria ; il s'appelait Ruy Velasquez, et prit pour femme dona Lambra, naturelle de Buruena et cousine germaine du comte don Garci Ferrandez.

Et ce Ruy Velasquez était seigneur de Bilaren ; il avait pour sœur une honorable dame nommée dona Sancha, laquelle était très-bien pourvue des biens de ce monde, et avait épousé un bon chevalier fort ami de Dieu et loyal pour qui il devait l'être. On l'appelait don Gonçalo Gustios, celui de Salas, et il avait sept fils. C'étaient eux qu'on nommait les sept infans, et les sept infans avaient

été enseignés par un chevalier loyal, très-habile à dresser les oiseaux de fauconnerie et fort docte en d'autres excellentes choses. On le nommait Nuno Salido, et il avait élevé ses pupilles en bonnes manières et franches coutumes, de sorte que tous les sept avaient été faits chevaliers en un seul jour par don Garci Ferrandez. Ils étaient bons cavaliers et très-hardis aux armes.

Et lorsque Velasquez se maria avec dona Lambra il fit ses noces à Burgos. On vit venir alors de Castille et de Léon, de Portugal et de Buruena, de l'Estremago et de Gascogne, d'Aragon et de Navarre, tous ses amis et bien d'autres avec eux.

Et aux noces s'en fut don Gonçalo Gustios avec dona Sancha, sa femme, et ses sept fils, puis Nuno Salido, le maître qui les avait élevés. Ces noces durèrent cinq semaines, et magnifiques furent les présens qui furent faits par don Garci Ferrandez et tous les autres hommes nobles qui étaient présens.

Et une semaine avant que les noces s'achevassent, Ruy fit élever un but au-dessus d'un échaudage en bois sur le rivage du fleuve, les chevaliers vinrent là, ils essayaient d'atteindre le but avec une javeline, et nul n'y réussisait, et tout le monde

s'en riait. Alors Alvar Sanchez, cousin de dona Lambra, s'élança sur son cheval, et mieux lui advint qu'aux autres : il atteignit le but. Grande joie en eut la mariée, si bien quelle s'écria devant sa belle-sœur dona Sancha, qui était là avec tous ses fils : « Voyez le fort chevalier et le bon chevaucheur ; il est le seul de tous qui ait frappé le but. »

Et dona Sancha et ses fils, quand ils l'entendirent, se prirent à rire ; mais comme ils étaient occupés à un jeu qui les divertissait, ils ne firent pas d'attention à ces paroles de femme. Gonçalo Gonçalez, le plus jeune des infans, les avait entendues. Il monta sur son bon cheval, saisit un *bofordo*, et brisa d'un coup de cette javeline une des planches du milieu, et dona Sancha, ainsi que ses sept fils, eurent grand plaisir de ce beau coup ; mais bien navrée en fut dona Lambra.

Et voilà que les six frères montèrent à cheval, et s'élancèrent vers Gonçalo Gonçalez, car ils craignaient que quelques mauvaises raisons ne lui fussent cherchées. En effet, Alvar Sanchez irrité commença à dire des paroles insolentes, si bien que Gonçalez se laissa emporter vers lui ; il lui fit une large blessure au visage, et lui brisa la mâchoire : quelques uns disent qu'il en tomba mort.

Quand dona Lambra vit cela, elle se frappa violemment la poitrine, disant que jamais dame n'avait reçu tel affront à ses noces. Ruy Velasquez l'entendit ; comme il était à cheval, il saisit un éclat de lance, s'en fut vers les infans, et fit une large blessure à la tête de Gonçalez. Quand celui-ci se sentit si malement blessé, il dit à son oncle : « Certes je n'ai point mérité telle blessure, car je crois que c'est une blessure de mort, et toutefois si je trépasse que mes frères n'en disent rien ; mais ne me blessez pas de nouveau, oncle ; je ne pourrais le souffrir. » Et Ruy Velasquez fut irrité de ces paroles ; il voulut encore le frapper. Le coup qu'il donna fut terrible : voulant atteindre la tête, il brisa sur les épaules du chevalier le tronçon de lance, qui se rompit en deux. Alors Gonçalo Gonçalez arracha des mains de l'écuyer qui le suivait son gantelet à faucon. Il n'avait pas d'autre arme ; il en frappa don Ruy avec une violence telle qu'il lui défigura le visage ; si bien que voyant son sang qui coulait, Ruy Velasquez s'écria : *Aux armes ! aux armes !* et de toutes parts fut grand le désordre. C'était un cri terrible dans une fête, et terrible eût été le carnage. Don Garci Ferrandez et don Gonçalo Gustios parvinrent par bonnes paroles à apaiser ces hommes hautains. Ils s'en tinrent

là, et ils parurent grands amis les uns des autres, si bien que don Gustios offrit même à Ruy Velasquez les services de ses fils contre les Maures, et que celui-ci assura qu'il leur ferait grands honneurs comme à ses propres neveux, enfans de sa chair et fils de sa sœur.

Tout semblait donc apaisé. Les gens qui avaient assisté à la noce s'étaient dispersés. Don Ruy avait accompagné le comte de Castille, qui retournait en ses états avec don Gastios; mais don Sancha et ses sept fils étaient restés près de dona Lambra avec plusieurs chevaliers; ils se rendirent à Barvadiello pour prendre le plaisir de la chasse.

Un jour, les infans étaient entrés dans un jardin pour se divertir à l'ombre des arbres, lorsque Gonçalo Gonçalez se fit apporter son faucon, et se prit à le baigner en belles eaux, afin de le réjouir. Dona Lambra le vit; et comme elle le haïssait dans son cœur, elle dit à un vassal: « Prends un concombre, remplis-le de sang, va dans ce jardin, et frappes-en Gonçalo Gonçalez, le chevalier au faucon; reviens ensuite vers moi, je te secourrai. »

Le vassal fit ce qu'avait ordonné dona Lambra.

Mais quand les infans virent leur frère teint de sang, leur cœur bondit; ils eurent soif de vengeance.

Ils cachèrent leurs épées sous leurs manteaux, et dirent : « Si cet homme est un insensé, nous le saurons : il lui faut pardonner ; s'il a reçu des ordres, nous le saurons encore... » Ils s'en furent vers dona Lambra. Le vassal s'était refugié près d'elle : « Dona Lambra, notre cousine, laissez-nous nous saisir de cet homme — Non, car il est mon vassal, et tant que cela sera en mon pouvoir, nul mal ne lui sera fait. » Les infans le tuèrent sans pitié, et du sang qui sortait de ses blessures ils marquèrent les coiffes et la robe de dona Lambra, puis ils chevauchèrent sur leurs chevaux, allèrent vers leur mère dona Sancha, et retournèrent à Salas.

Bien vous pensez quelle fut l'angoisse de dona Lambra, et combien elle pleurait son vassal; après le départ des infans, elle lui fit dresser un lit de parade au milieu du verger. Ce lit était couvert de drap noir, comme il convient pour un homme mort; elle et ses dames l'entouraient, menant le plus grand deuil que l'on eût vu. L'on eût dit qu'elle était abandonnée de mari et de seigneur.

Ruy Velasquez revint de sa course avec le comte Ferrandez et don Gustios, et aussitôt qu'il fut arrivé, dona Lambra se traîna à ses pieds, en le suppliant de se rappeler l'affront que lui avaient fait ses neveux. Ruy Velasquez répondit : « Dona Lambra, ne vous inquiétez point, je vous donnerai telle réparation que tout l'univers pourra bien en parler. »

Il envoya donc dire à don Gustios qu'il vînt vers lui , et qu'il avait longues choses à lui dire. Don Gustios arriva avec ses sept fils, et ils parlèrent de l'affront qui avait été fait à dona Lambra ; mais de paroles en paroles, ils semblèrent ranimer leur affection l'un pour l'autre, et les sept infans mirent leur main dans la main de don Ruy.

Et comme s'ils étaient amis véritables, Ruy Velasquez dit à don Gustios : « Beau-frère, les noces m'ont coûté cher, et le comte Garci n'a pu m'aider en ces dépenses, comme il avait promis de le faire. Vous savez qu'Almançor m'a été déjà d'un grand secours pour les célébrer. Comme ami, je vous prie donc d'aller vers le roi maure, lui porter en mon nom une lettre où je lui demande de nou-

veaux services. » Don Gustios répondit aussitôt : « La chose me plaît ainsi, » et Ruy Velasquez se retira en son palais avec un maure renégat. Il lui fit écrire une lettre en arabe, une lettre où il était parlé des sept infans et de leur père..... et puis, quand la lettre fut écrite, le Maure eut la tête tranchée.....

Don Gustios retourna à Salas, puis il s'en fut à Cordoue, et il remit sa lettre à Almançor, en lui apprenant la raison de son message. « Quelle lettre m'apportes-tu ? — Roi, je ne sais ce qu'elle renferme.—Sache-le donc, Gustios, car Ruy Velasquez veut que je te fasse trancher la tête ; mais moi je me contenterai de te mettre en prison bonne et sûre, » et ceci fut fait aussitôt ; mais le brave don Gustios avait pour le garder une belle Morisque de bon lignage, qu'il se prit à tendrement aimer.

Et après que Ruy Velasquez eut envoyé Gonçalo Gustios à Cordoue, il parla à ses sept neveux, les sept infans. « Neveux, leur dit-il, tandis que votre père est allé vers Almançor, vous serait-ce chose agréable de venir avec moi faire une tournée jusqu'à Almenar ? Sinon gardez la terre. » Et ils répondirent : « Don Ruy, il ne serait pas beau de

vous voir aller à l'ennemi, tandis que nous resterions au pays. » Et alors Ruy Velasquez envoya dire en la contrée que quiconque voulait aller en terre ennemie se préparât à l'accompagner; et ses gens, quand ils surent qu'il était question de guerre, en furent grandement réjouis.

Ruy Velasquez voyant cette multitude de gens envoya dire à ses neveux qu'ils se préparassent à le suivre, qu'il les attendrait dans la plaine de Febros; il partit aussitôt de Barvadiello.

Et les sept infans ne tardèrent pas à le suivre; mais quand ils furent arrivés à une forêt de sapins, ils cherchèrent quelques augures; les augures furent mauvais. Ils virent dans les airs un aigle emportant dans ses fortes serres un hibou qui jetait de grands cris. Les corbeaux en tournoyant poussaient aussi des croassemens sinistres; et don Nuno Salido eut grand chagrin de ce que ces augures étaient si menaçans; il dit aux infans : « Il faut retourner à Salas. »

Et Gonçalo Gonçalez, le plus jeune des sept frères, lui dit « Don Nuno Salido, ne parlez pas ainsi; ces présages ne nous regardent point, ils sont sinistres, mais c'est pour l'ennemi. Vous êtes d'un

grand âge, don Nuno, les batailles ne vous conviennent plus ; retournez, retournez, vieillard, c'est le repos qu'il vous faut, à nous les combats.

—Mes fils, je vous ai dit la vérité : qui a vu de tels augures ne doit pas revoir son pays..... » Et il ajouta bien d'autres choses que ne voulurent pas croire les infans. Ils se séparèrent, mais en son triste chemin Nuno Salido eut la pensée qu'il faisait bien mal d'abandonner ainsi, par crainte de la mort, ceux qu'il avait si long-temps élevés, et il commença à se dire à lui-même : « Certes, si la mort doit prendre quelqu'un, il vaut bien mieux qu'elle me prenne que ces enfans si jeunes pour vivre. Il y aurait mauvaise renommée pour moi ; et moi qui ai été honorable en mes jeunes ans, j'aurais une vieillesse honteuse. » Et pensant ainsi, il prit la route que suivaient les infans.

Ils arrivèrent où était Velasquez, et là il y eut de grands débats entre eux, car Nuno Salido y fut insulté, et Gonçalo Gonçalez ne le voulant pas souffrir, tua d'un fort coup de poignard un vassal de Ruy Velasquez, qui voulait frapper le vieillard. On cria donc aux armes ! Grande rage fut des deux côtés, puis don Ruy feignit encore d'être en loyal et bon accord avec ses sept neveux.

Et après que tous se furent remis en amour et bonne intelligence, ils s'en furent à Almenar. Don Ruy Velasquez se mit en embuscade avec les siens, et ordonna aux infans de courir la campagne.

Les Maures étaient prévenus, et bientôt ils en virent paraître plus de dix mille entre bannières et guidons. « Neveux, ceci n'est rien, dit Ruy Velasquez; toutes courses dans ces plaines m'ont réussi. Soyez sans peur, et si cela était nécessaire, j'irais vous secourir... » Puis le cauteleux don Ruy s'en fut vers les Maures pour leur parler de l'attaque et de ses sept neveux.

Et l'on raconte que Nuno Salido s'était glissé derrière lui, et que quand il le vit parler aux Maures, il éleva une voix terrible. « O traître ! homme de nulle foi..... Dieu t'a donné triste reconfort, car tant que durera le monde, il sera parlé de toi et de ta lâche trahison. » Et quand il eut dit ces paroles, il retourna vers les infans à bride abattue. « Armez-vous, mes fils, car Ruy Velasquez et les Maures sont maintenant d'accord. Armez-vous, il leur faut votre vie ! »

Et les infans, quand ils l'eurent entendu, s'armèrent en toute hâte, et comme les Maures étaient

très nombreux, ils firent quinze haltes, et s'élancèrent contre les infans, en les entourant de toutes parts, et Nuno Salido commença à les encourager, leur disant : « Mes fils, ô mes fils ! ne craignez rien, les augures sont toujours bons aux hommes forts. Je vous le dis en toute vérité, ce sera moi qui attaquerai cette première bande ; dorénavant donc, soyez en la garde de Dieu » ; et en disant cela, il s'élança contre les Maures, et il en tua beaucoup ; mais comme les Maures étaient beaucoup aussi, ils le tuèrent.

Ils se ruèrent les uns contre les autres, et les chrétiens se battirent de si grand cœur qu'ils en défirent bien plus qu'on ne leur en tua ; mais, hélas ! les deux cents cavaliers des infans mordirent la poussière, et les sept frères restèrent sans autre compagnie d'hommes qui vînt les aider.

Et quand ils virent qu'il n'y avait plus autre chose à faire que vaincre ou mourir, ils appelèrent à leur aide l'apôtre sant Yago, et ils s'en furent de nouveau contre les Maures, et Ferran Gonçalez dit alors à ses frères : « Bon courage, frères, et combattons de cœur, car il n'y a ici personne qui nous aide, sinon Dieu, et puisque notre brave maî-

tre est mort et tant de braves hommes de lance, il faut les venger ou mourir, ou mourir, frères! »

Ils combattirent donc, ils en tuèrent beaucoup, puis ils se réfugièrent sur la crète d'une colline, et ils y lavèrent leurs visages, tout souillés de poussière et de sang; mais en se regardant, ils ne virent pas Ferran Gonçalez, leur frère, et ils comprirent bien qu'il était mort, ou captif, ou blessé.

Et les infans étant ainsi prirent la résolution d'envoyer demander trève à Viara et à Galve, les chefs maures, jusqu'à ce qu'ils eussent fait demander à Ruy Velasquez s'il ne viendrait pas les secourir, et ils le firent ainsi; les Maures leur accordèrent la trève qu'ils demandaient, et Gonçalo Gonçalez fut choisi pour aller parler à don Ruy.

Mais quand il eut parlé, don Ruy Velasquez lui répondit: «Je ne sais ce que vous me demandez, mon neveu.— Don Ruy, faites-nous la courtoisie de nous secourir, car les Maures sont nombreux... Ils nous ont tué Ferran Gonçalez, votre neveu, et avec lui les deux cents cavaliers que nous commandions; et en vérité, si vous ne le faites pas pour nous, faites-le pour Dieu, car nous sommes chrétiens. »

Et Ruy Velasquez répondit : «Ami, retournez à votre joyeuse aventure, et rappelez-vous les noces de dona Lambra. Vous êtes bons chevaliers et forts à la défense» ; et quand Diego Gonçalez eut entendu ces paroles, il retourna vers ses frères, et les frères abandonnés étaient tristes de ce que nul aide ne leur viendrait pour le combat.

Mais voilà que Dieu mit au cœur de quelques chrétiens qui étaient avec Ruy Velasquez un peu de pitié et de courage, et environ trois cents cavaliers se décidèrent à aller rejoindre les infans ; il voulut les retenir, mais à la première halte voyant cette horrible trahison, ils partirent trois par trois, quatre par quatre, faisant le serment qu'ils tueraient Ruy Velasquez, si Ruy Velasquez s'opposait à leur volonté : c'étaient des hommes de bon courage.

Et quand les infans les virent arriver ainsi en grand nombre, ils crurent que Ruy Velasquez voulait leurs têtes, et qu'ils marchaient contre eux ; mais les cavaliers élevèrent la voix et dirent : « Infans de Lara, si nous vivons, si nous mourons, ce sera avec vous, car votre oncle a grand désir de votre mort... Et nous ne sommes point des traîtres... Mais si nous échappons vivans, nous voulons

que vous nous défendiez contre don Ruy. » Et les infans promirent qu'ils le feraient.

Et après avoir parlé ainsi, ils allèrent attaquer les Maures, et ils commencèrent une bataille si forte et si sanglante, que nul homme auparavant n'avait ouï dire qu'il y en eût eu une semblable livrée par un si petit nombre de cavaliers que l'on comptait de chrétiens ; et l'histoire rapporte qu'ils tuèrent deux mille Maures avant que l'un d'eux eût succombé. Mais les trois cents cavaliers qui étaient venus secourir les infans périrent presque tous, et de leur côté les infans de Lara étaient si harassés par le combat, qu'ils n'avaient plus la force de lever le bras et de frapper de l'épée.

Et quand les chefs maures Viara et Galve les virent si accablés, ils en eurent pitié, et les tirant de la mêlée, ils les conduisirent à leurs tentes, où ils les firent désarmer, et où ils leur envoyèrent du pain et du vin.

Mais lorsque Ruy Velasquez vint à apprendre cette circonstance, il leur dit que c'était chose bien fatale en soi que de conserver la vie à de tels hommes, et qu'il en arriverait malheur, parce qu'il ne

retournerait jamais en Castille, mais qu'il se rendrait à Cordoue, et qu'il demanderait leur mort.

Et Gonçalo Gonçalez dit à don Ruy : « Faux traître ! Dieu te puisse pardonner. »

Mais Viara et Galve dirent à leur tour aux infans: « Nous ne savons comment agir ; car si votre oncle s'en va à Cordoue, comme il le dit, il y aura grande haine contre nous. Almançor lui donnera tous ses pouvoirs ; et mal nous adviendra pour cette raison. Puisque c'est ainsi, nous allons vous reconduire dans la plaine où nous vous avons pris. »

Et quand les Maures virent les infans de Lara dans la plaine, les tambours retentirent ; ils fondirent sur eux comme la pluie d'orage tombe dans la campagne, et alors commença une bataille plus forte et plus cruelle qu'aucune de celles que l'on eût vues.

Et bien que les six infans fussent comme un seul guerrier, et qu'ils combattissent avec grand effort de courage, il vous faut savoir que Gonçalo Gonçalez faisait de beaucoup plus grandes actions que les autres ; mais le nombre des ennemis était si

grand qu'ils ne pouvaient plus résister, et ils étaient déjà si fatigués de combattre qu'ils restaient au même lieu. Et leurs bons chevaux ! C'était pitié que de les voir, et quand même les infans auraient voulu combattre, ils ne l'auraient pas pu ; car bientôt ils n'eurent plus d'épées ni d'autres armes : elles étaient brisées ou perdues.

Et quand les Maures les virent sans armes, ils tuèrent leurs chevaux et prirent les chevaliers ; puis les ayant dépouillés de leur armure, ils les décollèrent un à un, sous les yeux de leur oncle Ruy Velasquez, et sans aucun autre retard.

Mais quand Gonçalo Gonçalez, le plus jeune de tous, vit ses frères décollés devant lui, il reprit du cœur et s'élança sur le mécréant qui leur avait tranché la tête ; d'un coup de poing dans la poitrine il le fit tomber mort à ses pieds. Il en tua d'autres ; mais enfin on s'empara de lui, et comme les autres il eut la tête tranchée.

Et cela étant fait, Ruy Velasquez prit congé des Maures, et retourna à son logis de Bilaren.

Les Maures prirent les têtes des sept infans et

celle de Nuno Salido, leur bon maître, et ils s'en furent à Cordoue.

Lorsque Viara et Galve furent arrivés à Cordoue, ils allèrent vers Almançor, et ils lui présentèrent les têtes des sept infans avec celle de Nuno Salido, leur maître, et quand Almançor les eut vues, il sut bien les reconnaître; il ordonna qu'on lavât avec du vin le sang dont elles dégouttaient.

Après qu'on les eut lavées, il fit tendre un drap blanc dans le palais, et il les fit attacher sur un même rang. Celle de Nuno Salido fut attachée à part au dessus d'elles.

Puis Almançor s'en fut à la prison où gisait don Gustios, le père des sept infans, et il lui dit: « Gonçalo Gustios, comment vas-tu?—Seigneur, répondit celui-ci, comme vous l'aurez pour bien, et en vérité je suis réjoui que vous soyez venu ici; car je comprends que vous allez me faire merci, et cela doit être, puisque vous me venez voir; quand un roi vient visiter son prisonnier, son prisonnier est libre. »

Et Almançor lui répondit: « Je suis venu pour

te dire que j'avais envoyé mes troupes au pays de Castille, et que mes hommes se sont battus avec les chrétiens dans les plaines d'Almenar. Les chrétiens ont été vaincus et mes hommes m'ont apporté huit têtes. Sept de ces têtes sont les têtes de jeunes hommes; il y en a une de vieillard, et je veux t'emmener pour savoir si tu pourras les reconnaître, car mes adalides disent qu'elles sont du pays de Lara. »

Don Gonçalo Gustios répondit : « Si je les vois, je pourrai te dire à qui elles appartiennent, de quel lieu elles sont et de quel lignage; car, en toute vérité, il n'y a pas un seul chevalier en la Castille que je ne connaisse. »

Alors Almançor le fit conduire au lieu où étaient les sept têtes.

Gonçalo Gustios les vit et les reconnut. Si forte fut sa douleur qu'il en tomba à terre; on crut qu'il était trépassé.

Mais il se releva et versa de bien grosses larmes. Il dit à Almançor : « Ces têtes, je les reconnais bien : ce sont celles de mes fils, les sept infans de

Salas, et l'autre, c'est celle de Nuno Salido, celui qui les a élevés. »

Et après avoir dit cela, il commença à pousser des gémissemens si remplis de douleur qu'il n'y avait pas un homme qui le vît qui n'eût grande douleur aussi, et qui pût retenir ses larmes.

Il prenait lui-même les têtes une à une, et raisonnait avec chacune d'elles des grandes actions qu'elle avait faites.

Et dans la grande angoise où il était, il prit une épée qu'on lui avait laissée dans le palais, et il en tua sept alguazils, là même et devant Almançor.

Les Maures l'empêchèrent d'en tuer davantage et il supplia Almançor de le faire mourir, car de la vie il n'en voulait plus.

Almançor en eut pitié, et il voulut qu'aucun mal ne lui fût fait.

Et don Gustios étant dans cette angoisse, et poussant de grands gémissemens comme vous avez entendu dire, vint la dame maure qui le servait. « Courage, seigneur don Gonçalo, et finissez de

pleurer. Sachez que j'ai eu treize fils bons chevaliers, et que tel a été leur sort et le mien, qu'ils me les ont tués en un seul jour, et un jour de bataille. Je n'ai pas laissé que de prendre courage, et par la suite j'en ai gardé un long silence. A plus forte raison devez-vous le faire, vous qui êtes chevalier, et vous aurez beau pleurer ainsi vos fils, cela ne fera pas qu'ils se relèvent et que jamais vous les revoyiez en tous les jours de votre vie. Ne vous laissez donc pas tuer par la douleur. »

Almançor dit à don Gustios: « Va en ton pays; il y a long temps que ta femme dona Sancha ne t'a vu ; quant aux têtes de tes fils, je ferai pour elles tout ce qu'il faudra faire. »

La dame maure le prit alors à part. « Seigneur don Gustios, je suis enceinte de vous, et il faut que vous ayez pour bien de me dire comment je dois agir. »

— Si c'est un garçon, donnez-le à élever à deux nourrices et qu'elles l'élèvent bien, et quand il sera en âge de comprendre ce qui est bien et ce qui est mal, vous lui direz qu'il est mon fils et vous l'enverrez à Salas. » En disant cela, il tira une

bague qu'il avait au doigt, la rompit en deux et en donna la moitié à la dame maure pour qu'elle la remît un jour à son fils.

Gonçalo Gustios prit congé d'Almançor et de tous les grands de sa cour, et il retourna à Salas.

La dame maure enfanta bientôt un fils, qu'Almançor remit à deux nourrices pour qu'elles l'élevassent, et il lui donna le nom de Mudarra Gonçalez, et depuis la quatrième année du règne du roi Bermudo jusqu'à la onzième, nous n'avons rien à dire qui soit relatif à cette histoire.

Et maintenant la suite nous allons vous l'apprendre en peu de mots, vous saurez comment furent vengés les sept infans de Lara.

A dix ans Mudarra fut fait chevalier par Almançor, et l'on dit qu'Almançor l'aimait beaucoup, parce qu'ils racontent que la dame maure dont il était le fils était sa propre sœur.

Et par la suite Mudarra Gonçalez devint un fort chevalier. Il savait que son père était chrétien, ce qu'il avait souffert en prison, comment étaient

morts ses frères par trahison, sa mère lui avait tout raconté.

Un jour il dit à ses compagnons: « Amis, vous savez comment mon père don Gustios a souffert grande douleur sans raison; vous savez aussi comment sont morts les sept infans de Lara. Je vous dis ici que j'ai pour bien d'aller en la terre des chrétiens et de les venger. »

Il prit congé d'Almançor et s'en fut à Salas; il se fit reconnaître par son père, et quand celui-ci eut vu la moitié d'anneau qu'il portait, il lui plut beaucoup; il en mena grande joie. Mais au bout de quelques jours Mudarra dit à don Gustios: « Je suis venu ici pour savoir de vous comment allait votre fortune, pour venger la mort des infans, et puisque c'est ainsi, il n'est pas bon que nous prolongions plus longtemps cette affaire. »

Il s'en fut à Burgos, où étaient le comte Garci Ferrandez et Ruy Velasquez; il défia celui-ci devant le comte, Ruy Velasquez ne voulut pas accepter le combat; Mudarra en eut grande colère, et il alla vers lui pour le frapper de l'épée, mais Garci Ferrandez le retint de sa propre main, et ne le laissa pas faire. Il ordonna une trève de trois jours,

mais plus longtemps il ne put la prolonger, et tous ceux qui étaient présens prirent congé du comte. Ruy Valasquez tarda jusqu'à la nuit pour s'en aller.

Mudarra Gonçalez l'attendait sur le chemin qu'il devait prendre, et quand il vint à passer il lui parla à voix haute:

« Tu mourras, faux et traitre...... » Puis il se laissa aller sur lui de toute la force de son cheval, et il lui donna un si grand coup d'épée que de ce coup il tomba mort.

Il tua aussi trente cavaliers vassaux de don Ruy.

Et après, Mudarra Gonçalez fit dona Lambra prisonnière, et il la fit brûler; mais durant la vie de Garci Ferrandez, cela ne put avoir lieu, parce que dona Lambra était sa parente.

Et maintenant vous saurez, vous qui avez entendu cette histoire, que quand Gonçalo Mudarra était arrivé de Cordoue à Salas, son père l'avait baptisé et l'avait fait chrétien; auparavant il était maure.

. . . .

NOTES

DES SEPT INFANS DE LARA.

Un homme dont nous sommes accoutumés à respecter le savoir, M. Fauriel, semble avoir rangé dernièrement parmi les mythes historiques, la chronique que l'on vient de lire. Sans réclamer ici une confiance plus grande que celle qu'on doit avoir dans la chronique générale, nous ne saurions rejeter complètement la tradition. L'un des poètes les plus éminents de l'Espagne qui a vu dans ce récit le sujet d'une épopée nationale, le duc de Rivas a voulu éclaircir les faits. Le souvenir traditionnel constate suffisamment, selon nous, l'existence des sept infans. Voici ce qu'on lit à la suite *del Moro Exposito*:

« Me rappelant que mon ami le duc de Frias était le possesseur actuel de l'état de Salas, je lui écrivis en le priant de me communiquer tous les souvenirs qui se conservaient en sa maison sur les sept infans de Lara; je le priais de me dire s'il y avait quelque document qui accréditât la tradition, en vertu de laquelle on prétendait que leurs têtes existaient dans cette bourgade. Il me fit la politesse de me répondre immédiatement, en m'envoyant

les deux extraits suivants tirés des documents qui existent dans ses archives.

« 1° Dans un manuscrit attribué au connétable de Castille don Pedro Fernandez de Velasco, troisième duc de Frias, (qui mourut le 12 novembre 1559) au passage où il est question de l'origine et de la généalogie de cette grande maison de Velasco, et à propos de l'acquisition de la *villa de Salas de los infantes*, voici ce qu'il est dit : Hernand Sanchez de Velasco, fils de Sancho Sanchez et de dona Sancha Carillo, mourut dans un combat au siége d'Algeciras, vers les années 1313, ou 1314. Il était marié avec dona Mayor de Castaneda, laquelle lui avait apporté en dot la ville de Palacios de la Sierra et d'autres fiefs, sur le territoire de Lara, ainsi que la maison que possédait à Salas Gonzalo Gustios, père des sept infans de Lara. Pourquoi s'appelaient-ils infants, c'est ce que j'ignore. Peut-être les désignait-on ainsi, parceque c'étaient de jeunes chevaliers, car ils n'étaient ni fils, ni petits fils de roi, encore bien moins laissèrent-ils de postérité. Ceux de Lara descendaient d'un fils bâtard, que Gonzalo Gustios eut d'une maure, sœur du roi Almanzor de Cordoue, lequel s'appela Mudarra Gonçalez. Il vint en Castille, se fit chrétien, et vengea la mort de ses frères, tués par les Maures à l'instigation de Ruy Velasquez. Mudarra Gonçalez hérita par son père de la ville de Salas, ainsi que de la maison et de tous les autres biens appartenant à Gonzalo Gustios, etc. » Plus loin le connétable auteur du manuscrit, ajoute qu'il ignore si dona Mayor de Castaneda était parente des Lara, et comment elle avait eu cette habitation qui avait appartenu à Gonzalo Gustios, et que l'on connaissait sous le nom de maison des infants de Lara.

« 2° Le 12 décembre 1579, fut faite une information d'office par le gouverneur de la susdite ville de Salas, avec

l'assistance de don Pedro de Tovar, marquis de Berlanga, et de dona Maria de Recalde sa femme, devant Miguel Redondo, écrivain de ses ordres; de la quelle information il résulte qu'alors il y avait en la grande église de Santa Maria, dans le mur même de la chapelle, du côté de l'Evangile, les têtes des sept infans de la terre de Lara, et celle de Gustios leur père, et celle de Mudarra Gonçalez, le fils bâtard de ce dernier. Et quoique qu'il y eût tant d'années qu'elles étaient là (les épitaphes étant fort anciennes), comme quelques personnes doutaient si c'était vérité, on ordonna d'ouvrir et de creuser à l'endroit des peintures, au lieu où la muraille était couverte des blasons, pour savoir ce qu'il y avait dedans, et pour s'assurer de l'authenticité des choses. Et ledit gouverneur mettant cela en exécution, ordonna à un ouvrier d'enlever une table peinte qui était fixée dans la muraille, laquelle porte sept têtes de peinture antique paraissant avoir plus de cent ans. Et audessus il y a sept inscriptions nommant: Diego Gonçalez, Martin Gonçalez, Suero Gonçalez, don Fernand Gonçalez, Ruy Gonçalez, Gustios Gonçalez, Gonçalo Gonçalez, et à la suite un peu plus bas, se trouvait une autre tête qui, selon l'inscription placée audessus, est celle de Nuno Salido. D'autre part audessous des têtes, on voit un château doré, puis au sommet deux corps d'hommes peints de la ceinture en haut; l'inscription de l'un dit: *Gonçalo Gustios*, celle de l'autre: *Mudarra Gonçalez*. Chacun d'eux tient en la main la moitié d'un anneau, qu'il joint à l'autre moitié qu'on lui présente. Et la table une fois enlevée, parut tracée sur la muraille une autre peinture fort ancienne, avec les mêmes noms que ceux inscrits sur la première, si ce n'est que le nom attribué à la tête qui se trouve dans la partie inférieure de la première table dit *Nuno Salido*, tandis que la plus ancienne

porte *Nuno Sabido*. Et comme lesdites peintures étaient sur pierre et qu'il n'y avait là aucun ouvrier qui pût rompre la muraille, on suspendit les recherches. Néanmoins le 16 du même mois de l'année 1579, le gouverneur lui-même ordonna à Pedro Saler, tailleur de pierre, de sonder la dite muraille pour savoir si elle était creuse, et en frappant plusieurs coups avec un marteau à l'endroit où se trouvent les armes (à savoir un château doré), on entendit sonner creux. Alors en levant la table peinte qui était sur la dite pierre, on trouva une autre pierre d'une demi-vare environ de large sur un tiers de hauteur, elle était immobile et se tirait facilement; et ledit maçon l'enleva, tandis que se trouvaient là présents plusieurs habitans de la ville. Et dans l'intérieur, il y avait une grande cavité en manière de chapelle, où se montrait un coffre dont le couvercle était fixé au moyen de deux cloux, et après l'avoir tiré on le déposa près des dégrés de l'autel, où on le décloua; ce fut alors que parut un linceul très fin mais en fort bon état, et sans aucune déchirure ; il servait à envelopper les têtes dont il a été parlé ; elles étaient à moitié détruites et déjointes, en raison de l'action du temps, cependant les mâchoires et les voûtes du crâne, se trouvaient en tel état de conservation, que l'on reconnaissait clairement que c'étaient les restes des têtes qui étaient renfermées dans le dit coffre. Et une fois qu'elles eurent été vues par les habitans de cette ville et d'autres individus, ledit gouverneur ordonna que l'ouvrier reclouât le coffre, ce qu'il fit en employant cinq ou six clous, au moyen des quels il fixa le couvercle ; laissant dedans les têtes, et remettant la boîte dans la chapelle au lieu où elle était précédemment. »

Ce document ne laissant aucun doute sur le lieu où étaient et où subsistent encore aujourd'hui les têtes des

sept infans de Lara, celles de leur père, de Mudarra et de Nuno Salido, on peut regarder comme certain ce que prétendent les religieux de San-Pedro de Arlanza (bien que ceux de San Millan de la Cogulla aient les mêmes prétentions). Selon eux, un de ces monastères posséderait les corps des infans sans leurs têtes, à moins, comme le remarque Garibay, que les moines aient prétendu attribuer à leur maison de l'importance et de l'antiquité par la sépulture de ces chevaliers, qui jouissaient de la plus grande estime et qui rappelaient la plus grande valeur qu'on eût signalée en Castille. »

. . . .

Ambrosio de Moralès, dans sa chronique générale de l'Espagne, s'exprime ainsi au liv. XVII, chap. XVI. « C'est chose notoire en Castille et ne présentant aucun doute, que Mudarra Gonçalez, comme héritier de la maison de Lara, fut le tronc des chevaliers Manriques, dont le glorieux lignage s'est répandu parmi tant et de si importantes maisons en ce royaume. Toutes, unanimement, procèdent ainsi quand elles traitent de la descendance : Mudarra Gonçalez, seigneur de Lara, eut pour fils le comte Ordono de Lara, le comte don Diego Ordonez de Lara fut fils de celui-ci, et ce fut lui qui prit Zamora. Après la mort du roi don Sancho, il combattit les fils de Arias Gonzalo. Don Diego Ordonez fut si grand chevalier qu'il se maria avec l'infante dona Urraca, fille du roi don Garcia de Navarre, frère du roi don Fernando le Grand. C'est ce qu'il paraît du moins par un privilège qu'allégue Estevan Garibay, dans sa très consciencieuse chronique de Navarre. Don Diego Ordonez eut pour fils le comte don Pedro de Lara, bien connu dans nos histoires et dans nos chartres ; il vivait au temps de l'empereur don Alonzo, fils de la reine dona Urraca. Son fils aîné s'appelait don *Amalarico*, ou *Amal-*

trique, ou *Manrique* de Lara. Ce fut lui qui peupla Molina, et qui est également bien connu dans nos priviléges et dans nos histoires, jusqu'à ce qu'il fût tué en la bataille de Huete, au temps de la jeunesse du roi don Alonso, celui de las Navas. En tout cela s'accordent ceux qui écrivent sur ces matières. »

Garibay, Argote de Molina, Mariana, Gudiel et d'autres auteurs de poids, assurent la même chose; les évêques Sampiro et Pelage, presque contemporains, et ensuite don Rodrigo Sanchez et don Alonso de Carthagène, parlent de la mort des infans, mais sans nommer Mudarra. Salazar de Mendoza et Fray Prudencio de Sandoval font également les Manriques de Lara descendans de l'un des sept infans. »

Tel est le résultat de l'enquête faite en 1830 par M. le duc de Rivas. En est-il des sept têtes comme de l'épée et du cor de Roland, conservés en tant de lieux différens, c'est ce que je ne saurais affirmer ici. Quant aux peintures décrites dans le procès-verbal d'exhumation, on ne saurait les regarder comme une preuve du peu d'authenticité de la tradition. Au Xme siècle, l'Espagne s'honorait d'un sculpteur dont le nom nous a été transmis; et avant Apparicio, le célèbre Vigila aidé de ses deux disciples, appartenait à cette classe de peintres naïfs qu'on a trop rarement interrogés pour compléter l'enseignement des chroniques. La peinture tirée d'un manuscrit Aquitain, qu'on remarque dans le splendide ouvrage de M. le comte Auguste de Bastard, est précisément de l'époque assignée à l'histoire des sept infans, et très probablement elle a été exécutée par un artiste Espagnol.

SAINTE CASILDA.

LÉGENDE ESPAGNOLE.

X[illegible]e SIÈCLE.

HYSTORIA O DESCRIPCION DE LA IMPERIAL CIBDAD DE TOLÈDO, CON TODAS LAS COSAS ACONTECIDAS EN ELLA DESDE SU PRINCIPIO Y FUNDACION, etc.

En Toledo, POR JUAN FERRER, 1554. 1 vol. in-fol.

Tel est le titre du curieux volume de Pedro de Alcocer. La première édition est de 1551. J'ai donné cette jolie légende sans rien abréger dans le texte. Les personnes qui ont lu le bel ouvrage de M. de Montalembert, et qui se rappelleront un des traits les plus touchants de la vie de Sainte Elisabeth de Hongrie, seront frappées sans doute de l'analogie qu'il y a entre la chronique Castillane et la légende Allemande. La tradition de Sainte Roselline, célèbre dans la maison de Villeneuve, repose sur le même miracle.

SAINTE CASILDA.

Au temps où régnait don Fernando 1er de Castille, celui qui gagna Coimbre, vivait Sainte Casilda, fille du roi Almenon de Tolède. C'était une jeune fille belle et vertueuse, aimant singulièrement son père et pour laquelle se présentaient de riches alliances. Mais elle avait mis en sa volonté de demeurer vierge. Elle était si remplie de pitié envers les captifs chrétiens, qu'elle s'en allait les visitant elle-même dans les *Masmôras*, où ils étaient prisonniers, et cela à l'insu de son père. Elle les pourvoyait de ce dont ils avaient besoin, et comme le roi vint à apprendre cela, il se sentit fort indigné contre sa fille, il la maltraita même, dit-on, à ce

sujet, mais elle n'eut aucun souci de ses menaces, et bien mieux elle continua à mener la conduite qu'elle avait tenue par le passé ; et il arriva que comme le roi était un soir à la porte de son palais la guettant, pour voir s'il était vrai qu'elle portait du pain et d'autres choses encore aux chrétiens captifs, il lui dit :

— « Ma fille, que portez-vous là? »

Et elle lui répondit subitement: «que serait-ce si ce n'étaient des roses ! »

Et comme il écarta le bas de sa robe longue qu'elle avait relevé, il vit en effet que c'étaient des roses blanches et vermeilles, et ne prit plus pour la vérité ce qu'on lui disait de sa fille.

Et lorsque l'infante Casilda eut vu ce merveilleux miracle, elle s'en fut vers les chrétiens captifs et le leur raconta, puis ils se mirent tous, de concert avec elle, à rendre des graces infinies à Dieu.

Vers ce temps, il arriva que Casilda tomba dangereusement malade, et bien que de grands médecins s'occupassent de la guérir, et que son père fit grandes dépenses à son sujet, elle ne put recou-

vrer la santé. Mais la jeune infante eut une révélation parmi les songes, il lui fut annoncé que si elle se transportait au lac de Sant-Vicente, à l'instant elle serait guérie, et quand elle eut fait ce rêve, elle dit au roi son père que sa volonté était de s'en aller baigner en ce lac.

Le roi ayant entendu son conseil délibéra de lui donner permission, pour éviter qu'elle ne mourût de cette maladie, que les médecins disaient être incurable. Et il délivra tous les chrétiens qui étaient captifs, et il les envoya avec sa fille Casilda, et il en écrivit au roi don Fernando, et la princesse maure s'en vint en Castille, avec ces chrétiens, que son père avait délivrés, et le roi don Fernando la reçut à merveille, lui rendant beaucoup d'honneurs.

De là, elle et ses compagnons s'en furent chercher le lac de Sant-Vicente, et ils trouvèrent que c'était au pays de Buruena, dans les environs de Briviesca. Et se baignant dans ce lac, elle fut à l'instant guérie. Mais elle revint chrétienne de ce voyage, et ne voulut plus retourner en son pays. Et elle fit son habitation en un ermitage, qui est aux environs du lac, et là elle vécut chaste et sainte,

jusqu'à sa mort. C'est en ce lieu que son corps a été enseveli. Dieu par son entremise a fait et fait chaque jour nombre de miracles, et c'est ce qui est cause qu'elle fut reçue pour vierge et sainte, et qu'elle fut inscrite dans le calendrier des bienheureux; certes Sainte-Casilda est digne de grande mémoire.

La prise d'Evora.

XIIe SIECLE.

⁂

Cet épisode des guerres contre les Maures est extrait de la *Chronica de Cister*, par Frey Bernardo de Brito : quoique cet historien Portugais ait donné à ses livres le nom de chronique, on s'apercevra aisément qu'il ne saurait être rangé dans cette série d'hommes naïfs et énergiques, qui nous ont fourni la plupart des récits que l'on va lire. Il y a de la clarté dans sa diction, et de la rapidité dans son style, mais on y chercherait vainement l'abandon sincère des vieux écrivains. Frey Bernardo de Brito appartient à la dernière moitié du seizième siècle, et il a même poussé sa carrière jusqu'en 1617 ; il a eu le titre de chroniqueur général (Chronista mor do Reino), mais c'est un écrivain trop raisonneur et trop érudit, pour prendre place fréquemment, du moins, parmi nos vieux conteurs. Tout en rendant justice à son ardent amour pour les antiquités nationales, ses contemporains l'accusent de ne pas avoir fait toujours un choix judicieux parmi les traditions. Toutefois la légende historique que j'offre ici est acceptée par les historiens, et a été célébrée par Camoens. Elle peint d'ailleurs fort bien cette lutte pleine de ruse et d'activité, qui s'établit au douzième siècle entre les Maures et les Portugais.

LA PRISE D'ÉVORA

PAR

GERARDO GERALDES SURNOMMÉ SEM PAVOR.

Au temps où régnait en Portugal le Roi Don Affonso Henriquez, il y avait un homme de très noble génération, né au pays de Beirâ, et appelé Gerardo Geraldes, et comme il était fort courageux et téméraire dans les batailles, ils lui avaient donné le surnom de sans peur. Et après avoir servi courageusement son roi et gagné pour lui grande renommée, il lui arriva de commettre un crime; en raison de quoi il eut la pensée que si une fois il se laissait prendre, la vie lui serait enlevée. Et bien que quelques uns aient caché la nature de son délit, il ne manque pas de gens qui assurent, que ce

fut pour avoir tué un fort grand favori du Roi. Selon eux Gerardo Geraldes l'aurait vaincu en un défi. Quelque fût le crime et sa nature, le chevalier ne se regarda pas comme étant en sureté sur les terres du roi don Affonso, et avec grand nombre de bandits et de gens perdus, il s'élança dans l'Alem-Tejo, où il exercait grandes rapines, tant sur les terres des Maures que sur celles des chrétiens ; de sorte que des uns et des autres, son nom était craint à un point extrême. Une fois en cette position, tant d'individus vinrent lui faire compagnie, attirés par sa renommée, qu'il parvint à avoir cinq cents hommes de cheval et grand nombre de gens de pied, en sorte qu'il ne commettait plus d'attaque sourde à la manière des brigands, mais qu'on le voyait multiplier inopinément les surprises, comme un ennemi favorisé de la fortune. Quelques bourgades occupées par les Maures le tenaient pour ami et lui payaient certains secours en pain et en orge, afin qu'il ne détruisît pas leurs moissons nouvelles. Et avec ces tributs et d'autres semblables, il maintenait les siens dans l'abondance et dans la prospérité ; mais comme ce métier n'était nullement conforme à la noblesse de son courage, et de plus qu'il répugnait à son amour pour son roi et pour son pays, il résolut de faire quelque œuvre fameuse, afin d'ef-

facer par elle ses fautes premières, et de mettre en oubli la tache reçue en son honneur. Et après divers entretiens intérieurs, qu'il eut sur ces matières avec lui-même, il délibéra d'accomplir un haut fait égal à la grandeur de son courage.

Il fallait enlever aux Maures la ville insigne d'Évora, l'antique demeure du capitaine Sertorius, et l'une des plus nobles et des plus loyales du royaume. L'entreprise était ardue et requérait toute diligence, pour être mise à exécution, car il s'agissait bien plus d'employer ici les ruses et les finesses de guerre, que de déployer la force exigée dans les combats. Si la chose d'ailleurs venait à lui faillir, il craignait de se perdre de tout point, parce qu'alors on devait voir se conjurer contre lui, dans l'intention de l'exterminer, tous les Maures de l'Alem-Tejo, tandisqu'à cette époque, il les avait pour amis, et pouvait vivre sur leur *comarcas*. Tous ces inconvéniens se présentaient à l'esprit de Gerardo, mais à ce quelles avaient de grave, il donnait une issue facile.

En ce temps il vivait avec tous les siens dans un château qu'il avait fondé au milieu des montagnes de Montemouso, dans la province même de

l'Alem-Tejo (aujourd'hui encore on en voit les ruines, et elles conservent le nom de leur fondateur). Ce fut là qu'il laissa ses partisans, il n'en prit que cinq en sa compagnie, et il s'en fut vers la cité d'Evora, sous le prétexte de s'entretenir avec l'alcaïde de cette ville et de traiter de quelque affaire d'importance. Et bien que les Maures ne se fiassent pas beaucoup à lui, craignant qu'il ne cherchât à acheter à leur dépens sa grâce du roi chrétien, toutefois ils le laissèrent entrer dans la ville, après s'être assurés, qu'il était faiblement accompagné et qu'il voulait parler d'affaires avec des gens qu'on ne pouvait tromper aisément. Gerardo s'entretint avec l'alcaïde de beaucoup de choses relatives à la conservation et à la prospérité des Maures, traitant fort durement, d'ailleurs, le roi don Affonso, et disant de lui mille choses mauvaises; le tout afin d'assurer son stratagème. Alors voyant le barbare enclin à ce qu'il désirait de lui, il dit qu'il était déterminé, grâce à une ruse de guerre, à mal mener le roi chrétien, de telle façon, que de bien des années il n'oserait lever la tête, mais qu'il demandait, à cette occasion, quelques secours à ceux d'Evora et quelques gens bien montés pour que ses amis entreprissent la chose plus aisément.

Le Maure donna crédit à tout, et promit de ne point faillir à ce dont il avait été requis, et traitant dès-lors Gerardo comme ami, il le garda avec lui plusieurs jours. Ce fut en ce temps, que le Portugais, sans rien découvrir de ses projets, examina minutieusement la forteresse de la cité, et s'enquit de la vigilance qu'on mettait à sa garde, puis lorsqu'il fallut se séparer de l'alcaïde, fixant plus d'une fois ses regards sur la cité, il acheva de résoudre en lui même ce qu'il fallait faire pour la conquérir; et certes le moyen était subtil, pour le mettre à exécution, il ne s'en fiait à nul autre qu'à lui. Une fois de retour en son château, il assembla ses compagnons et leur parla ainsi :

« L'expérience des choses, le cours du temps, et une longue pratique en nos travaux, ont dû vous faire connaître ma volonté et mon courage ; pour me mettre bien avec vous, les paroles ici ne sont point nécessaires. Je vous le confesserai, cependant, je n'ai jamais eu telle joie en votre compagnie, qu'au milieu de vous mille craintes ne soient venues m'assaillir pour vous-mêmes.....

« Nous sommes tous riches et seigneurs des campagnes où nous vivons, mais avec tout cela, je vois

que cette fortune ne saurait être durable. Les Maures qui nous favorisent maintenant, parce qu'ils ont en haine le roi don Affonso, nous feraient au besoin tout le mal qui serait en leur pouvoir. Puis après tout, nous devons vasselage et sujétion au roi chrétien. C'est un nom dur à porter que celui de *laron* et de *rebelle*. J'ai donc cherché quelque moyen qui nous délivrât de cette position, et qui, de plus, nous restituât l'honneur. J'en ai trouvé un et je doute qu'on puisse rencontrer son pareil; je l'ai pour d'autant plus sûr, que la réussite tient uniquement à la force de vos bras : mais comme de la rapidité de l'œuvre, doit résulter partie du succès, je ne m'arrêterai pas à vous compter plus au long comment elle se doit accomplir. En toute circonstance je serai présent, et c'est en prenant exemple sur moi-même que vous verrez ce qu'il convient de faire; munissez-vous d'armes et de provisions pour deux jours, et dans la nuit tenez-vous prêts. »

Après ce bref discours fait à ses compagnons, Gerardo commença à s'armer et à se munir de toutes choses nécessaires au combat; et la nuit venue, il quitta son château, en prenant un chemin différent de celui où l'emportait son désir. Cela était néces-

saire, car, bien que les Maures qui vivaient dans le voisinage, sussent qu'il était sorti, ils pensèrent qu'il allait entreprendre quelque course contre les chrétiens, et se tinrent parfaitement en repos. Dès la nuit suivante, Gerardo fit volte-face sur Evora, et arrivant à un peu moins d'une demi-lieue vers la partie occidentale de la cité, où est aujoud'hui situé le monastère des Bénédictins, appartenant à des religieuses Bernardines, il s'arrêta derrière un monticule caché entre des bois de chênes-liége et d'autres arbres, qui s'élevaient en cet endroit. Ce fut là qu'il découvrit son dessein à ses compagnons; il leur ordonna de demeurer en ce lieu, en gardant tout le silence possible, et en même temps il les engagea à couper des branches de cette forêt et à en former des espèces de tresses verdoyantes, afin de s'en servir dans le projet qu'il méditait. Pendant ce temps, lui, sans aucune espèce de compagnie, sans aucun secours, allait découvrir les signaux d'une tour qui se voit encore sur la colline de San-Bento, où se trouvait en sentinelle un Maure avec sa fille.

Si quelque bruit se faisait entendre, si quelque chose se voyait au loin, ce Maure et sa fille faisaient leurs signaux à une autre tour de la

ville, et avisaient ceux d'Evora de ce qu'ils découvraient. Gerardo Geraldez se couvrit de ramée pour ne pas être reconnu au milieu du fourré, et arriva ainsi au pied de l'édifice en temps si opportun, que le Maure dormait et que sa fille accotée à la fenêtre de la tour qui regarde le soleil levant, s'abandonnait elle-même à un doux sommeil, bien insouciante sans doute du péril qui la menaçait. Le brave chevalier se réjouit au fond de l'ame, en voyant combien les choses s'acheminaient favorablement, et lançant derrière lui la ramée dont il était d'abord venu couvert, il gravit avec une légèreté incroyable les murs de la tour. Cette tour n'avait point de porte, elle n'avait même point d'autre entrée que la fenêtre où se trouvait la jeune fille Maure, mais on y montait par une échelle à main que l'on tirait dans l'intérieur, dès que les sentinelles y étaient parvenues. Gerardo arriva donc jusqu'à la jeune fille : s'emparer d'elle, la lancer sur les rochers à pic, au milieu de laquelle la tour est bâtie, la tuer ainsi dans sa chûte, tout cela est l'affaire de quelques instans ; il entre ensuite dans un petit réduit où le père se livrait au sommeil : d'un seul coup il lui abat le chef, et il se présente bientôt à ses compagnons, tenant en ses mains deux têtes, celle du père et celle de la

jeune fille. Pour lui ce terrible commencement est un heureux présage, l'aventure qu'il médite s'achèvera.

Par ses ordres, cent vingt hommes à cheval vont battre l'estrade vers cette partie où est fondée aujourd'hui la maison de *Nossa Senhora do Spinheiro*, et ils s'avancent assez, pour entendre les rumeurs de la ville. Lui, avec le reste de son monde, s'en va droit à la tour de la védette, il y monte, fait le signal d'alarme en allumant un feu. Cette flamme qui s'élève prouve en effet que les chrétiens se sont avancés dans cette direction ; à l'instant la tour de la cité lui répond, un appel général se fait entendre, l'alcaïde lui-même sort bientôt à ce bruit sinistre, d'abord il envoie ses espions, puis son avant-garde ; on lui annonce qu'il y a des cavaliers dans la campagne, mais que la troupe est peu considérable ; il sort alors de la ville accompagné de ses meilleurs hommes d'armes ; c'est pour lui tout au plus une cavalcade, une escarmouche qui durera quelques instans. Aussi, dans l'empressement qu'on a de poursuivre les chrétiens, néglige-t-on de fermer les portes. Quelle attaque aurait-on à craindre? Mais Gerardo Geraldez qui ne laisse pas échapper la moindre circonstance,

s'élance dès que l'alcaïde est parti; la porte d'Evora tombe en son pouvoir, et sans que le moindre bruit se fasse entendre, elle est sous la garde de ses gens; l'obscurité empêche de les reconnaître. Les habitans ignorent encore qu'ils ont tout près d'eux leurs ennemis. Mais bientôt la terrible vérité leur apparaît, la mort, la destruction la leur apprennent.

De toutes parts la confusion était grande, car les chrétiens passaient au fil de l'épée ceux que le hasard leur présentait, petits et grands, tout succombait, et si les Portugais trouvaient quelque porte avec la serrure ouverte, ils s'empressaient de la fermer afin que les Maures ne pussent point porter secours à ceux qui leur en demandaient. Les habitations étaient-elles closes par de simples loquets, ils mettaient entre les ferrures des bâtons aigus préparés à cette intention. Tout cela se faisait avec tant d'ordre, avec tant de diligence, que quand les cris d'appel des sentinelles eurent appris la ruse à l'alcaïde, les nôtres étaient déjà maîtres de toutes les forces de la place. Le chef mahométan voulut alors retourner vers la ville, mais là il trouva Gerardo et ses compagnons qui lui défendirent la poterne avec un effort de courage admirable; leurs lances ter-

ribles lui barrèrent l'entrée. Ceci donna le temps aux cent vingt hommes qui avaient battu l'estrade de le prendre en arrière, de rompre ses troupes et de les mettre en fuite. La terreur était devenue extrême parmi eux, et ce qui l'accroissait encore, ce n'était pas seulement la certitude de la perte de la ville, mais la confusion qui régnait au milieu de la nuit, les cris des femmes et des enfans qui montaient au ciel. Désespérant de recouvrer ce qui était perdu, ils prirent bientôt la fuite ; ils pensaient d'ailleurs que don Affonso était dans la ville, ne croyant pas qu'une si forte place eût pu se gagner à moins, et pensant qu'un tel homme devait seul avoir entrepris chose si difficile. De leur côté, les Portugais ne songèrent point à les poursuivre, mais entrant dans la cité, ils achevèrent de se fortifier dans quelques endroits accessibles ; puis commençant à ouvrir la porte de chaque maison, ils donnèrent aux Maures licence de s'en aller où bon leur semblerait, vêtus comme ils l'étaient en ce moment ; peu à peu ils les mirent tous dehors, et ils finirent par en débarrasser la ville, sauf quelques uns, qui, par amour pour le berceau de leur naissance et pour le lieu où ils avaient été nourris, se laissèrent fixer à la terre et s'assujettirent aux chrétiens ; ils vécurent là en effet, ainsi que leurs descendans,

jusques au temps de don Manuel, de glorieuse mémoire, qui les fit jeter hors du royaume.

Toutes ces choses conclues et mises en bon ordre, Gerardo Geraldez abandonna le sac de la ville à ses compagnons; le butin fut des plus riches et tous ils en profitèrent, mettant toutefois à part le cinquième de ces dépouilles. Gerardo *Sempavor* en fit un magnifique présent qu'il envoya au roi don Alphonse, en lui donnant la nouvelle de son heureuse aventure; en même-temps il le pria de lui faire une courtoisie, c'était de venir prendre possession de la cité, et de la pourvoir d'un plus grand nombre de défenseurs. Il finissait en demandant sa grâce et celle des gens qui venaient avec lui. Le roi fut si content de cette nouvelle, que non seulement il lui pardonna, mais qu'il admit ses compagnons à résipiscence, et qu'il ne voulut pas qu'il y eût d'autre alcaïde dans la ville pour le représenter que Gerardo Geraldez Sempavor, à qui il fit encore d'autres faveurs. Et à Pedr'Alvez Cogominho, celui qui s'était chargé de l'ambassade, il fit donation de plusieurs héritages en la ville même, et il le combla d'autres avantages dignes en tout d'une telle nouvelle. Pour que les Maures ne vinssent pas assiéger la ville, nombre d'hommes d'armes

furent mis dans Evora, et avec eux les chevaliers du nouvel ordre à qui on assigna cette partie de la cité, connue sous le nom de *la Freiria*. Ils avaient-là une église, ainsi qu'un hôpital pour soigner les gens qui revenaient blessés des combats qu'on livrait sans cesse aux Maures.

Le mauvais Roi et le bon Vassal.

XIIIe SIÈCLE.

Primeira parte das chronicas dos Reis de Portugal, reformadas pelo licenciado Duarte Nunez de Liam Desembargador da Casa da supplicaçao. em LISBOA, 1774, 2 vol. in-4. la 2e partie a été imprimé en 1778. 2 vol. in-4.

Duarte Nunez, n'est qu'un réformateur comme il l'annonce lui-même, et comme on l'a trop souvent oublié. Il a eu à sa disposition les plus anciennes chroniques, et il s'est contenté de les revêtir d'un style plus chatié ou d'en changer l'orthographe; il appartient à la dernière partie du XVIme siècle: outre ses travaux historiques, il a écrit sur la langue Portugaise et il a donné une description géographique du royaume. Heureusement qu'à travers son vernis d'élégance on voit toujours reparaître la vieille empreinte, c'est ce qui le rend encore précieux, bien que les derniers travaux historiques de l'Académie de Lisbonne lui aient singulièrement ôté de son importance. La chronique de Martin de Freitas a été déjà extraite en partie du moins, par M. Philarète Chasle, qui s'en est acquitté avec le talent qu'on lui connaît, mais le système que j'ai adopté, m'a fait admettre une autre marche de traduction.

LE MAUVAIS ROI ET LE BON VASSAL.

EXTRAIT DES CHRONIQUES DE DON SANCHO II.

※

Le roi don Sancho II, qu'on appelait le *Roi au capuchon*, ou à cause de sa manière de se vêtir (elle était plus monastique que militaire), ou en raison de son naturel timide et faible, semblait bien plutôt fait pour vivre confiné en un monastère, que pour gouverner un état. Quand son père mourut, il avait 26 ans, et comme il était insouciant des affaires du royaume et complétement inhabile à la charge qui lui était échue, chacun vivait en Portugal à sa volonté, aussi bien à cause de la douceur du monarque et de sa sim-

plesse qu'en raison de la méchanceté de ses conseillers et de ses favoris; car ceux-ci le voyant si bien disposé à leur laisser exécuter leurs mauvais désirs, se servaient de ses fautes pour satisfaire leur avidité.

Or il y avait en ce temps en Castille une veuve fort jeune, belle et de grand lignage : c'était dona Micia de Haro, fille de don Lopo Dias de Haro, seigneur de Biscaye et de dona Urraca Affonso, fille naturelle d'Alphonse IX, roi de Léon. Cette dame avait été mariée avec don Alvaroz Pirez de Castro, fils de don Pero Fernandez de Castro, le Castillan, et de dona Ximena Gomez sa femme, avec lequel il avait eu longues amours. C'était le même qui était si affolé de sa passion, et si content de soi, qu'un jour le roi de Castille étant venu mettre le siége devant une de ses villes, il avait fait entourer les barrières de drap de soie, disant qu'il ne voulait pas d'autre muraille entre lui et ceux qui le venaient chercher. Enfin, s'étant marié à dona Micia, et ayant vécu quelques temps avec elle, il était mort sans laisser de fils.

C'était alors que dona Micia se trouvant au plus haut point de ses charmes, les favoris du roi don

Sancho, qui connaissaient ses inclinations, enchérirent de telle manière sur la beauté de cette dame, qu'ils lui persuadèrent de la prendre pour femme. Ils furent donc les fauteurs de cette union; aussi dona Micia reconnut-elle toujours l'obligation en laquelle elle se trouvait vis-à-vis d'eux, et eut-elle assez de gratitude pour que le royaume fût sur le point de se détruire. Dona Mincia, avec ses favoris et les conseillers du roi don Sancho, disposait de tout à sa volonté, donnant les emplois et les bénéfices, faisant le bien et le mal selon qu'il leur plaisait.

Alors les nobles et les prélats firent des remontrances au roi don Sancho, lui représentant que dona Micia était sa parente par sa tante Berenguela, et que si d'après la loi de Dieu, il ne la pouvait épouser, selon la loi de l'honneur, il le devait encore moins, surtout dona Micia étant stérile. En un mot, ils disaient qu'il eût à quitter cette femme, mais le roi lui étoit si affectionné, que soit par art de magie, soit à cause de sa beauté, il ne pouvait se séparer d'elle. Et les choses allant ainsi, elle continuant à favoriser les conseillers du roi, mille violences et mille rapines se commet-

taient, sans que le roi en prît nul souci et sans qu'il écoutât les plaintes de ses vassaux.

Les prélats du royaume se plaignirent enfin au Pape Grégoire IX. Don Sancho feignit de se repentir, puis revint en ses premiers abandons de faiblesse, qui permettaient toute rapine et violence. L'excommunication fut lancée, mais ce ne fut que sous le pontificat du pape Innocent IX. Don Sancho perdu en ses amours résista encore. Néanmoins, voilà qu'un jour étant à Coimbre avec la reine, un certain Raymon Vyegas de Porto Carrero, accompagné d'autres gens des frontières de Galice, s'en vint en cette ville. Ces hommes de guerre s'emparèrent de dona Micia, qu'ils transportèrent au château de Ourem. Et alors le roi avec bien du monde, s'en alla en armes requérir qu'on lui remît sa femme. Il n'en fut rien fait; ils la transportèrent en Galice et de là elle passa en Castille, d'où elle ne revint jamais en Portugal.

Mais comme le roi ne s'amenda nullement, que les malfaiteurs ne reçurent aucun châtiment, les prélats retournèrent une autre fois se plaindre au pape Innocent IV. Don Sancho fut averti encore,

mais sa faiblesse triompha ; il fut décidé qu'un régent serait choisi qui gouvernerait le royaume. Or les prélats choisirent eux-mêmes devant le pape, qui les avait requis de faire élection d'un monarque, l'infant don Affonso, comte de Bologne, frère du roi, à qui de droit revenait le pouvoir.

Le roi était à Coimbre lorsqu'il vit les lettres du pape et celles du comte de Bologne son frère, qui voulait entrer dans le royaume. Les peines d'excommunication dont il usait, la force qu'il imposait aux rebelles, le faisaient obéir. Don Sancho fut troublé, et il le devint bien davantage encore, lorsque ses mauvais conseillers lui dirent qu'il ne devait pas s'attendre à ce qu'on fît la moindre résistance au comte, et qu'il fallait s'en aller en Castille demander secours au roi don Fernando.

Mettant à exécution ce projet, le roi s'en fut à Tolède, conter la cause de sa venue au souverain de Castille, et dire comment le comte de Bologne prétendait usurper son royaume.

En effet le roi don Fernando s'offrit de lui-même à lui porter secours, et au même instant il ordonna

que l'infant don Alonso de Molina se dirigeât vers le Portugal et que don Diego Lopez de Haro, seigneur de Biscaye l'accompagnât. C'était le propre frère de dona Micia Lopez, femme du roi don Sancho. Bien d'autres seigneurs s'en allèrent avec eux, mais déjà une partie du royaume appartenait au comte.

Et toutefois lorsque ce comte de Bologne sut la venue du roi don Sancho, il réunit certains prélats qui écrivirent aux moines de san Francisco de Covilham, les exécuteurs des lettres du Saint-Père, afin que leur office s'accomplît. Et ceux-ci s'en vinrent immédiatement vers le roi et vers l'infant de Molina, et ils les avertirent que sous peine d'excommunication, ils eussent à respecter les ordres du pape. Si bien qu'ils n'osèrent point s'avancer au delà de villa d'Abiul; et bien mieux encore, ils reprirent le chemin que d'abord ils avaient suivi.

Et alors l'infant et les seigneurs qui venaient avec lui, conseillèrent au roi ou de demeurer en son royaume, comme il lui était enjoint, ou de s'en aller avec eux en Castille. Le roi choisit de ne pas demeurer en Portugal.

Et après cette fuite honteuse, il ne resta guères en ce royaume de gentilhomme qui ne servît le parti du comte de Bologne, car après tout c'était un Portugais, fils de leur roi naturel, homme de prudence et de bon gouvernement. Mais quant aux places fortes, les alcaïdes étaient si constans en leur loyauté, qu'il n'y en avait guères qui le reçussent de bon vouloir à cause du serment. Il n'y eut que Fernandez de Taïde, grand alcaïde de Leiria, qui accueillit dans son château le comte de Bologne, et à cause de ce seul fait, il fut tenu pour infâme parmi les hommes de ce temps. L'auteur du livre des lignages de Portugal, le comte de Barcellos, le propre petit-fils du comte de Bologne, note de traîtrise et de lacheté Sueiro Bezerra et ses fils, parce qu'oubliant leur hommage au roi don Sancho, ils remirent certaines forteresses qu'ils commandaient au pays de Beira, et cela, sans être assiégé.

Mais tous les alcaïdes ne firent pas ainsi, et voici comment agirent avec le comte de Bologne ceux qui commandaient à Celorico et tenaient pour l'ancien roi en la cité de Coïmbre.

Fernand Roiz Pacheco était alcaïde commandant

la première de ces forteresses au pays de Beira, mais il s'était toujours refusé à en remettre les clés au régent, si bien que le comte ne pouvant en finir avec la douceur des paroles, et aussi par les promesses, s'en vint mettre le siège devant son château. Bien des attaques furent renouvelées, mais grâce à la force du lieu et à la bravoure des gens que Pacheco avait avec lui, toutes les forces du comte échouèrent, et le siège dura si long-temps que les vivres vinrent à manquer à ceux de l'intérieur. Ils se virent même bientôt réduits à une telle extrémité par la faim, que pour ne pas mourir d'une mort de désespérés, ils se sentaient tout prêts à rendre la forteresse.

Et étant sur le point de subir cette honte, on raconte que Fernand Roïz se leva un jour de fort bon matin et qu'il se prit à marcher sur les remparts. Plongé en diverses pensées, ne sachant plus en une telle position à quoi se résoudre, il demandait à Dieu que par miséricorde il le secourût en un tel labeur, et que surtout il lui épargnât la honte, en l'empêchant de livrer le château à qui il ne le devait pas remettre.

Et pendant qu'il était en ces imaginations, il

vit s'élever des rives du Mondego, qui coule tout près de là, un aigle qui tenait en ses serres une truite fort grande. Comme l'oiseau prenait son vol au-dessus du château, voilà que la truite tomba sur les remparts. Fernand-Roïz fut quelque peu réjoui par cet événement. Puis une pensée lui vint tout à coup : voyant cette truite si belle, si fraiche, il la fit préparer et mettre en pâte, puis il l'envoya en présent au comte de Bologne; lui faisant dire qu'il pouvait bien tenir le siège, tant que ce serait sa volonté, mais que si c'était par la faim qu'il espérait le prendre, il eût à considérer ce que devaient faire des gens ainsi pourvus et faisant telle chair, ajoutant qu'il n'était guère probable qu'on leur vît rendre le château contre leur honneur. Le comte et ceux qui étaient présens furent grandement émerveillés, ne sachant pas comment ceci avait pu advenir. Voyant que prolonger le siège ne servirait à rien, le régent s'en fut avec son armée.

Voici le fait du bon vassal.

Il ne restait en Portugal, tenant pour don Sancho, que le château de Coimbre : mais c'était la forteresse la plus honorable du royaume, parce que

cette cité avait le titre de capitale, et servait de résidence aux rois. Celui qui y commandait, était don Martim Freitas, chevalier fort renommé, homme de grand lignage. Le comte ayant fait auprès de lui toutes les diligences possibles pour qu'il lui remît la place, avant de recourir aux armes, Freitas le détrompa sur ses espérances, et lui dit : que tant que vivrait le roi don Sancho, rien ne lui serait remis sans son ordre : et que pour lui, don Martim, le trépas ou les mauvais traitemens étaient chose moins à craindre que la déloyauté. Qu'ainsi donc, il pouvait se dispenser de lui faire peur de la mort ou d'autres périls, parce qu'il était décidé à tout souffrir : et qu'après tout, il n'était pas au monde pour faire état de la vie, mais bien pour gagner de l'honneur et pour le conserver. Le comte mit le siège ; et fit attaquer bien des fois le château.

Tant de valeur se montra des deux parts, que des deux parts aussi il y eut nombre de morts et de blessés : et quoique les combats se renouvellassent, l'effort courageux de l'alcaïde et de ses compagnons était tel, que bien peu servit le travail qu'on se donna. Le comte indigné, fit serment solennel de ne point lever le siège jusqu'à ce qu'il eût obtenu le château par les assauts ou par la

faim. Tant il persévéra, que les provisions et l'eau commencèrent à manquer à ceux du dedans ; ils en vinrent jusqu'à manger les bêtes de somme, les chiens et les chats, et autres choses inaccoutumées, auxquelles répugne la nature de l'homme. Le comte sachant en quel travail ils étaient, et se sentant peiné que des hommes de si bon courage souffrissent tant, les fit requérir de se rendre ; leur disant que sans cause, ils ne se tuassent pas eux-mêmes; qu'ils avaient tort de croire que ce fût prouesse, que c'était bien plutôt folie, parce qu'ils ne pourraient point aller jusqu'au bout. Don Martim de Freitas répondit que pour son honneur, il ne se désisterait pas du dessein où il était.

Comme ces chevaliers étaient en grande tristesse, voilà que du haut du château il leur arriva de voir passer un cavalier qui traversait à gué le Mondego, et dont le cheval rassasié ne se souciait nullement de boire. Et navrés d'être en un tel état, qu'ils portaient envie à une bête, ils commencèrent à se lamenter et à dire mal de leur sort ; et parmi ceux qui parlaient ainsi, il y avait des parens, des amis de l'alcaïde. Considérant le travail qu'ils souffraient et la nécessité où ils se trouvaient, sans espérance d'aide ou de secours, faisant d'ail-

leurs observer, que don Martim était le seul qui persévérât en cette obstination, ils lui dirent que pour avoir la vie, lui et les siens, il fallait rendre le château. Don Martim leur répondit : à Dieu ne plaise que j'obéisse à un tel conseil, et qu'il y ait une tache pareille en ma pureté ! il ajouta qu'il ne consentirait jamais à une trahison semblable à celle qu'il lui faudrait commettre, s'il remettait ce château à un autre qu'à celui dont il l'avait reçu à foi et à hommage ; que ce serait ainsi, du moins tant qu'il vivrait : qu'il voyait bien la tribulation où ils étaient avec lui, et que la sienne en était plus grande, parce qu'il sentait leur mal et le sien : mais que s'ils voulaient se rappeler des maux plus grands encore, supportés par des gens assiégés pour maintenir leur loyauté, ils souffriraient avec plus de patience. « Plaise à Dieu, en sa miséricorde, continua-t-il, de vous secourir et de vous faire promptement sortir de ce labeur. Quelque jour vous vous réjouirez d'avoir à conter à vos fils les maux que vous avez endurés, et ce ne sera pas un faible honneur pour eux, ni un faible enseignement pour votre descendance.» Il allait encore leur rappelant que si en obtenant un peu à boire et à manger, ils sauvaient leur vie, cette vie devait être courte, mais que l'infamie de n'avoir point

achevé chose si bien commencée, durerait toujours. D'ailleurs, tout ce qu'il leur demandait, c'était que comme des hommes aimant mieux l'esprit que la chair, ils l'aidassent et ne lui fissent pas défaut, du moins autant que cela était en leur pouvoir. Il finit par ces mots : « le travail et la patience ont été mis en commun, la gloire sera égale pour tous. » Don Martim Freitas dit encore une chose, c'est que l'honneur de sa fille lui était bien cher et qu'il ferait abandon de sa virginité plutôt que de rendre la forteresse de Coimbre. Et après que don Martim eut prononcé ces paroles, ils furent comme épouvantés de son dévouement, ils louèrent sa bonté, et prenant eux-mêmes nouveau courage, ils lui firent promesse de satisfaire à son désir, qu'il eût raison ou non ; ajoutant qu'en aucune circonstance ils ne l'abandonneraient, et que avant de faillir, on les verrait tous succomber.

Le chevalier et les siens étaient toujours dans cette position difficile, et il y avait cependant près d'un an que le roi don Sancho s'en était allé en Castille. Mais à cette époque le comte de Bologne reçut nouvelle certaine de la mort de son frère ; et se sentant toujours touché de la perte de tant d'hommes de bien et de si grande loyauté, il leur

envoya des munitions de bouche, ainsi que des rafraîchissement. Il y avait aussi un message pour l'alcaïde, qui portait que le roi était mort, et que s'il voulait prendre en personne des informations certaines, il lui permettait à lui, Martim de Freitas, l'allée en Castille et le retour au château, sans que, durant le voyage, il eût à craindre aucune attaque de sa part.

Don Martim s'en alla à Tolède, et bien qu'il sût de tous, comment le roi don Sancho était mort; bien qu'on lui montrât le lieu où il était enterré cela ne le sastisfit pas. Pour avoir plus de certitude, il fit enlever la pierre qui le recouvrait et quand il eut vu que c'était bien lui, on dit que devant nombre de témoins, il voulut accomplir en tout les promesses de l'hommage: il mit les propres clés de la forteresse au bras droit du roi don Sancho, puis tirant de ce fait un acte public, dressé par des notaires dont il avait requis la présence, il fit fermer la tombe.

De retour à Coimbre, il entra de nuit et en secret dans le château; ce fut de là que le jour suivant, au matin, il envoya dire au comte, déjà reconnu pour roi, qu'il vînt re-

cevoir le château, que lui don Martim Freitas pouvait le lui remettre. Le roi s'en fut à la forteresse et ce fut l'Alcaïde, lui-même, qui alla ouvrir. Alors, prenant sa femme et ses enfans par la main, il les mit dehors, en disant :

— Laissons ce château à qui il appartient.

Puis mettant un genou en terre devant le roi et tenant les clefs de la place, il les éleva et dit :

— Sire, puisque il a plu à Dieu que don Sancho, votre frère, soit mort, prenez vos clés et votre château. Dorénavant, je vous tiendrai pour roi et seigneur ; et en même temps il montra à Alphonse les écritures qu'il avait fait faire à Tolède, pour son honneur et sa décharge.

Un gentilhomme qui était là présent l'interrogea, disant : pourquoi il ne demandait pas pardon au roi de tous les ennuis qu'il lui avait causés, et du tort qu'il lui avait fait, en laissant tuer et blesser tant de monde, et en déniant pendant si longtemps à son souverain l'entrée d'une place qui était à lui.

Et comme don Martim de Freitas voulait s'ex-

cuser et montrer que chose semblable ne devait pas être attendue de lui, le roi vint promptement à son aide, disant que don Martim n'avait point à demander pardon, qu'il n'avait pas commis de faute, mais au contraire que son action courageuse était à louer; qu'il était digne d'un bon chevalier et d'un loyal gentilhomme, et qu'en mémoire de ce fait, il lui rendait le château pour que lui et ses descendans le gardassent sans que lui ni ses successeurs fussent contraints au serment de fidélité.

Don Martim répondit au roi qu'il tenait cette offre pour grande courtoisie, mais qu'il ne l'acceptait d'aucune manière que ce fût, et qu'il lançait sa malédiction à ses fils, à ses petits-fils, à tous ses descendans, si pour un château ils venaient à faire hommage à roi ou à tout autre individu.

Voici ce que c'était que la loyauté portugaise.

HISTOIRE

DE

DONA CONSTANÇA MANUEL. [1]

XIVe SIÈCLE.

Cette chronique a été donnée ici, pour servir surtout d'introduction à l'histoire d'Inez de Castro, elle est extraite d'un livre du xve siècle, intitulé: *Chronica de el Rey Dom Afonso o quarto do Nome e Settimo dos Reys de Portugal, assi como a deixou escrita, Ruy de Pina Guarda mor da torre do Tombo e Chronista mor do mesmo Reyno. Em Lisboa.* 1653, 1 vol. in-fol.

Ruy de Pina vivait sur la fin du xve siècle et on le voit fréquemment mêlé aux affaires, à l'époque où Jean II imprimait une si vive impulsion à tout le Portugal. Dans l'ordre chronologique c'est le troisième chroniqueur général du royaume, et Damien de Goes même qui vivait au xvie siècle, prétend faire honneur de son travail à Fernand Lopes. Un examen attentif de la forme, et une appréciation sérieuse du style restituent, selon moi, cette chronique au successeur du vieil historien.

Ruy de Pina ne me semble pas mériter tout-à-fait autant de confiance que ses prédécesseurs, cependant c'est un soigneux investigateur, et un esprit curieux. Il était déjà vieux lors de la mort d'Alphonse V, et lorsqu'il fut

revêtu des emplois honorables qu'il occupa. Il parle de temps à autre des écritures anciennes (*letras antigas*) consultées par lui, et l'on sait qu'à l'époque où il vivait, les archives du royaume renfermaient certains documents historiques que le temps en a fait disparaître. C'est du moins ce que fait observer son éditeur Pedro de Mariz. Nul doute ne saurait donc être élevé sur la vérité du récit. J'avouerai néanmoins, que l'anthenticité de la lettre de dona Constança Manuel pourrait être sujette à discussion. Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle a été reproduite et arrangée par Laclede, le plus pâle des historiens, qui l'avait empruntée sans doute à Ferreras. Dona Constança qui figure dans tant de nouvelles et dans tant de drames, a été toujours placée sur le second plan, et l'on ignore généralement les circonstances les plus simples de son histoire ; le vieux chroniqueur lui restitue sa noble attitude et son caractère élevé.

HISTOIRE

DE

DONA CONSTANÇA MANUEL,

CELLE QUI FUT REINE ET INFANTE

DU VIVANT DE SES DEUX SEIGNEURS.

Don Alonso, onzième de ce nom, roi de Castille, était devenu seigneur de ce royaume, étant enfant, par la mort du roi don Fernando, son père ; mais durant les premières années de son règne, il y eut grands troubles en ses états, surtout jusqu'en l'année du Christ 1322, temps auquel il atteignit 14 ans et où les cortès lui remirent le soin du royaume. Ce fut alors qu'il prit pour conseillers privés Alvaro Nunez d'Osorio, homme du pays de Léon, qui était en toute chose prudent

et habile, puis aussi Garcia Lasso de la Vega, à la disposition desquels fut remis le gouvernement de toutes les affaires du royaume. Et à cette époque se trouvaient à la cour deux hommes puissans, don Juan Manuel, duc de Penafiel, marquis de Villena, seigneur d'Escalona, grand sénéchal de Murcie, petit fils en un mot de Ferdinand-le-Saint; puis Juan *le Tors*, seigneur de Biscaye.

Et comme Juan-le-Tors était veuf de dona Isabelle, la fille de l'infant de Portugal, qui lui avait apporté grand nombre de villes et de châteaux, il plaisait à don Juan Manuel que sa fille dona Constança prît pour époux le seigneur de Biscaye, bien que ce fût presque un enfant. Et ainsi unis, ces deux grands seigneurs se seraient liés contre le roi qu'ils redoutaient, et contre ceux qui auraient prétendu leur porter préjudice; le jeune roi apprit l'alliance qui se tramait et quels troubles pourraient en advenir en son royaume, parce que vivait encore à cette époque don Alonso de la Cerda, celui-là même qui s'était intitulé souverain de Castille et auquel ils auraient pu se joindre.

Et ce roi envoya secrètement son messager vers don Juan Manuel, car, par le conseil de Nuno

Alvarez, il fallait éviter telle concorde, et il fit dire au sénéchal de Murcie qu'il lui donnerait grands offices, à part en son royaume, et que finalement, il lui plaisait de se marier avec dona Constança, sa fille. Et don Juan Manuel fut fort joyeux de cette ambassade; grace à quelque stratagème qu'il inventa, il se sépara à l'instant de don Juan *le Tors*, et s'en fut à Penafiel, où, par procureurs que le roi envoya, s'arrangea le mariage de ladite dona Constança; et pour sûreté de cet accord, le roi soumit au pouvoir dudit Juan Manuel certaines forteresses du royaume. Et dona Constança fut remise au roi par l'infant don Felippe, son oncle, et par dona Margarita et bien d'autres seigneurs qui l'amenèrent à Valladolid, où vint aussi don Juan Manuel; et là, avec grandes fêtes, furent contractées les épousailles solennelles. Comme dona Constança était fort jeune, elle fut remise à dona Tareja, sa gouvernante, qui continua à l'élever. Pour don Manuel, il fut nommé grand adelantade de la frontière de Grenade.

Et vers ce temps don Juan le Tors fut mis à mort, puis jugé comme traître, et le roi, sur une estrade toute couverte de deuil, déclara que, comme

félon, ses biens demeuraient à tout jamais acquis à la couronne.

Don Juan Manuel eut grand ennui de cette mort, et il n'alla plus à la guerre contre ceux de Grenade. Alors Alvaro Nunez se vit grandement trompé, car il avait supposé qu'en faisant épouser sa fille au jeune roi il aurait toujours de lui loyal secours. Et ce fut vers ce temps qu'il dit que puisque dona Constança était fille de vassale, et qu'on ne gagnait avec elle, ni honneur, ni argent, ni alliance, il n'y avait pas de raison pour qu'eût lieu tel mariage, et que ce serait chose bien préférable que don Alonso se liât avec le Portugal et qu'il épousât l'infante dona Maria, propre fille du Roi. Et don Alonso, le roi de Castille, donna son approbation à tout cela; puis il envoya à Coimbre ses ambassadeurs traiter de ce mariage. Et il était convenu aussi que don Pedro, celui qui plus tard fut appelé le *justicier*, recevrait en mariage l'infante d'Espagne dona Branca, et qu'ainsi aurait lieu une double alliance.

Or à la suite de ces conventions, dona Maria, la fille du roi Affonso IV de Portugal, fut remise à extremos à ceux de Castille. C'était le jour de la Saint

Jean mil trois cent soixante-six de l'ère de César, mil trois cent vingt-huit de l'ère du Christ, et il était dit que dans le cas où le pape ne donnerait pas ses dispenses à cause du degré de parenté, et aussi quand bien même il lancerait sentence d'excommunication, le royaume se trouvant en interdit, tous deux se maintiendraient comme mari et femme, et se passeraient au besoin de dispenses. Alors aussi dona Branca fut conduite devers don Pedro, héritier de Portugal.

Et cependant dona Constança aimait toujours le roi de Castille de pur amour, et don Juan Manuel ayant grand ennui de tout cela s'allia au roi de Grenade, et fit une guerre cruelle aux chrétiens.

Et bien d'autres troubles eurent lieu en ce royaume, mais voilà qu'au bout de deux années don Alonso de Castille, qui était marié avec la reine dona Maria, et qui d'elle n'avait point d'enfans, s'éprit d'amour à Séville pour dona Leanor Nunes, fille de don Pedro Nunes de Guzman. C'était une veuve de peu de jours, fort noble, jeune, belle, et discrète d'esprit, et elle était sous la garde de son aieul : le roi l'avait vue dans la maison d'une de

ses sœurs, mariée avec don Henrique Henriquez. Ces amours durèrent longtemps, et le roi don Alonso eut d'elle bien des enfans, contre son honneur, contre la vraie grandeur royale, contre sa conscience, puisqu'il traitait la reine avec grand dédain et sans nulle démonstration de pur amour.

La reine cependant devint grosse, c'était l'an du Christ 1371, et j'ai vu en vieilles écritures, conservées dans le Portugal, que cette dona Leanor, par sorcellerie, avait voulu faire mourir dona Maria, sa souveraine, et aussi le fils dont elle était enceinte. Et pour cela, elle alla consulter une enchanteresse Maure, qui sur promesse de grands avantages terrestres, lui promit que tant qu'elle aurait entre ses mains bien fermées les enchantemens qu'elle savait faire, la reine ne pourrait enfanter. Comme preuve de l'effet que pourrait produire cet abominable sortilége, elle l'essaya d'abord sur une femme de la cité, qui périt ainsi par art diabolique.

La reine dona Maria serait morte aussi, car Leanor Nunez était impitoyable en ses désirs, mais bien que le roi, en d'autres temps, ne fût pas auprès de la reine aussi souvent que l'aurait voulu

l'honnêteté à cette heure de douleurs mortelles, il demeura toujours présent. Et plus d'une journée s'étant écoulée sans que nulle relique y pût rien faire, grâce à cette sorcellerie diabolique, toute espérance demeura perdue.

Ce fut un juif, médecin excellent et astrologue plein de prudence, qui voyant combien étaient opposées aux lois de nature les douleurs sans fin de la reine, comprit qu'il y avait là cause certaine d'enchantement et de sorcellerie, et que la ruse et la cautèle pourraient seules en venir à bout. Il s'éloigna un peu avec le roi, et lui dit :

« Sire, si vous voulez être libre de la tristesse que vous donnent ce retard dans l'enfantement et le péril de la reine, sortez de cet appartement. Emmenez même tous ceux qui sont présens, laissez-moi seulement ces femmes, mais qu'elles obéissent en tout à ce qui leur sera ordonné ; et à l'heure où vous saurez par l'une d'elles que la reine est accouchée, à l'instant, sans aucun retard et d'un visage plein d'allégresse, donnez l'annonce de la nouvelle joyeuse ; faites sonner fanfares, ordonnez qu'il y ait grande fête en la ville. »

Et les choses ayant été disposées ainsi, puis les

portes fermées, une des femmes vint au bout de quelques instans ouvrir en toute hâte l'appartement de la reine, et don Pedro de Castro, don Gonçalo de Tolède étant là présens avec bien d'autres hidalgos, qui s'étaient réunis à eux, elle leur dit d'un geste joyeux et d'un visage allégre : « *vivat*, *vivat*. La reine, par la grâce de Dieu, a mis au monde un fils. » Et pleins de contentement, ils coururent porter cette nouvelle au roi, et le bruit des fanfares, les cris de Noël, la rumeur des fêtes qui se faisaient en la ville, arrivèrent aux oreilles de dona Leanor de Guzman, au moment où, avec la femme Maure, elle s'acquittait de ses mystères diaboliques. Et quand on lui eut annoncé que la reine était accouchée d'un fils, toute triste et toute pleine d'indignation, elle dit : — Ah ! mauvaise chienne, qu'avez-vous fait? Et la femme Maure toute émerveillée de voir ainsi rompue la force de ses enchantemens, ouvrit les mains, laissa tomber l'instrument de maléfice et répondit : — Madame, que ferais-je devant le pouvoir de Dieu?

Et au même instant, la reine qui était aux portes de la mort, enfanta un fils, qui s'appela don Pedro, et qui depuis fut roi.

C'était le 20 août qu'arriva cet événement, le

roi, fort satisfait de la ruse du juif, lui donna sur le champ deux pièces de drap d'or, et par la suite lui fit grande courtoisie.

Et par suite aussi, quand la renommée eut publié la cause de ces enchantemens, un tel crime ne fut nullement fatal à Leanor Nunez ; mais on vit s'accroître au contraire le grand amour et la privauté qu'il y avait entre elle et le souverain de Castille, tandis que la haine et le dédain furent pour la reine.

Et pour revenir à dona Constança Manuel, il faut savoir que vers ce temps l'infante dona Branca étant infirme d'esprit et de corps, don Pedro ne la voulut point épouser ; et le roi don Affonso IV demanda pour lui dona Constança Manuel, dont le mariage ne s'était point consommé. Et voyant cette alliance nouvelle qu'il avait droit de redouter, le roi de Castille écrivit en Portugal, et voilà ce qu'il disait :

« Don Alonso, par la grace de Dieu, roi de Castille et de Léon, au redouté seigneur et puissant prince le roi de Portugal et des Algarves : nous nous recommandons en sa grâce et en sa loyale amitié.

» Ainsi qu'il est agréable de connaître la volonté de ses amis, ainsi est-il doux de leur faire savoir ce que l'on pense. Puisque vous me parlez de l'alliance que vous voulez contracter pour votre fils avec la fille de don Juan Manuel, si vous suivez mon conseil, ce mariage n'aura pas lieu..... Je vous puis jurer par ma foi royale, que depuis qu'on m'a vu me séparer d'elle, jamais je ne m'en suis repenti ; mais parce que dans le mariage il y a des contentemens divers, et cela selon la différence des volontés, il se peut que ce qui m'était en déplaisir vous soit agréable à vous et à votre fils. Certainement elle est belle et de grand lignage, ainsi que le dit son nom ; elle est de bonnes coutumes et mérite bien d'être reine de quelque pays que ce soit, surtout si votre fils s'en contente. Car après tout, je n'ai nulle chose à dire contre ce mariage, et quoique je ne puisse l'approuver, si don Juan Manuel n'avait pas déclaré sa volonté si fort opposée à la mienne, si enfin l'amitié n'étoit un peu altérée entre nous à cause de Juan Nunez et d'autres circonstances en lesquelles je n'ai nulle faute, je l'enverrais appeler, et pour l'amour de vous j'ordonnerais qu'il eût à accomplir votre volonté.

. . . .

. . . . »

Voilà ce qu'écrivait le roi de Castille sur dona Constança Manuel.

Et ce fut à cette époque qu'il y eut en Castille joutes royales et tournois où gagna si grande renommée Gonçalo Rodriguez, revenu du pays de France : la renommée en est restée ! Ce fut en ces joutes que le bon chevalier, après avoir vaincu Martim Gil de Catina, s'élança d'un tel saut, bien qu'il fût couvert de son armure, que le roi comme chose merveilleuse, eut soin de le faire écrire pour que la mémoire en demeurât, faisant après courtoisie à don Gonçalo d'une belle coupe d'or et d'un morion doré.

Mais toutes ces fêtes n'étaient point fêtes pour dona Constança, et en ce temps le roi la fit assurer fort secrètement de ses repentirs, avec de douces et amoureuses paroles; disant que c'était à ses mauvais conseillers qui ne sentaient nullement ses désirs intérieurs, et qui ne comprenaient point les vraies souffrances de son ame, qu'il fallait attribuer ce qui était advenu touchant son mariage avec elle. Que si cette alliance s'était faite il en eût reçu gloire et contentement, qu'elle ne pouvait point savoir en quelle douleur et en quel repentir

il était demeuré après cette rupture, et que pour cela, il ne lui demandait qu'une chose, à savoir : que puisque elle avait du être à lui, elle ne fût pas ainsi à un autre. Que quelque jour, grace à tous les moyens qu'il emploierait, son mariage serait rompu, qu'elle deviendrait sa femme et qu'on verrait enfin s'accomplir ce que tant de fois il avait souhaité.

Et voilà ce que dona Constança, toute émerveillée d'une telle conduite et certaine des mauvaises intentions du roi, lui répondit :

« Très puissant et excellent prince, que Dieu a pourvu si honorablement de grandes vertus, et que la fortune a doté si largement de ses faveurs et de ses bienfaits, don Alonso, roi de Castille et de Léon, la personne qui vous écrit est Constança Manuel, celle que vos manques de foi ont si souvent rendue triste, tandis que vos offenses non méritées en ont mis d'autres en un périlleux désespoir. Quoique j'aie raison et désir de souhaiter vengeance, je n'oublie pas l'obéissance naturelle que je vous dois, et je me recommande à votre courtoisie. Très haut et très puissant seigneur, sachez une chose, bien qu'il soit malheureux, le véritable amour garde

en soi un tel attachement que la nature avec tout son pouvoir ne le saurait effacer. Vous ne l'ignorez pas, seigneur, je ne connaissais pas vos anciennes tendresses quand avec des paroles pleines de tromperie, et mille raisons feintes, la vérité qui m'était due, fut par vous mise à dédain. Vous m'avez trompée en mon très jeune âge; me laissant vous aimer de cette pure affection, que m'enseignait l'honnêteté, et parce que les choses qui arrivent en la première jeunesse durent toujours au fond de la mémoire, pour se faire sentir à toutes les époques de la vie, je garde en mon souvenir les fausses paroles qui trompèrent mon innocence. Et toutefois je ne le saurais dire autrement, elles ont été damnables à votre honneur et à votre renommée, réprouvées par Dieu et par la sainteté de l'église; car vous vous êtes marié, vous avez demandé et révoqué les dispenses, et le malheur en est retombé sur moi, sur moi qui vous portais cet amour fidèle, qui était un devoir. La haine est arrivée, l'amertume l'a suivie, et la vérité de tout ce que je dis ici s'est vue en vos œuvres. De tout ces dégoûts qui sont venus, votre propre cœur était la source, et cependant vous me parlez d'amour, non, la même âme ne saurait contenir ce qui est et ce que vous dites.

» Et bien donc, seigneur, qu'il soit en votre courtoisie de ne plus écrire semblables paroles, elles ne sauraient arriver à la fin que vous vous promettez. Elles tachent votre sincérité, elles altèrent votre honneur royal ; ce qu'en aucune circonstance vous ne devez souffrir.

« Et lorsque je vis la lettre pour laquelle je vous envoie cette réponse, j'ai eu soupçon, en raison des circonstances et je le garde encore, qu'il vous pesait que quelque chose d'heureux m'arrivât. Car vous ne vouliez pas sans doute qu'une chose fût dite : c'est qu'après m'avoir abandonnée, un autre prince n'avait point manqué à ma destinée, un prince qui était digne de porter la couronne royale ainsi que vous.

« Mon père et seigneur, est sans doute un plus loyal ami, un meilleur serviteur que ceux qui sont riches de vos deniers et qui possèdent sans foi vos forteresses ; ils sont tels qu'en raison de leur bassesse, ils ne méritent même point de vivre avec les moindres de son lignage ; et cependant vous avez suivi de tels conseillers, vous avez donné à connaître au monde que vos paroles allaient là où ne pouvaient atteindre vos œuvres.....

« Mon droit et ma raison le veulent ainsi. Je ne saurais regarder comme bon, celui qui a été sans bonté, jusqu'à ce que par action ou par renommée, je voie le contraire. Ce n'est pas en une seule circonstance que vous avez été contre moi, mais en mainte occasion, et surtout en m'écrivant mille choses que vous ne vouliez point accomplir, puisqu'au fond elles étaient contraires à votre volonté.

« Aussi le blâme ne saurait-il être pour celle qui refuse sa foi à ce que vous dites. Rien de ce que vous rappelez dans le passé, je ne le saurais croire ; ce que je vois est seul pour moi chose vraie, car je sais les mauvais traitemens dont vous entourez la vertueuse princesse qui est votre femme. Oui, je sais comment vous agissez avec la reine dona Maria. Et qui est cause de cela, si ce n'est Leanor Nunez, qui sept ans avant que vous fussiez né, était déjà vraiment charmante? Vous l'avez prise aux fêtes de Léon, mais à cette époque, dit-on, sa mère se plaignait déjà d'elle et ce n'était pas sans raison; elle parlait aussi avec aigreur de Martim de Lara le bâtard, et il n'est guères probable que ce fût le premier qui lui eût donné de l'amour. Fernand Gonçalvez de Ayala n'avait-il pas été son premier amant? et quand je vins à savoir toutes ces vérités, la jalousie

ne me vint pas, mais je gardai un loyal amour perdu en vous et jamais de vous mérité !,... puis je me sentis plus forte, peut-être parce qu'il s'agissait des chagrins d'une autre, quand je sus que de plus grands sermens et des promesses plus solennelles avaient été faites à la reine et que tous vous les aviez rompus. Je ne suis pas seule..... nous allons deux de compagnie, nous sommes deux que vos paroles ont trompées. Dien soit loué cependant, car il n'a pas fait tomber sur moi le dur esclavage dans lequel elle est avec son innocence!

« Mais la justice de Dieu, à laquelle rien n'échappe, n'oublie rien non plus ; c'est elle qui nous donnera justice et vengeance. Qu'il ne soit donc plus question de rien entre nous, et lorsqu'au mépris de tout droit vous voudriez exercer quelque violence corporelle sur ma personne, sachez-le bien, mon ame sera à tout jamais libre de vous et de ce qui vous regarde ; arrière telle sujétion. »

Et quand il eut reçu cette lettre, le roi de Castille fut fort triste et fort rêveur. Il voyait alors clairement combien peu lui servaient ses ruses et sa cautèle. Et toutefois il écrivit encore au maître d'Alcantara et à un certain don Martin de Casilhas,

pour qu'ils missent, autant qu'il serait en eux, des entraves à cette union royale : une guerre terrible faillit encore à s'élever.

Et toutefois, dès le mois de février suivant, dona Constança fut épousée par procuration à Castrilho. Étaient là pour représenter l'infant, Gonçalo Vaz de Gois et Gonçalo Vaz Tizoreiro de Viseu, ainsi que Frey Diogo, le confesseur du roi.

Mais à la saint Jean et quand il fallut que dona Constança se rendît en Portugal, lorsqu'on eut demandé au roi de Castille qu'il octroyât librement le passage, il fit voir que son consentement était seulement en parole. Sa volonté était toute contraire, ainsi qu'il le montra par ses œuvres ; et sans doute qu'une angoisse d'amour lui restait encore pour l'infante, car jamais la jalousie ne s'éteignit en son cœur. Il cherchait tous les moyens, tous les obstacles qui pouvaient reculer ce mariage, dont il se sentait navré au cœur. Et toutefois quand il eut apprit avec quelles magnificences les noces s'étaient faites en la cité d'Evora, il complimenta les ambassadeurs Portugais et leur fit de riches présens. A chacun d'entre eux furent

remis deux mille doublons d'or, sans compter les beaux chevaux, et quand ces gentilshommes vinrent pour le remercier, il leur dit d'un visage allégre :

— Ces étrennes que je vous ai fait remettre sont choses bien petites en vérité, surtout si on les compare au grand plaisir et contentement que j'ai reçu en faisant ce mariage, pour lequel vous êtes venus. Bien que don Juan ne m'ait jamais fait part de cette affaire, j'ai déjà dit au roi de Portugal, mon oncle, qu'à l'exception de lui et des mariés, nul n'était plus content que moi de telles noces.

Et puis, il y eut à la cour de Castille grandes joutes et grandes fêtes, après quoi les ambassadeurs s'en allèrent de Valladolid. Ceci se passait en l'an du Christ 1335, et dona Inez de Castro, la fille de don Juan de Castro, surnommé da Guerra, était déjà en Portugal, et c'était comme damoiselle et parente qu'elle demeurait avec l'infante. Et dès ce temps, elle était aimée de don Pedro, comme nulle femme ne fut jamais aimée entre les hommes (1).

NOTE

SUR DONA CONSTANÇA MANUEL.

(1) Dona Constança Manuel mourut jeune, en couches du roi don Fernando, le 13 novembre 1345, elle est enterrée à côté de son fils dans le couvent de sant Francisco de Santarem, voy. Brandam, *Monarquia Lusitana* liv. X, cap. VI.

Constança comme on le voit n'est pas morte du violent chagrin que lui donnait la passion naissante de don Pedro pour Inez. Il paraît certain néanmoins que sa vie fut troublée par cet amour, et qu'elle essaya de mettre un obstacle religieux au rapprochement des deux amants. Ruy de Pina dit positivement dans la dernière partie de sa chronique : « du vivant du roi don Affonso, elle eut deux fils et une fille à savoir : l'infant don Luiz qui fut l'aîné et mourut enfant lors du baptême. Ce fut à l'occasion de celui-ci que dona Inez Pires de Castro devint la commère du roi don Pedro, lorsqu'il était encore prince et de l'infante dona Constança. Et cela se fit, parcequ'on s'était

aperçu que don Pedro lui voulait du bien et que l'on désirait éviter entre eux une autre affection. Mais nonobstant cela l'infant l'obtint par la suite et il eut d'elle les enfants dont il sera question. Et pour excuser ce péché on disait que dona Inez avait été contrainte au dit baptême, et qu'en sa volonté, devant Dieu ; elle n'y consentait point. » Ruy de Pina, en vantant les qualités et les charmes de la première épouse de don Pedro est d'accord avec les autres historiens pour signaler la beauté singulière d'Inez et cette grace pleine de douceur qui l'ont rendue à jamais célèbre.

CHRONIQUE

D'INEZ DE CASTRO

SURNOMMÉE PORT DE HÉRON.

XIVe SIÈCLE.

Ce serait presque l'œuvre d'un laborieux bibliographe que de rappeler, même sommairement, tout ce qui a été écrit sur Inez de Castro. Poëmes, romans, nouvelles, drames, tragédies, et jusques aux *coplas* de la romance populaire, toutes les formes littéraires et poétiques se sont épuisées sur cette grande catastrophe qui complète maintenant chez toutes les nations l'histoire chevaleresque du moyen-âge, comme certains types helléniques disent l'antiquité.

En passant par tant d'intelligences, le récit primitif s'est altéré de manière à devenir méconnaissable ; j'ai cru rendre un service aux poëtes eux-mêmes en lui restituant ici sa rudesse grandiose et sa beauté simple ; l'histoire d'Inez est extraite d'un admirable chroniqueur surnommé avec raison le Froissard Portugais et que Duarte Nunez de Leão n'a fait que copier textuellement en prétendant le *réformer*. Fernan Lopes était un chevalier renommé vivant sous le roi don Duarte. Il était garde général des archives dès 1418 et rien ne semble avoir dû échapper à son activité infatigable. Gomez Eanez de Azurara, son successeur, nous dit qu'il allait fouillant les chartriers par-

ticuliers, déchiffrant les épitaphes des monuments, rassemblant les parchemins des monastères et cela après avoir pris part aux affaires du temps. On doit avoir foi en Fernan Lopes comme chevalier et comme historien. Complètement oublié dès 1505, l'historien de don Pedro de Portugal fut exhumé au XVIIe siècle par le P. Bayan qui l'altéra. Cette histoire ne fut rétablie dans son intégrité qu'au XVIIIe siècle. Voilà du reste le titre de l'excellent recueil où nous avons voulu lire cette belle histoire, en nous aidant forcément pour la première partie de Duarte Nunez de Leão : « Collecção de livros ineditos de historia portugueza, dos reinados de don Pedro, don Fernando, don João I, don Duarte, don Affonso V, e don João II ; publica dos de ordem da Academia Real das sciencias de Lisboa, por *Correa da Serra. Lisboa*, 1790, in-folio. »

Sans doute, si le poème qu'on dit avoir été composé au temps de don Pedro nous fût parvenu, si les fragments attribués à l'amant d'Inez lui-même, étaient plus significatifs et plus nombreux, ce seraient là les monuments les plus curieux et les plus authentiques qu'on pût reproduire ; car, n'en doutons pas, plusieurs détails importants, et que devaient rejeter comme inutiles les chroniqueurs assez inhabiles de cette période, ont dû nécessairement s'altérer ou disparaître complètement dans le court espace de temps qui s'écoula entre l'année 1355, époque de la catastrophe, et celle de 1434, époque vers laquelle on suppose que commença à écrire Fernan Lopes. Mais après tout l'historien du XVe siècle est le seul dont on puisse invoquer le témoignage et jusqu'à ce jour personne ne l'avait fait.

Je m'abstiendrai ici de toute réflexion sur les fragments empruntés à ce naïf et admirable écrivain, qui a été révélé

lui-même depuis bien peu d'années au Portugal ; ces réflexions viendront au lecteur, et il retrouvera dans sa terrible réalité le type primitif de ce don Pedro dont les historiens et les poètes ont effacé l'empreinte.

Une chose restait à éclaircir, que la chronique n'explique pas et que la poésie sans doute ne saurait abandonner; c'est cette magnifique tradition qui a voyagé d'âge en âge et qui veut que don Pedro ait fait couronner Inez avant de la faire transporter au couvent d'Alcobaça.

Où l'histoire contemporaine se tait, la romance populaire parle assez positivement. Ce n'est pas une autorité suffisante, à coup sûr ; celle de Fernan Lopes eût été préférable; elle nous manque. M. Villemain est le premier qui, avec sa sagacité habituelle, ait fait remarquer cette importante lacune dans le vieil historien. J'avouerai que j'ai cru pouvoir un moment la combler au moyen d'une chronique écrite en portugais qui se trouve à la Bibliothèque royale et qui est contemporaine de Fernan Lopes; mais cette précieuse continuation de l'histoire d'Alphonse-le-Sage se tait complètement à ce sujet, bien que, malgré sa concision, elle donne certains détails qu'on chercherait vainement autre part. La tradition repose donc désormais sur un écrivain de la fin du seizième siècle; cela ne veut point dire sans doute qu'elle manque de réalité; mais il est certain qu'elle appartiendra désormais plutôt à la poésie qu'à l'histoire.

lui-même depuis bien peu d'années au Portugal ; ces réflexions viendront au lecteur, et il retrouvera dans sa terrible réalité le type primitif de ce don Pedro dont les historiens et les poëtes ont effacé l'empreinte.

Une chose restait à éclaircir, que la chronique n'explique pas et que la poésie sans doute ne saurait abandonner ; c'est cette magnifique tradition qui a voyagé d'âge en âge et qui veut que don Pedro ait fait couronner Inez avant de la faire transporter au couvent d'Alcobaça.

Où l'histoire contemporaine se tait, la romance populaire parle assez positivement. Ce n'est pas une autorité suffisante, à coup sûr ; celle de Fernam Lopes eût été préférable ; elle nous manque. M. Villemain est le premier qui, avec sa sagacité habituelle, ait fait remarquer cette importante lacune dans le vieil historien. J'avouerai que j'ai cru pouvoir un moment la combler au moyen d'une chronique écrite en portugais qui se trouve à la Bibliothèque royale et qui est contemporaine de Fernam Lopes ; mais cette précieuse continuation de l'Histoire d'Alphonse-le-Sage se tait complétement à ce sujet, bien que, malgré sa concision, elle donne certains détails qu'on chercherait vainement autre part. La tradition repose donc désormais sur un écrivain de la fin du seizième siècle ; cela ne veut point dire sans doute qu'elle manque de réalité ; mais il est certain qu'elle appartiendra désormais plutôt à la poésie qu'à l'histoire.

CHRONIQUE

D'INEZ DE CASTRO.

Le roi Alphonse étant quitte des guerres du dehors depuis quelques années, les chagrins ne lui manquèrent pas, non plus que les discordes domestiques avec son fils l'infant don Pedro. Et il sembla que ce fut par la permission divine, afin qu'il sentît et qu'il payât en partie sa désobéissance envers le roi don Diniz, et les dégoûts qu'il lui avait donnés, à lui qui était un père si clément et si bon. Tout cela arriva parce qu'il vint à sa connaissance que l'infant était marié avec dona Inez de Castro.

L'infante dona Constança qui mourut jeune, étant

décédée, l'infant, qui était parvenu à l'âge de trente-quatre ans, fut requis par le roi son père, comme par les grands du royaume, de se marier de nouveau, et il refusait de le faire, à cause de son amour pour dona Inez. C'était une demoiselle de haut et royal lignage, quoique bâtarde, car elle était fille de don Pero Fernandez de Castro, qu'ils surnommèrent da Guerra, et qui était cousin de l'infant lui-même, parceque don Fernand Roiz de Castro, son père, avait été marié avec dona Violante Sanchez, fille naturelle de don Sancho-le-Brave, frère de la reine dona Beatriz de Portugal.

Dona Inez était dans la maison de l'infante dona Constança comme dame et parente ; elle était douée d'une grace si parfaite, de tant de noblesse et bonne façon, qu'on l'avait surnommée : *Port de héron*. L'infant don Pedro vint à s'éprendre d'elle, et comme dona Constança s'en aperçut, lorsque naquit son premier fils, qui s'appela l'infant don Luiz, elle la prit pour sa commère, afin d'empêcher ainsi l'infant d'avancer dans l'affection qu'il lui montrait; mais après cette invention, leur amour, au lieu de diminuer, s'accrut toujours, et lorsque dona Constança mourut, l'infant posséda dona Inez, et il eut d'elle plusieurs fils.

Selon que le confessa depuis l'infant, étant devenu roi, afin de se tirer de péché mortel, il l'épousa secrètement ou feignit de l'avoir épousée (1).

Le roi ignorait ce mariage, mais il craignait qu'il ne vînt à se faire, car il voyait don Pedro s'abandonner entièrement à ses amours pour dona Inez. Il le pressait de se marier pour le tirer de la vie scandaleuse qu'il faisait, et bien souvent il requit son fils de lui découvrir s'il était marié avec dona Inez, parceque, s'il l'était réellement, il honorerait cette dame comme son épouse, étant nécessaire de donner autorité et honneur à celle qui devait être reine. L'infant ne confessa jamais qu'il fût marié, mais il ne voulut pas non plus épouser celles que lui indiquait le roi, donnant les excuses que lui enseignait l'amour. Et ce qui semblait à tous probable, c'était que l'infant ne voulait pas déclarer son mariage avec dona Inez du vivant de son père, parce qu'il avait honte d'elle, et qu'elle était bâtarde (2). Mais les grands du royaume, soupçonnant ou qu'il était marié ou qu'il viendrait à l'être, conseillaient au roi de forcer l'infant à en finir et à ne plus garder dona Inez dans le royaume. Ils lui disaient aussi de la faire tuer, pour qu'à sa

mort (puisqu'il était déjà bien vieux) elle ne fût plus vivante ; car don Fernando de Castro et don Alvaro Pirez ses frères, étant grands seigneurs en Castille et commençant à avoir beaucoup de puissance en Portugal, il était à craindre qu'ils ne fissent périr l'infant don Fernando, héritier de don Pedro, pour que leurs neveux, fils d'Inez, succédassent au royaume.

La reine, l'archevêque de Braga, don Gonçalo Pereira, et grand nombre d'autres prélats, conseillèrent à l'infant don Pedro de se marier ; l'avertissant des conciliabules où il était continuellement question de la mort d'Inez, afin qu'il la mît en tels lieux que sa vie ne courût aucun risque. Mais il semblait à l'infant que tout cela étaient vaines terreurs et fausses menaces, que personne ne se hasarderait à exécuter. Jamais il ne voulut confesser qu'il était marié ou mettre dona Inez en lieu sûr.

Le roi en cette circonstance était combattu par diverses pensées. D'une part, il voyait le péril de son petit-fils, premier-né, et la destruction du royaume, dona Inez ayant tant de parens qui pouvaient l'usurper ; de l'autre, il considérait combien ce serait une action cruelle de faire mourir une

femme, et une femme innocente pour une faute qui lui était étrangère ; et cela au moment où il était au sommet de la vie, alors qu'il devait travailler à se rendre Dieu propice et à ne pas tacher ses mains par le sang d'un meurtre que beaucoup regarderaient comme un parricide. Mais poussé par les siens et se trouvant à Montemor-o-Velho, l'an 1355, il se détermina à tuer dona Inez, et pour cela, accompagné de beaucoup de gens armés, il se rendit à Coimbre, où elle demeurait dans le palais de Sainte-Claire. L'infant était à la chasse.

Quand dona Inez sut la venue du roi et les intentions qu'il avait contre elle, transportée de la douleur où elle était de ne pouvoir se sauver par aucun moyen, elle vint le recevoir à la porte avec un visage de femme qui voyait la mort présente ; et pour s'assurer si elle trouverait dans le roi quelque pitié, elle amenait avec elle les trois innocens princes ses fils, enfans de peu d'âge et très beaux (3). Avec eux donc, et employant beaucoup de larmes et de paroles touchantes, elle demanda pardon et miséricorde. Quoique dur de son naturel et rendu plus rigoureux encore par la persuasion des siens, le roi, voyant le spectacle déplorable d'une femme si belle et si innocente, qu'embrassaient de si beaux

enfans et qu'elle prenait pour bouclier et défense, le roi, dis-je, s'en allait déjà et lui laissait la vie; mais quelques chevaliers qui venaient avec lui pour être présens à la mort, principalement Alvaro Gonçalvez, huissiermajor, Pero Coelho et Diogo Lopez Pacheco, seigneur de Ferreira, ne pensèrent pas ainsi. Quand ils virent le roi sortir, comme ayant révoqué la sentence, ils le supplièrent de les envoyer tuer Inez, car ils se trouvaient compromis par lui à cause de la détermination publique d'après laquelle il les avait amenés, et se voyaient en butte dorénavant au péril que leur faisait courir la forte haine de l'infant don Pedro. Quelques uns, entrant donc où elle était, la tuèrent cruellement, comme des bouchers. Cette action fut reprochée au roi comme grande cruauté, par les hommes en qui il y avait quelque humanité et quelque bon sens; car ils disaient qu'on aurait dû attendre les événemens qui étaient à venir et encore incertains, au lieu de se jeter dans le péché. Ils ajoutaient qu'on avait évité un inconvénient par un plus grand encore, celui de tuer une innocente, à laquelle il ne manquait, de l'avis de tous, pour mériter d'être reine, que le mariage de son père avec sa mère; car par le lignage, par les qualités personnelles, elle devait certainement l'être. Le corps de dona Inez fut en-

terré aussitôt à Sainte-Claire, et il y resta jusqu'à ce que le roi don Pedro l'eût fait transporter à Alcobaça dans une royale sépulture.

Par la mort de dona Inez, l'infant tomba en tel chagrin que l'on crut qu'il en viendrait à perdre le jugement; car, outre les souvenirs douloureux que lui laissait un amour extrême, il se rappelait que c'était à cause de lui qu'on l'avait tuée, qu'elle était sans faute, et qu'étant averti de la mort qu'on devait lui donner, il n'avait pas cru ces rapports, et n'avait pas su la mettre en lieu de sûreté.

Plus tard il chercha tous les moyens possibles de nuire au roi son père, de détruire son royaume et de tirer vengeance des assassins. Avec les gens de son parti et avec les troupes bien plus nombreuses de don Fernando de Castro et de don Alvaro Pirez, frères de dona Inez, il entra dans la province d'Entre-Douro-e-Minho et dans celle de Traz-os-montes; dans les endroits qui appartenaient au roi ils faisaient toute espèce de dommages, massacrant ou volant. Enfin don Pedro se présenta avec de grandes forces pour s'emparer de la ville de Porto; mais don Gonçalo Pereira, archevêque de Braga, à qui elle avait été confiée, s'y jeta avec beaucoup de

monde; et comme elle n'était nullement fortifiée, notre archevèque, pour meilleure défense, la fit entourer de voiles de navires et se détermina à mourir plutôt que de la rendre. L'infant voulait grand bien au prélat et lui portait en même-temps beaucoup de respect; ne voulant donc pas lui faire courir risque de la vie ou de l'honneur, et sachant d'ailleurs que le roi était déjà à Guimaraens et lui venait porter secours, il se désista de son projet et s'en fut; car il se repentait déjà de la désobéissance qu'il avait eue envers don Alphonse, et désirait lui faire porter des paroles d'accommodement par le moyen de quelque intermédiaire.

Le cinq août de la même année, il arriva à Canaveses, où se rendit aussitôt la reine dona Beatriz sa mère, et par le moyen de l'archevêque et d'autres personnes qui intervinrent dans cette affaire, le roi et l'infant entrèrent en arrangement. Il fut convenu que l'infant pardonnerait à tous ceux qui, de paroles ou de faits, auraient été inculpés dans l'affaire de dona Inez; le roi devait agir de la même manière envers ceux qui l'avaient desservi dans la cause de l'infant; on établit que l'infant dorénavant obéirait au roi son père, comme il convenait à un bon fils et à un bon vassal, et qu'il chasserait de sa mai-

son et de ses terres tous les malfaiteurs qu'il menait avec lui ; que dorénavant, dans les divers endroits du royaume où il lui plairait d'aller, ou bien seulement où il se trouverait, il userait de toute juridiction haute et basse, et que les sentences et lettres qu'il donnerait passeraient au nom de lui l'infant ; qu'il aurait des *Ouvidors* qui seraient à lui, qu'on désignerait sous son titre, et qui entendraient des causes jugées par les corrégidors ou autres magistrats quels qu'ils fussent, relevant du roi ; qu'en tout ils garderaient les lois et ordonnances, mais que, dans le cas de mort ou de condamnation à la perte de grands offices ou de terres de vasselage, avant l'exécution de la sentence on la ferait connaître au roi, qui déciderait ce qu'il aurait pour bien ; que quand l'infant ordonnerait de faire justice, les crieurs publics diraient : « Justice que fait rendre l'infant, par ordre du roi son père et en son nom. » De toutes ces conventions on dressa des actes authentiques, qui furent confirmés par serments solennels, par complète adhésion et par la présence de chevaliers assermentés de l'un et l'autre parti, qui demeurèrent comme garantie ; elles le furent également par le serment de la reine, qui jura aussi et qui donna son adhésion.

Après que la bonne intelligence fut rétablie entre le roi et l'infant, Alphonse alla à Lisbonne, où il tomba malade de maladie mortelle, tandis que don Pedro chassait à Ribeira de Canha. Le roi, sentant la mort arriver, fit appeler Diogo Lopez Pacheco, Alvaro Gonçalvez, ainsi que Pero Coelho, à qui il voulait du bien ; ils avaient été les principaux conseillers ou les exécuteurs de la mort d'Inez, et malgré ses sermens le prince nourrissait grand désir de vengeance contre eux. En présence de Gonçalvez Pereira, prieur du Crato, le roi leur dit à tous que comme, après sa mort qui s'approchait, il ne pouvait leur donner sûreté contre son fils, il leur conseillait de s'en aller du royaume, de mettre leur personne en sûreté le plus promptement possible, et qu'ils ne s'occupassent nullement des biens qu'ils ne pourraient emporter. Eux, qui le comprenaient on ne peut mieux, firent ce qu'il leur conseillait.

Le roi don Pedro avait déjà trente-sept ans quand il succéda à son père dans le gouvernement du royaume. . . . .
. . . .

Ce roi était âpre et terrible de sa nature à punir

les délinquants ou ceux qu'on lui présentait comme tels. Le plus souvent il condamnait sans entendre les parties, et infligeait des peines plus grandes pour des délits qui n'étaient point prouvés, que celles qui étaient ordonnées par le bon droit pour des crimes avérés. Dans aucune circonstance il ne les remettait ou ne les modérait, mais bien plutôt on peut dire qu'il prenait plaisir à les exécuter, et pour que les bourreaux ne vinssent pas à manquer, il en traînait toujours un à sa suite. Il fouettait même de sa main et donnait la géhène. Il portait toujours un fouet à sa ceinture pour qu'il n'y eût pas de retard à le trouver; car sans aucune preuve, sans vouloir entendre les excuses, il commençait le jugement par l'exécution.

Ce même roi, qui dans le châtiment était si hors de mesure, si âpre et si rigoureux, devenait, dans la condition privée de caractère, si facile et si agréable, qu'il en perdait beaucoup de sa réputation et de son autorité parmi les hommes graves. On dit de lui qu'il était si enclin à danser, qu'il le faisait publiquement et par les rues, comme les autres baladins; ce qui paraissait aussi fou en lui, que le plaisir qu'il prenait à frapper de sa main les malfaiteurs.

Très souvent il ordonnait donc des fêtes, durant lesquelles il allait dansant de nuit et de jour, et ces danses s'exécutaient au retentissement de longues trompettes d'argent, faites exprès pour cela, et au son desquelles il prenait grand plaisir; car bien qu'on lui apportât d'autres instrumens, il ne voulait pas les entendre. Et quand il venait à la ville, selon la coutume d'alors, les citadins et le peuple sortaient pour le recevoir en danses et en fêtes, et le roi débarquait de son bateau et se mettait à danser avec eux; c'est ainsi qu'il se rendait au palais.

Une nuit, ne pouvant dormir, il ordonna à ses joueurs de trompette de venir, et faisant allumer des torches il sortit par la ville, se mettant en danse avec les autres et réveillant les gens. Et après avoir passé ainsi une grande partie de la nuit, il retourna au palais, toujours dansant avec les mêmes personnes, et il demanda du vin et des fruits; car telle était la collation des anciens, même des rois, avant que le goût des sucreries et des conserves s'introduisît parmi nous, avec la découverte de nouveaux pays. C'est ainsi donc qu'il allait balant et se réjouissant durant les fêtes qu'il donnait, et notamment durant celle qui fut si fameuse, et qu'il célébra quand il créa comte et arma chevalier don Joham

Affonso Tello. Ce fut la cérémonie la plus magnifique qui ait eu lieu en ce temps, dans de telles solennités.

Le roi fit rassembler une immense quantité de cire, dont on fabriqua cinq mille torches et cierges, et il fit venir cinq mille hommes des environs de Lisbonne, pour les tenir à la main durant la nuit où le comte fit la veillée des armes. Quand fut arrivé le moment de la cérémonie, il ordonna que, depuis le monastère de Santo-Domingos de Lisbonne, où elle se faisait, jusqu'au palais d'Alcaçova, ces hommes se tinssent immobiles et en ordre, chacun sa torche ou son cierge à la main; et cela donnait grande lumière. Le roi, avec beaucoup de gentilshommes et de chevaliers qui dansaient comme lui, le roi, dis-je, allait entre ces deux files, dansant et se réjouissant. Ce fut ainsi qu'ils passèrent la plus grande partie de la nuit. Le jour suivant on dressa une multitude de grandes tentes dans la place du Ressio, où il y avait d'énormes montagnes de pain cuit, grand nombre de cuves pleines de vin, et des vases disposés pour tous ceux qui voulaient boire; pendant ce temps on rôtissait dehors des bœufs entiers, et ce banquet fut public pour ceux qui voulaient y prendre part, durant

tout le temps de la fête, pendant laquelle furent armés un grand nombre d'autres chevaliers.

Ces manières et ces coutumes si diverses du roi don Pedro, nous les avons contées, parcequ'elles se trouvent rarement réunies dans un même homme, surtout s'il est roi...

Don Pedro était grand chasseur, grand conducteur de meutes, étant infant, et après qu'il fut devenu roi, il eut grand train de chasse et grand nombre de piqueurs. Il vivait volontiers de viande, sans être beaucoup plus gros mangeur que d'autres hommes, et à cause de cela, les salles du palais étaient toujours fournies de viandes en abondance. Quant aux autres particularités touchant sa personne, nous ne savons rien autre chose, sinon qu'il était bègue (4).

Avec cette libéralité il gouvernait de telle manière que, sans aucune vexation pour le peuple et sans exciter de plaintes, il acquit de grosses sommes d'argent qui accrurent le trésor de ses ancêtres, qu'il laissa au roi don Fernando, son fils. Il fit frapper en son temps beaucoup de monnaies d'or et d'argent; les *doubles* étaient d'or à vingt-

trois carats, et il en fallait cinquante pour faire un marc ; les *demi-doubles* valaient la moitié. Les pièces d'argent étaient des tournois, dont soixante-cinq faisaient le marc ; il y avait des demi-tournois.

Il était de sa condition si libéral, et il avait tant de plaisir à donner, qu'on lui entendait dire très souvent : « Le jour où un roi n'a rien donné, on ne saurait avec raison l'appeler roi. » Et voulant peindre le plaisir qu'il avait à répandre ses libéralités, il disait aux siens de desserrer sa ceinture pour que son corps s'élargît, qu'il pût étendre la main et donner, faisant entendre ainsi qu'un monarque ne devait pas être d'inclination avare. Il faisait fabriquer des joyaux d'or et d'argent pour en faire des présens quand bon lui semblait ; il fit augmenter le salaire de ses gentilshommes et des gens de sa maison au-delà de ce qui leur était accordé par les anciens rois. Il fut grand appréciateur des services, non seulement de ceux qui lui étaient rendus, mais encore de ceux qui avaient été reçus par son père ; il ne diminua jamais les biens qu'il avait concédés.

Les banquets qu'ils donnait aux gentilshommes de sa cour qui l'accompagnaient lors de ses courses

dans le royaume, qu'il visitait comme un corrégidor visite son district, ces banquets étaient splendides, d'une grande abondance et presque continuels; il en était de même durant les grandes chasses, qu'il aimait beaucoup et auxquelles il se livrait souvent. Pour cela il entretenait grand nombre de chasseurs et valets de pied, grand nombre de chiens et oiseaux de toute espèce.

Nous trouvons donc écrit de ce roi qu'il était fort aimé de son peuple, parce qu'il le maintenait en droit et justice. Voilà la marche qu'il suivait dans l'expédition de ses affaires ; toutes les pétitions qu'on lui présentait étaient remises entre les mains de Gonçallo Vaasquez de Goes, secrétaire da Puridade; il les remettait à celui des secrétaires qui lui convenait, et celui-ci devait les répartir entre les magistrats dans les attributions desquelles elles entraient. Quant aux pétitions ayant rapport aux affaires de cours habituel, il faisait faire immédiatement les lettres qui y avaient rapport, par celui des secrétaires entre les mains duquel la chose devait passer ; de sorte que, le jour même ou le jour suivant, l'affaire était expédiée ; le secrétaire qui n'agissait pas ainsi perdait ses bonnes graces. Les choses se passaient avec quelques différences, quant

aux autres pétitions ayant rapport aux graces ou aux faveurs qu'on obtenait sur ses propres biens.....

De même que ce roi don Pedro était amant de la plus stricte justice envers ceux qui la méritaient, de même il faisait tous ses efforts pour que les affaires civiles ne fussent pas prolongées. Comme il trouva que les procureurs allongeaient les procès beaucoup plus que cela ne devait être, il ordonna que dans ses domaines et dans tout son royaume, il n'y eût plus de procureurs. Il recommanda aux juges et aux avocats de ne favoriser surtout aucune partie aux dépens d'une autre, et qu'ils eussent à se garder, avant toute chose, d'accepter certains certains services qui pussent faire croire que la justice était vendue; il voulut qu'ils s'appliquassent surtout à expédier promptement les affaires, disant que s'il savait qu'ils y missent de la négligence, ils le paieraient de leur corps et de leurs biens, et qu'il leur ferait payer aux parties toute la perte qu'ils leur auraient causée. . . . .

On peut donc bien dire de ce roi don Pedro : que ce n'est pas de son temps qu'on vit s'accomplir pour certaines les paroles du philosophe Solon et de quelques autres, qui ont dit que les lois et la

justice étaient semblables à une toile d'araignée, en laquelle les petits moucherons tombent et meurent, tandis que les grosses mouches, qui sont plus fortes, la rompent et s'en vont; voulant faire entendre par là que les lois et la justice ne s'accomplissent qu'envers les pauvres gens, tandis que les autres, qui ont aide et secours, trouvent toujours moyen de rompre leurs liens et de leur échapper. Le roi don Pedro était pour le contraire, et ni prières, ni puissance, ne pouvaient faire échapper à la peine quand elle était due.

Non seulement ce roi usait de justice contre ceux envers qui il avait droit de le faire, comme les laïcs et les personnes semblables, mais le cœur lui brûlait d'atteindre ceux qui niaient sa juridiction, et cela envers les clers des ordres moindres jusqu'aux plus élevés; et si on lui demandait qu'il les envoyât à leur vicaire, il répondait qu'on les mît à la potence; que c'était ainsi qu'il les envoyait à Jésus-Christ, qui était leur vicaire véritable et qui ferait d'eux ce que de droit, mais en l'autre monde (5).

Vous avez entendu longuement ce que nous avons dit de la mort d'Inez (6) et les raisons pour

lesquelles don Affonso la fit mourir ; vous savez aussi la grande querelle qu'il y eut à ce sujet entre le roi et don Pedro. Celui-ci étant, au mois de juin, en un lieu nommé Castanhède, et comme il y avait quatre ans qu'il régnait, ordonna qu'il fût publié que dona Inez était sa femme. Se trouvaient avec lui don Joham Affonso, comte de Barcellos, grand-majordome, Vasco Martins de Souza, son chancelier, maître Affonso das Leis, Martim Vaasquez, seigneur de Goes, Gonçallo Meemdez de Vasconcellos, Joham Meemdes, son frère, Alvoro Pereira, Gonçallo Pereira, Diego Gomez, Vaasco Gomez d'Aavreu, et beaucoup d'autres que nous n'avons besoin de rappeler. Le roi fit venir un tabellion, et tous étant présens, jura sur les Évangiles, touchés par lui corporellement, qu'étant encore infant, se trouvant à Bragance, comme le roi son père vivait encore, il y avait de cela sept ans plus ou moins, mais sans qu'il pût se rappeler ni le mois, ni le jour, il avait reçu pour femme légitime, de paroles et étant présente, comme l'exige la Sainte-Eglise, dona Inez de Castro, jadis fille de don Pedro Fernandez de Castro, et que dona Inez l'avait reçu pour mari, avec paroles semblables, vivant depuis en union et mariage comme ils le devaient faire (7).

Après que trois jours se furent passés, arrivèrent à Coimbre don Joham Affonso, comte de Barcellos, Vaasco Martins de Souza et maître Affonzo das Leis; et dans le palais où se lisaient les decrétales (parce que l'étude était en cette ville), ayant fait venir un tabellion, ils appelèrent deux témoins, à savoir: don Gil, évêque da Guarda et Estevan Lobato, serviteurs du roi, et ils leur dirent qu'après avoir juré sur les Évangiles, ils déclarassent la vérité de ce qu'ils savaient relativement au mariage de don Pedro et de dona Inez. Et ayant été interrogés, chacun séparément, l'évêque dit d'abord qu'allant avec ledit seigneur, et se trouvant alors prieur da Guarda, comme l'infant, maintenant roi, et dona Inez avec lui demeurait en la ville de Bragança, ce seigneur l'avait fait appeler un jour en sa chambre, dona Inez étant présente, et qu'il lui avait dit qu'il la voulait recevoir pour femme; et que sur le champ, sans plus de retard, ledit seigneur avait mis sa main dans sa main, et que dona Inez, en faisant autant, il les avait unis tous les deux avec paroles de contractation comme l'ordonne la Sainte-Eglise.... Et chose semblable ayant été demandée à Estevan Lobato, il dit que le roi, étant infant, l'avait fait appeler dans sa chambre, où il lui

avait déclaré qu'il voulait prendre dona Inez pour femme, et que sa volonté était qu'il fût témoin... Il ajouta que cela était arrivé au mois de janvier, pouvant y avoir environ sept ans plus ou moins. Et quand toutes ces demandes eurent été écrites selon ce que vous venez d'entendre, ils firent sur-le-champ assembler les gens qui étaient déjà préparés à cela, à savoir don Lourenço, évêque de Lisbonne, don Affonso, évêque de Porto, don Joham, évêque de Viseu et don Affonso, prieur de Santa-Cruz, et tous les gentilshommes nommés auparavant, et bien d'autres que nous ne disons pas, avec vicaires et clergé et une foule de peuple, tant ecclésiastique que séculier, qui s'était assemblée pour cela. Et le silence s'étant fait pour bien entendre, le comte Joham commença à dire : « Amis, vous devez savoir que le roi, qui est maintenant notre seigneur, a reçu pour femme légitime dona Inez de Castro... Et parce que la volonté du roi est que cela ne soit plus caché, il m'a ordonné que je vous le notifiasse, pour tirer soupçon de vos cœurs, et afin que cela fût su clairement ; mais si malgré ce que je viens de vous dire, et en dépit de ce qui vous a été lu et déclaré, quelques uns observaient que tout cela est comme non advenu, parce qu'il n'y a pas eu de dispense qui pût

effacer le degré de parenté qui existait entre eux, elle étant cousine du roi notre seigneur, il m'a ordonné que je vous certifiasse le tout et qu'on vous montrât cette bulle, qu'il obtint étant infant, et où le pape lui donne dispense de se marier avec toute femme qu'il désirera, quelque proche qu'elle lui fût, et quand bien même elle le serait davantage que ne l'était dona Inez. »

Alors ou publia devant tous la lettre du pape Jean XXII (8). . . . .
. . . .

Les meurtriers de dona Inez avaient été reçus par le roi de Castille avec accueil favorable; ils recevaient de lui bienfaits et courtoisie, et ils vivaient en son royaume tranquilles et sans crainte; mais depuis que l'infant don Pedro avait commencé à régner, il avait rendu sentence de trahison contre eux... Et de même, vers cette époque, s'étaient enfuis de Castille, par crainte du roi qui voulait les faire mourir, don Pedro Nunez de Guzman, grand adelentade du pays de Léon, Meem Rodriguez Tenoiro, Fernam Goliel de Tolledo et Fernam Sanchez Caldeirom, et ils vivaient en Portugal, sous la protection du roi don Pedro. Les Portugais,

comme les Castillans, pensaient ne recevoir jamais de dommage, parce que c'était la réflexion qui leur avait fait choisir ce redoutable asile, à l'abri d'une assurance formelle qui ne fut guère observée par les rois. Ceux-ci firent secrètement une convention par laquelle celui de Portugal devait remettre prisonniers au roi de Castille les gentilshommes vivant en son royaume, tandis que l'autre livrerait Diogo Lopez Pacheco et ses deux compagnons, qui s'étaient réfugiés en Espagne. Ils ordonnèrent de plus qu'ils fussent tous pris en un jour pour que la captivité des uns ne pût pas avertir les autres.

La convention étant faite de cette manière, les gentilshommes dont nous avons parlé furent faits prisonniers en Portugal; mais le jour où arrivèrent les ordres du roi de Castille, à l'endroit où l'on devait s'emparer de Diogo Lopez et des autres, il advint que, le matin de fort bonne heure, celui-ci était allé à la chasse aux perdrix. Après s'être emparé de Pero Coelho et d'Alvaro Gonçalvez, ils voulurent le faire prisonnier et ne trouvèrent personne; ils firent alors fermer les portes de la ville, afin que qui que ce fût ne pût lui envoyer de message et le prévenir; en conséquence ils l'attendaient pour le prendre lors de sa venue. Un pauvre estro-

pié, qui recevait toujours quelque aumône quand Diogo Lopez mangeait chez lui, et avec qui il causait quelquefois, vit comment les choses se passaient et songea à l'aller prévenir avant qu'il rentrât en son logis. Il s'informa adroitement de l'endroit où était allé Diogo Lopez; il se présenta alors aux gardes des portes de la ville et les pria de le laisser sortir; et eux, n'ayant aucun soupçon sur un tel homme, ouvrirent les portes et le laissèrent aller. Il se dirigea vers l'endroit où il pensait que Diogo Lopez devait venir, et enfin il le rencontra avec ses écuyers et ne pensant nullement aux nouvelles qu'il lui apportait. Notre pauvre lui dit alors qu'il voulait lui parler, et celui-ci, ne soupçonnant pas de quel message il était chargé, aurait bien voulu se dispenser de l'écouter: mais le pauvre insistant, il lui conta comment un garde du roi de Castille était venu avec beaucoup de gens armés à son palais, pour le prendre, après s'être emparé des autres. Quand Diogo Lopez eut entendu cela, la raison lui dit bientôt ce qui en était; la crainte de la mort le troubla et il devint tout pensif. Le pauvre, le voyant ainsi, lui dit: « Croyez-en mon conseil, il vous sera utile; séparez-vous des vôtres; allons dans une vallée qui n'est pas loin d'ici, et je vous dirai comment vous devez vous y

prendre pour vous sauver (9). » Alors don Diogo Lopez dit aux siens qu'ils s'en allassent par-là à quelque distance en chassant, qu'il voulait entrer seul avec ce mendiant en une vallée, où il lui affirmait qu'il y avait grand nombre de perdrix. Ils firent ce qu'il disait, et ils s'en allèrent tous deux en cet endroit. Et le pauvre lui dit alors que, s'il voulait s'échapper, il fallait qu'il revêtit ses haillons déchirés et qu'il s'en allât ainsi à pied jusqu'à la route qui conduisait dans l'Aragon; qu'à sa première rencontre avec des muletiers, il pourrait se mettre à leur solde, et que de cette manière, ou sous l'habit d'un moine, s'il lui était possible de s'en procurer un, il se mettrait en sûreté dans le royaume d'Aragon; car nécessairement on allait le chercher par tout le pays. Diogo Lopez prit son conseil, et s'en fut à pied de cette manière; et le pauvre ne retourna pas sur-le-champ à la ville... Ceux qui avaient souci de prendre le fugitif s'en furent le chercher en lieux bien différents; et quant à ce qui lui arriva en chemin, comment il passa par l'Aragon pour aller en France, près du comte don Henrique, la manière dont celui-ci lui fit gagner les campagnes d'Avignon, et les autres choses qui lui advinrent, nous n'en parlerons pas, pour ne point sortir de notre sujet.

Quand le roi de Castille sut que Diogo Lopez n'avait pas été pris, il en eut grand chagrin, mais il ne sut qu'y faire ; toutefois il envoya Alvoro Gonçalvez et Pero Coelho, bien garrottés et sous bonne garde, au roi de Portugal, son oncle, selon qu'il avait été convenu entre eux, et quand ils arrivèrent à la frontière, ils trouvèrent là Meem Rodriguez Tenoiro et les autres Castillans que le roi don Pedro envoyait ; et depuis Diogo Lopez, parlant de cette histoire, disait que ça avait été échange de bourrique contre bourrique. Alvaro Gonçallvez et Pero Coelho furent donc conduits en Portugal et arrivèrent à Santarem, où était le roi don Pedro ; et le roi, en grande joie de leur venue, mais bien mal satisfait aussi de ce que Diogo Lopez s'était échappé, s'en fut les recevoir, et, fureur cruelle ! il les fit mettre de sa propre main à la géhenne, voulant leur faire confesser qu'ils étaient coupables de la mort de dona Inez et que c'était là ce que son père avait combiné contre lui quand ils s'étaient brouillés à sa mort ; mais aucun d'eux ne répondit à telles demandes choses qui convinssent au roi ; et l'on rapporte qu'en sa colère il donna à Pero Coelho de son fouet par le visage, et que celui-ci, s'abandonnant contre ledit roi en paroles vilaines et déshonnêtes, l'appela traître, sans foi,

parjure, bourreau et boucher des hommes. Et don Pedro, disant qu'on lui apportât des ognons et du vinaigre pour assaisonner ce lapin (10), commença à se moquer d'eux et ordonna qu'on les fît mourir. La manière dont se passa leur mort, étant dite tout au long, serait chose bien étrange et bien cruelle à raconter ; à Pero Coelho il lui fit tirer le cœur par la poitrine, et à Alvoro Gonçallvez ce fut par les épaules. Les paroles qu'il y eut en cette occasion, le peu d'habitude qu'avait en un tel office l'exécuteur, tout cela serait chose bien douloureuse à entendre (11). Enfin don Pedro ordonna qu'ils fussent brûlés. Tout cela eut lieu devant le palais où il faisait sa demeure, de manière qu'en dînant il avait l'œil à ce qu'il faisait faire. Ce roi perdit beaucoup de sa bonne renommée par un tel scandale. En Portugal et en Castille cela fut regardé comme une action très mauvaise, et tous les honnêtes gens qui en entendaient le récit, disaient que les rois avaient commis très grande erreur en allant ainsi contre leurs promesses, parce que ces chevaliers s'étaient réfugiés en leurs royaumes sous la foi de leur parole. . . . .
. . . .

Si quelqu'un dit que beaucoup ont existé qui ont

aimé autant et plus que don Pedro, telles que Ariane et Didon et autres que nous ne nommons pas, nous répondrons que nous ne parlons pas d'amours imaginaires, lesquelles certains auteurs, bien fournis d'éloquence et fleuris en beaux discours, ont rapportés selon leur fantaisie, disant, au nom de telles personnes, raisons auxquelles elles n'ont jamais songé; mais que nous parlons de ces amours qui se content et lisent dans les histoires, et qui ont leur fondement sur la vérité. Ce sincère amour, le roi l'eut pour dona Inez, dès qu'il s'éprit d'elle, étant alors marié et encore infant, de telle sorte qu'au commencement il semblait perdre près d'elle la vue et la parole; il ne cessait de lui envoyer des messages comme vous l'avez vu plus haut. Les efforts qu'il fit pour la posséder, ce qu'il accomplit à cause de sa mort, et les justices qu'il rendit sur la personne de ceux qui étaient coupables envers elle, bien qu'il allât contre ses sermens, tout cela est attesté par ce que nous avons dit. Et s'étant rappelé d'honorer ses ossemens, puisqu'il ne pouvait plus faire davantage, il ordonna de leur élever un monument de pierre blanche subtilement ouvragé, et fit placer sur la pierre du tombeau son image avec la couronne sur la tête, comme si elle eût été reine; et ce mo-

nument, il le fit placer dans le monastère d'Alcobaça, non à l'entrée, où reposent les rois, mais dans l'église à main droite, près de la grande chapelle ; et il fit transporter son corps du monastère de Santa-Clara où elle reposait, le plus honorablement qu'il se pouvait faire. Elle venait dans une litière fort bien ornée pour le temps, laquelle était portée par d'illustres chevaliers, accompagnés de grands seigneurs et de beaucoup d'autre monde, de dames, de damoiselles et de gens d'église. Par le chemin il y avait grand nombre d'hommes avec des cierges à la main, rangés de telle manière que, le long de la route, le corps fût toujours entre des torches enflammées. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au monastère, qui était à dix-sept lieues de là. Le corps fut placé dans le monument, avec grand nombre de messes et solennités, et cette translation fut la plus honorable qui eût été vue jusqu'alors en Portugal. Semblablement il fit faire un autre monument bien ouvragé pour lui, et il le fit placer à côté de celui d'Inez, afin que, quand il viendrait à mourir, on l'y déposât; et étant à Extremoz il tomba malade, de ses dernières douleurs. Et gisant ainsi malade il vint à se souvenir qu'après la mort d'Alvaro Gonçallvez et Pero Coelho, il avait été

prouvé que Diogo Lopez Pacheco n'avait pas été coupable de la mort de dona Inez, et il lui pardonna tous les griefs qu'il avait contre lui, ordonnant qu'on lui rendît tous ses biens, ce que fit le roi don Fernando son fils. Et le roi ordonna, par son testament, qu'on attachât à tout jamais audit monastère six chapelains qui chantassent et eussent à dire pour lui chaque jour une messe officiée, à laquelle ils devaient se rendre avec la croix et l'eau bénite. Et le roi don Fernando son fils, pour que s'accomplissent et se chantassent avec plus d'efficacité les dites messes, donna au monastère, en pure donation, le lieu désigné sous le nom de Paredes, district de Leirea, avec toutes les rentes et seigneuries qui y étaient attachées... Et le roi don Pedro mourut un lundi de bon matin, le 18 janvier de l'ère 1405 (12). Il y avait dix-sept ans et vingt jours qu'il régnait et il était dans la quarante-septième année de son âge, en y ajontant neuf mois et huit jours. On le fit transporter au monastère dont nous avons parlé, et on le déposa dans son monument, qui est près de celui de dona Inez (13). Et comme l'infant don Fernando, son fils aîné, n'était point là alors, le corps du roi fut gardé et non transporté immédiatement, jusqu'à ce que l'infant fût

arrivé. Ce fut le jeudi qu'il fut déposé en la tombe, et les gens disaient qu'il n'y avait jamais eu en Portugal dix années comme celles durant lesquelles avait régné don Pedro.

LA GARZA DE PORTUGAL.

VÉRITABLE RÉCIT
OU L'ON RAPPORTE L'HISTOIRE LAMENTABLE
DE DONA INEZ DE CASTRO,
SURNOMMÉE PORT DE HÉRON.

Romance Espagnole (1).

C'est à la reine des cieux, à celle que tant de vertus ont couronnée de lauriers et qui a emporté la palme, à celle vers laquelle est remontée au plus haut des cieux et comme un oiseau divin, le beau Cygne, que je demande une plume de ses ailes, pour que mon esprit puisse raconter la cruauté la plus déplorable, et cette infortune que pleurent jusqu'aux statues de bronze et de marbre.

Dans le glorieux royaume de la nation portu-

gaise, naquit un prince à qui la renommée avait donné le surnom de Cruel ; mais pour l'être, ils lui en avaient donné cause suffisante.

Par la volonté de son père, le prince don Pedro s'était marié avec une infante d'Espagne ; il y avait mis une grandeur souveraine, et une dame dont la beauté a égalé la disgrace avait suivi sa reine ; c'était dona Inez de Castro ; je vous l'ai dit et cela doit suffire.

Et bientôt mourut, en Portugal, la princesse castillane ; et les Portugais regrettèrent sa mort, car la chose les touchait. Le prince se conduisit avec grandeur royale ; mais la peine étant apaisée, car tout s'achève avec le temps, voilà qu'il entra pour se divertir en un jardin, comme il en avait la coutume, et il se prit à regarder une fontaine d'une fabrique si rare, que le bassin était en albâtre, avec un autre bassin d'argent. Et il vit celle qui était le miroir de ses regards, inclinée au bord des eaux ; le miroir de ses regards se mirait en ce froid cristal.

Le prince s'en vint à la fontaine, car le feu cherche toujours l'eau ; et contemplant cette femme si

belle, sa vue demeura embrasée. Inez, avec sa grace caressante, souleva son visage; le prince en demeura pétrifié, dona Inez le fut aussi. Mais par les yeux, le souffle de la vie pénétrait jusqu'en leur ame.

Le feu vainquit la neige, et surmontant la cause qui emprisonnait sa langue, le prince éperdu lui parla; il lui donna parole d'époux, promettant de la faire couronner comme reine de Portugal et comme impératrice de sa maison. Inez le récompensa d'une promesse si héroïque, et la dame courtoise, découvrant le blanc satin de sa peau, lui donna la main comme épouse avec une juste reconnaissance, si bien qu'ils accomplirent l'adage qui dit : Deux cœurs et une seule ame.

Par foi de paroles et de main, ils se marièrent en secret, mais leur union fut volontaire; et craignant que son père ne mît obstacle à ce mariage, pour mieux le cacher, l'infant enleva dona Inez du palais, donnant pour demeure à celle qui le charmait une campagne voisine du Mondego.

Et le père qui ignorait les événemens qu'on a rapportés, traita avec la Navarre du mariage de

l'infant, le voulant faire pour son bonheur, et voilà que le roi de Navarre accepta cette union pour l'infante dona Blanca. Accompagné des grands de sa cour et de sa maison, il s'en vint à Lisbonne, le pélerinage lui causant, dit-on, mille peines.

Le roi s'en vient visiter le prince; il lui dit et il lui ordonne que puisque dona Blanca doit être son épouse, il faut qu'il l'aille visiter. Le prince don Pedro lui obéit, et l'infante le reçoit avec tendre courtoisie. Mais le prince ainsi lui a parlé :

— Dame très sérénissime, certes je me serais réjoui en mon ame de vous éviter ainsi qu'à moi tous ces dégoûts, car je vous vois engagée en un refus indispensable, mais puisqu'il est nécessaire de déclarer ce qui peut faire votre peine, ma voix doit rompre le silence et je ne saurais rien cacher.

Pour la première fois, madame, je me mariai en Castille, et ce fut avec l'infante. J'obéis au désir de mon père. D'ailleurs tout le monde connaît la cause de semblables événemens, venons à la chose importante.

Quand ma défunte épouse s'en vint d'Espagne

en Portugal, une dame de grande beauté vint avec elle pour l'assister. Oh! sa beauté c'était un prodige.

Que Votre Altesse me pardonne de la louer ainsi devant elle, mais cela importe beaucoup, elle excusera mon audacieuse témérité quand elle sera bien prévenue de la cause de ma passion. Pour abréger enfin, c'est dona Inez, qu'on appelle ici *Port de héron*. — Sa beauté est si grande, sa discrétion si infinie, qu'elle remplace à mes yeux le ciel, et qu'elle est le centre de gloire où va se reposer mon ame.

Elle s'est emparée de ma vue, et je l'ai perdue, car sa grace me l'a dérobée. J'ai sollicité sa beauté et elle a favorisé mes angoisses jusqu'à les payer par le bonheur. Dona Inez est mon épouse, et je suis marié avec elle, rien n'est comparable à mon bonheur; il est si haut placé et si doux, que rien en ce monde ne le pourrait égaler; ainsi Votre Altesse pourra s'en retourner dans la Navarre, Inez seule doit être couronnée en Portugal.

Et le prince s'en fut, et la triste Blanca pâlit, puis elle permit à ses yeux de pleurer les peines

qu'elle souffrait ; et le noble roi de Navarre sentit avec excès le mépris qu'on faisait de sa sœur ; il ordonna qu'on prît les armes. Les trompettes et les tambours et maints courageux capitaines se mirent en campagne avec sa vaillante armée, tous décidés à maintenir la guerre jusqu'à ce qu'on vît la couronne de Portugal renversée; car pour venger l'honneur de sa sœur, ce roi prétendait en faire l'escabeau de ses pieds.

Le clairon belliqueux résonne et le tambour retentit ; la campagne se peuple de lances, de mousquets et de hallebardes ; de riches étendards se déploient, les bannières tremblent au vent; on met le siége devant Lisbonne.

Le roi de Portugal, craignant cette arrogance, demande trève ; il appelle ses conseillers, et une fois monté sur le trône il requiert leurs conseils. L'un était Egaz Coelho, l'autre s'appelait Alvar Gonçalez. Et le conseil qu'il lui donnèrent, c'est que dona Inez devait mourir, étant cause de cette guerre et sa mort étant d'importance.

Le roi répliqua que non, que c'était tyrannie injuste ; — les traîtres lui répondirent que sa re-

nommée se perdait, et qu'il risquait encore ensemble sa couronne avec sa vie. Et enfin ces tyrans et ces traîtres alléguèrent tant de périls que, sans se lever de son trône, le roi signa la sentence de dona Inez ; elle devait mourir décollée.

Ils s'assurèrent du prince dans la prison d'un alcaçar, et ils partirent pour Coimbre où demeurait dona Inez. Ici ma main devient tremblante, la plume s'arrête et mon pouls bat ; la peine et le tourment emprisonnent ma langue ; elle balbutie ce qu'elle raconte.

Ils lurent la sentence à cette douce brebis, à celle qui imita Abel au milieu des fureurs de ces détestables Caïns. Revêtue de mille douleurs, ses yeux laissèrent échapper des perles semblables à celles de l'aurore et qui se miraient encore dans l'éclat de ses joues.

Assise sur un fauteuil, ils lui attachèrent les mains par-derrière, et l'homicide tyran arriva avec une écharpe ; on lui ferma la bouche, et le couteau perfide coupa ce cou qui avait été si beau.

Ainsi tomba cette neige empourprée, cette lune

qui s'éclipsait, ce soleil tout voilé, cette lumière éteinte, cette étoile sans rayons, cette lumière sans flamme; ainsi périt cette rose décolorée, cet œillet sans parfum, ce jasmin effeuillé, ce héron privé de son cou. Son vol s'était abattu ; sa renommée allait grandir (2).

Dona Inez de Castro mourut. Que Dieu donne la gloire à son ame, et qu'entre de beaux anges elle soit placée à jamais... Que la renommée raconte aussi pour moi les excès passionnés auxquels s'abandonna le prince le plus aimant, quand il apprit cette disgrace.

Il fit évanouir la nuit avec la lueur de cent mille torches, et il y eut un enterrement solennel, depuis Coimbre jusqu'à Alcobaça. Là il déposa la couronne sacrée sur la tête d'Inez, et au même instant tous les grands baisèrent sa blanche main; il voulut que tout le royaume lui prêtât serment comme à une reine. Et aux traîtres il fit arracher par l'épaule leur cœur plein de trahison ; ils payèrent ainsi leur faute.

Le roi mourut, assigné pour aller rendre largement compte de ses actions à Dieu. Dona Inez per-

dit la vie, les traîtres perdirent leur ame. Quand Navarre sut cet événement il leva le siége, et mon esprit vous demande humblement pardon de toutes les fautes qu'il a commises.

POÉSIES DU ROI DON PEDRO (1).

A UNE DAME.

Vous êtes plus digne d'être servie qu'aucune dame de ce bas monde ; vous êtes ma seconde divinité, vous êtes mon bien en cette vie.

Vous êtes celle que j'aime pour vos mérites. A cause de vous, je ne saurais plus m'aimer moi-même. C'est à vous seule qu'est due loyauté en ce monde. Oui, vous êtes ma seconde divinité, vous êtes le plaisir de ma vie.

Autre fragment.

Où mes amours trouveront-ils soulagement, où mes grandes terreurs trouveront-elles sûretés ? La tristesse n'admet pas la crainte, et cependant la crainte me fait soupirer ; l'inconstance m'a ôté la foi, et néanmoins je ne puis avoir tort; l'espérance

porte déjà avec elle le bonheur, sans que mes amours en soient plus assurées.

Autre fragment.

Un beau désir m'a fait mener vie étrange, et la solitude m'accompagna dès que je sus qu'elle partait. Mais, sur toute pensée, elle ne voulait s'éloigner de moi, disant toujours : à quelle fin veux-tu une telle séparation ?

Ta pensée, je l'aspirais en moi, et sans tristesse je te répondis avec courtoisie : oh ! tu es celle qui me guide.

Autre fragment.

J'ai enfin le soulagement désiré, et mes maux ont fait une pause. Non, l'espérance n'est pas vaine si tu me favorises.

Si tu me favorises, tous mes maux tourneront en plaisir. Tu donneras à mon travail l'allégement que je mérite ; la confiance pourra bien plus que tous mes tristes maux, le désespoir enfin mourra si tu me favorises.

Autre fragment.

Celui qui vous a tuée, madame, a besoin de la protection puissante du sort et des astres, puisqu'il n'a pas craint de nous causer tant de tristesse et tant de douleur à vous et à moi.

Et puisque je n'ai pu arriver pour empêcher votre triste fin, je vous reçois, ma vie, comme maîtresse et comme reine de ces royaumes et de moi.

Ces blessures mortelles qu'on vous a faites à cause de moi, elles n'ont point terminé une seule vie, elles en ont frappé deux.

La vôtre, qui ne fut point coupable, est déjà achevée, et la mienne, qui demeure encore, sera pour jamais remplie de l'angoisse des tristes souvenirs.

Oh! cruauté affreuse! injustice énorme! vit-on jamais dans les Espagnes une mort si cruelle et si triste?

On contera comme une merveille la sincérité de

mon cœur. Puisque vous êtes morte de cette manière, je serai la tourterelle qui est veuve de sa compagne.

Soyez en repos, madame, puisque je vous reste en ce monde ; votre mort, si je vis, sera bien vengée ; c'est pour cela que je veux vivre ; si ce n'était pas ainsi, il me vaudrait mieux, madame, mourir tout de suite avec vous.

Qu'est-ce que j'ai ? où me suis-je ensanglanté, madame ? Je vous ai donné la mort et vous me l'avez donnée. Sang de mon cœur, cœur qui m'appartenait et que l'on a frappé, qu'est-ce qui a pu vous déchirer sans raison ? A celui-là je lui arracherai le sien (2).

NOTES

SUR LA CHRONIQUE D'INEZ DE CASTRO,

SUR LA ROMANCE

ET SUR LES POÉSIES DU ROI DON PEDRO.

Duarte Nunez de Liao et Faria y Souza qui a écrit en Espagnol, sont les seuls historiens qui aient répandu dans le reste de l'Europe, la tradition du couronnement après la mort. Le dernier de ces chroniqueurs, dit textuellement : « Le roi se rendit à l'église de Santa Clara où il fit même exhumer le corps de la femme qu'il chérissait si vivement après sa mort. Là, continue-t-il, il ordonna que son Inez fût revêtue des ornements royaux et qu'on la plaçât sur un trône où ses sujets vinrent baiser les ossements qui avaient été une si belle main. » Le récit de Duarte Nunez de Liao est identique à celui-ci et Camoens, qui met tant de circonspection dans le choix des traditions historiques, admet ce dernier hommage rendu à la mémoire d'Inez. — Du reste, si l'hypothèse contraire était admise, il faudrait chercher ce qui a pu faire naître la tradition, et peut-être trouverait-on cette curieuse origine

dans un usage bien connu du moyen-âge. Un artiste distingué qui a fait des recherches approfondies à ce sujet, pense que selon la coutume du quatorzième siècle, ce fut l'effigie en cire d'Inez de Castro qui fut transportée avec tant de pompe de Coimbre à Alcobaça. — Est-ce cette effigie à laquelle on rendit les honneurs funèbres dont il a été si souvent parlé? J'étais, je l'avoue, préoccupé de ce fait, lorsque je consultai le manuscrit de la Bibliothèque royale dont il a été fait mention; mais voici tout ce qu'on trouve sur le couronnement: « Le roi don Pedro fit faire deux nobles monuments dans le monastère d'Alcobaça, et il y fit transporter avec grands honneurs le corps de dona Inez, que déjà auparavant il avait déclaré être sa femme, et ainsi il fit couronner l'image du monument comme si c'était celui d'une reine ; il le plaça l'égal du sien. »

Les derniers récits qui nous aient été faits sur Inez sont bien récents et bien tristes; ils datent du mois de décembre 1835, à l'époque où M. Taylor achevait sa tournée artistique en Portugal. Cette reine qu'on avait jadis tirée de son cercueil pour la ceindre du diadème avait été tirée ignominieusement de la tombe et ses ossements à demi consumés, étaient épars sur les dalles du couvent d'Alcobaça : Il en était de même des restes de don Pedro. C'est aux soins pieux du voyageur français, qu'on doit la réparation d'un tel sacrilège; la tombe de marbre qui fut élevée au XIIIe siècle a reçu de nouveau *celle qui ne fut reine qu'après sa mort*, comme disent les vieux poètes dramatiques de l'Espagne. Quant aux fondateurs, aux vieux religieux français venus pour instituer le couvent d'Alcobaça leur cendre n'avait pas été respectée davantage. Aujourd'hui ce qui reste de leurs ossements repose dans un reliquaire, entre la riche collection du curieux

antiquaire et les beaux livres qu'il a rassemblés sur l'art.

(1) Cette première partie de la chronique est tirée de Duarte Nunez de Liao, historien du XVIe siècle qui ne mourut qu'en 1608, mais qui paraît avoir mis à profit, dans leur naïveté primitive, les chroniques antérieures et surtout les traditions.

(2) Cette circonstance eut depuis une haute influence politique; le fameux jurisconsulte portugais Joao das Regras essaya de prouver, à l'avénement du Mestre d'Avis (Jean I), que don Pedro n'avait jamais épousé Inez. On peut consulter à ce sujet l'histoire des reines de Portugal, où toutes les pièces pour ou contre sont rapportées.

(3) Durant l'enquête qui eut lieu lors de l'avénement de Jean I, Diogo Lopez Pacheco, qui était encore vivant, déclara qu'il avait été envoyé par le roi Alphonse auprès de l'infant pour entrer en négociation à ce sujet, et que don Pedro lui aurait répondu qu'il ne ferait jamais un mariage pareil, et qu'il lui déplaisait qu'on l'entretînt sur un tel sujet. Les familiers du prince concluaient de cette réponse que la répugnance qu'il montrait pour cette union venait de l'inégalité du rang de la mère d'Inez, qui n'était pas de noblesse si connue; « sa fille, continue la chronique, s'appelait Inez Pirez de Castro avant de se rendre à son amour. » (Voy. *Le comte de Barcellos.*)

(4) Elle avait eu quatre enfans de don Pedro; don Affonso, don Joao, don Diniz, et l'infante dona Britez. Voy. *Catalogo das rainhas de Portugal*, 1 vol. in-4.

(5) Fernand Lopes dit qu'il l'était beaucoup (*Multo gago*).

(6) Nous regrettons vivement que l'espace nous manque pour laisser raconter au vieux chroniqueur les terribles justices de son héros. Tantôt on le verrait s'en prenant à un évêque de Porto, reconnu pour être tombé en état d'adultère ; et il ferait beau voir le justicier, mesurant son pouvoir à un pouvoir plus grand que le sien peut-être, mais dont il ne s'effraie pas un instant ; car il ne consent à abandonner le prélat, après l'avoir fouetté de sa main, que pour le livrer à la juridiction suprême du pape. Une autre fois on le verrait faisant exécuter un amiral, en dépit du doge de Gênes, pour crime de séduction. Deux serviteurs qu'il affectionnait ont la tête tranchée, pour avoir assassiné un Juif ; et le vieil historien nous le peint pleurant d'être contraint à une telle sévérité. Il y a dans Fernand Lopes plusieurs traits semblables ; mais j'avouerai qu'il en est des plus curieux et des plus connus, comme du couronnement d'Inez. On les chercherait vainement dans la chronique, et si on y tient historiquement, il faut les accepter de la tradition ou de Duarte Nunez et de Faria y Souza.

(7) Toute cette partie du récit qui eût été si précieuse à consulter, était probablement liée à la chronique d'Alphonse V que Fernand Lopes a évidemment écrite. Nous avons conservé, quant aux noms, l'orthographe du chroniqueur.

(8) Ce mariage aurait eu lieu en 1354.

(9) Le chroniqueur rapporte ici la bulle mise si souvent en doute ; on a été contraint de résumer par une ligne certains détails donnés par Nunez de Liao.

(10) Au moment de sa mort, comme on le verra, don Pedro reconnut que Diogo Lopez n'était point coupable.

(11) *Dizemdo que lhe trouxessem cebolla e vinagre pera o coelho*. Pour comprendre cet affreux jeu de mots, il faut se rappeler que *coelho* signifie lapin en portugais.

(12) L'auteur anonyme du manuscrit portugais de la Bibliothèque royale, sous le numéro 10,253, qui fait suite à l'histoire d'Alphonse-le-Sage, et qui semble contemporain du récit de Fernand Lopes, ne craint pas de citer une partie deces effroyables paroles; nous ne les rapportons nous-mêmes ici que pour faire comprendre plus complètement ce terrible épisode de l'histoire du moyen âge. « Comme le bourreau cherchait le cœur de Pero du côté droit, il lui dit: Vilain, cherche de ce côté. Ce cœur était de la grosseur d'un cœur de taureau. »

(13) Il s'agit ici de l'ère espagnole qui est de trente-six huit ans antérieure à l'ère chrétienne.

(14) Pour compléter cette série de renseignemens historiques sur Inez de Castro, j'ajouterai qu'on peut voir dans le beau Voyage pittoresque en Espagne et en Portugal de M. le baron Taylor, une vue de la chapelle où sont ces deux tombeaux; je transcris ici une partie du texte relative au couvent de Batalha.

« Dans la petite ville d'Alcobaça, située dans la province de l'Estramadure, bâtie au confluent de la Baça et de l'Alcoa, on voit dominer, comme un cèdre au milieu d'arbrisseaux, une vaste et célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Bernard, sous la règle de Cîteaux, fondée et richement dotée, en 1151, par don Alfonse de Henriquez, lors de la prise de Santarem sur les Maures.

« L'église est au milieu des nombreux bâtimens du couvent; on y monte par un beau perron, et sa façade offre un développement de deux cent trente pieds de largeur; l'intérieur, dont le style d'architecture est le roman du douzième siècle, est couronné par une voûte portée par vingt-six colonnes de marbre; les orgues ont cent soixante-treize tuyaux placés horizontalement; huit petites chapelles, derrière le maître-autel, accompagnent l'abside, et les tombeaux de don Sanche I, d'Alphonse II et d'Alphonse III, ornent les travées des bas-côtés du cœur.

« Un écrivain portugais, en parlant de l'étendue de ce monastère, dit que ses cloîtres sont des villes, sa sacristie une église et celle-ci une basilique. Cent trente religieux, tous gentilshommes, ayant chacun un frère servant, habitent dans les nombreuses cellules de cette splendide abbaye.

« Dans le trésor, on voit un calice d'or massif garni de pierreries et couvert d'ornemens ciselés, dont le goût, le fini et le travail ravissant le disputent à l'art de Benvenuto Cellini.

« La bibliothèque du couvent renferme les manuscrits les plus rares relatifs à la vieille histoire du royaume.

« Une galerie contient les portraits de vingt-six rois de Portugal, rangés par ordre chronologique, depuis Alphonse I, roi de ce royaume, mort en 1183, jusqu'à la reine Marie I, née en 1734.

« Une salle est décorée des statues de vingt-trois de ces rois en costumes coloriés. Les jardins de l'abbaye sont plantés de hauts orangers, dont plusieurs sont greffés en limons.

« L'abbé jouit de nombreux priviléges, non-seulement

comme *esmoleiro-mo'r*, grand-aumônier, mais encore comme donataire de la couronne, pour la nomination de nombreux officiers.

« Mais ce qu'il y a encore de plus précieux, ce qui est encore plus admirable que toute cette puissance et toutes ces merveilles, ce sont les tombeaux d'Inez de Castro et de don Pedro, placés dans un sanctuaire devenu le lieu le plus solennel et le plus poétique de Portugal. » (*Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tetouan,* par M. J. Taylor, l'un des auteurs des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, liv. XIII, pl. 60.)

Ne pouvant reproduire ici la précieuse gravure qui accompagne si bien la description qu'on vient de lire, j'ajouterai que le monument que don Pedro fit élever à Inez a tout le caractère religieux de cette époque, et que les anges qui entourent celle qui ne fut reine qu'après sa mort, ont dans leur attitude quelque chose de tendre et de pieux qui va bien à une semblable infortune. Ajoutons que, durant les guerres de l'invasion, ces tombes ne furent pas violées comme celles du couvent de Batalha ; mais qu'un amateur trop fervent des traditions ne respecta pas suffisamment la sépulture de l'épouse du Justicier. Une portion de la belle chevelure blonde d'Inez fut coupée, et plusieurs personnes peuvent se rappeler en avoir vu quelques tresses conservées à Paris dans un précieux reliquaire. Un savant Portugais, plein de zèle pour les antiquités de son pays, M. Corvalho, nous a affirmé avoir vu, il y a quelques années, le corps d'Inez au couvent même d'Alcobaça ; il est dans un état parfait de conservation. On peut, disait-il, reconnaître encore les traits de cette beauté accomplie, seulement la peau a pris le ton du vélin bruni par le temps. Si ma mémoire ne me

trahit pas, Inez porte une longue robe bleue avec une demi-tunique rouge, et elle a été couchée dans le cercueil de manière à ce qu'on voie difficilement l'outrage fait à sa chevelure. Le R. Kinsey, dans son *Portugal illustrated*, donne un portrait d'Inez de Castro; mais nous avouerons que, comme il n'indique pas les sources où il a puisé, il ne nous est pas possible de l'admettre comme authentique. Le costume et surtout la coiffure donnent à supposer qu'il est de beaucoup postérieur à la date indiquée. L'estimable voyageur offre quelques autres détails plus précieux sur la *quinta das lagrimas*, dont on voit encore l'emplacement à Coïmbre et qui appartenait aux ancêtres d'Inez. Malheureusement on n'a pris aucun soin de conserver ce lieu plein de souvenirs. Si ce n'avait été l'espèce de vénération poétique qui s'est attachée, parmi les étudiants de Coïmbre, à la fontaine des Amours, elle aurait depuis long-temps disparu avec les cyprès qui l'environnent. Ces beaux arbres et une table de pierre où le général Trant a fait graver quelques vers admirables de Camoens, sont tout ce qui rappelle au voyageur le souvenir d'Inez. Le ruisseau coule sur un lit de marbre marqué de taches rouges, et la légende merveilleuse veut que ce soient les traces du sang répandu par les meurtriers.

(1) Je savais qu'il existait deux chants populaires sur ce poétique événement: une romance et une *xacara*: cette dernière pièce m'avait été indiquée comme ayant été vendue à la vente de Charles Nodier. J'ai été assez heureux pour me la procurer dans une autre collection formée en Espagne, et je dois à l'obligeance de M. le baron Taylor d'avoir pu comparer ces deux chants traditionnels qui sont identiquement la même chose, à quelques interpolations ou quelques altérations près. J'ai tâché de restituer le

texte, altéré par tant de voix, en comparant les deux exemplaires. Je ferai observer en passant que chaque chanteur de complaintes ayant altéré, selon les siècles ou les localités, la romance ou la *xacarà*, l'indication de certains instrumens ou de certaines armes, telles que le mousquet, ne serait pas une preuve de son peu d'antiquité.

(2) Ces détails populaires sur le supplice d'Inez s'accordent avec le livre de la Nonne de Santa-Cruz. *Era* MCCCXCIII *die januarii decollata fuit donna Enes per mandatum domini regis Affonsii IV*. Il s'agit encore ici de l'ère espagnole.

(1) Ces précieux fragmens sont extraits du Cancioneiro de Resende, dont il n'existe plus, dit-on, que trois exemplaires en Europe. Le Cancioneiro de Resende, imprimé en 1515 et 1516 (lett. goth., vol. in-4°) est le répertoire le plus complet de la littérature portugaise du XIVe et du XVe siècle. Il offre des fragmens tirés d'environ trois cent trente poètes, parmi lesquels on compte plusieurs grands seigneurs et quelques dames de la cour.

(2) N'ayant plus le Cancioneiro de Resende sous les yeux, je ne saurais affimer que cette dernière *cantiga* fait partie du recueil. Le texte se trouve dans l'ouvrage géographique que le savant Adrien Balbi a publié sur le Portugal.

LES AMOURS
D'UN FILS
D'INEZ DE CASTRO.

⁂

Après la catastrophe d'Inez si bien dite par les chroniques contemporaines, si mal racontée par les historiens, une des traditions les plus remarquables du Portugal est celle qui continue pour ainsi dire cette tragédie sanglante, et qui conserve à une famille du moyen-âge cette empreinte de fatalité, qui semhle n'appartenir qu'aux temps antiques. Ce qui donne une valeur réelle à la chronique de don Pedro *le justicier* c'est que le vieil écrivain n'a fait que rappeler, avec sa naïveté habituelle, ce qu'il tenait sans doute des acteurs qui avaient pu figurer dans l'histoire d'Inez de Castro. Néanmoins, la tradition pouvait être déjà modifiée par les vieillards qui la racontèrent; ici, elle est vivante, pour ainsi dire, l'évènement s'est passé durant la jeunesse de l'historien, et il l'expose avec une sincérité d'expression, qui ne saurait laisser aucun doute sur l'authenticité des moindres détails. Il en est de Fernan Lopes comme de bien d'autres chroniqueurs; on a fort peu de détails sur sa vie, et on ignore l'époque précise de sa mort. Nous ne nous lassons pas de le dire, ce qui importe à notre travail, et ce que répètent unanimement les biographes, c'est que, lorsqu'il se voit chargé d'écrire

les chroniques du pays, il s'en va de bourgade en bourgade, de monastère en monastère, interrogeant les vieillards, fouillant les chartriers, comparant entre elles, même les dates des épitaphes, et ce n'est que lorsqu'il se sent riche de ces documens, plus riche encore de ses propres souvenirs, qu'ils s'en vient paisiblement écrire son histoire à Lisbonne. En rapprochant une foule de détails, on comprend fort bien que notre chroniqueur a dû traverser une partie du règne de don Fernando. Les fils d'Inez, il a eu mille occasions de les voir et de s'entretenir avec eux; il a dû connaître cette reine Lianor, dont la beauté fut si fatale au Portugal. Dès le début, il raconte avec les formes un peu verbeuses d'un faiseur de mémoires, comment, étant épouse de Joao Lourenço da Cunha, seigneur de Pombeiro, elle sut inspirer une telle passion au faible monarque, qu'il l'épousa du vivant de son mari et en dépit des murmures du peuple, qui, déjà, nommait hautement l'infâme Andeiro; puis, quand il a rappelé ces amours doublement adultères, il revient aux fils d'Inez de Castro, les frères légitimés du roi. Il nomme tour à tour l'infant don Alfonso, qui mourut en bas-âge ; don Joam, qui succéda à tous les avantages que concédait le droit d'aînesse ; don Dinez, qui s'exila volontairement, pour avoir refusé de baiser la main de la reine ; et enfin cette dona Beatriz, qui, mariée avec un comte d'Albuquerque, trouva plus de bonheur et surtout plus de repos dans la simple dignité du vassal qu'il n'y en eût eu pour elle, à cette époque, sur le trône. Mais c'est don Joam surtout que le chroniqueur prétend faire connaître ; c'est lui dont il aime à raconter la valeur chevaleresque, l'esprit aventureux, la force prodigieuse ; c'est lui qu'il nous peint comme étant toujours dévoré de regret, au souvenir de cette couronne royale qui appartint un moment à sa mère, mais qui ne

para qu'un cadavre ; peu s'en faut même que toute cette ambition ne lui semble légitime, et qu'à ses yeux le crime qu'elle inspire plus tard ne soit excusable. Mais, après tout, on le sent bien, cet homme n'a d'énergie que par la passion ; la race des vieux rois portugais a décliné en sa personne. Malgré sa soif de régner, il ne saurait soulever la lourde épée dont se servira Jean Ier le Bâtard. Dans cette race, il n'y a plus qu'un roi, et c'est le chef de la maison d'Avis : aussi saura-t-il gagner sa couronne. Ce qu'il faut à don Joam, comme à don Fernando, son frère, ce sont des chasses sans fin, de brillans carrousels, des amours passionnés ; aussi le vieil historien ne dit-il ses amours qu'après avoir raconté ses plaisirs.

Nous ne répéterons pas ici les détails bibliographiques donnés à propos de la chronique de don Pedro. Nous rappellerons seulement que celle de don Joao est extraite de la *Colleçao de livros ineditos da historia Portugueza*, 5 vol. in-fol. Cette publication précieuse, faite sous les auspices de l'Académie royale de Lisbonne et à ses frais, se distingue par une rare conscience d'exécution, et par une fidélité minutieuse dans la reproduction des textes ; on peut dire que c'est un vrai monument national. Pour ne nous occuper ici que de ce qui regarde notre auteur, nous dirons que jusqu'au dix-neuvième siècle, la chronique seule de Jean Ier, était attribuée à Fernan Lopes, et cela sans donner matière à discussion. Il n'en était pas de même des règnes antérieurs. C'est par une suite d'inductions ingénieuses, d'heureux rapprochemens, que M. Trigoso d'Arragao Morato est parvenu à prouver que le chroniqueur de Jean Ier était aussi l'historien de don Pedro le justicier et de don Fernando son fils. Il y a mieux ; grace à ces inductions, puisées surtout dans les qualités du style, on peut supposer que Fernan Lopes aurait composé toutes les

chroniques antérieures. A notre avis, et d'après un sérieux examen, Duarte Nunez de Liao n'aurait fait lui-même que rajeunir Fernan Lopes, déjà si admirable de style. C'est pourquoi nous sommes allés aux sources ; nous n'ajouterons plus qu'un mot, c'est que la bibliothèque royale de Paris renferme des documens précieux et inédits relatifs au règne de don Fernando ; on remarque même une signature de ce roi.

LES AMOURS

D'UN FILS D'INEZ DE CASTRO.

Selon ce que nous avons promis en rapportant l'histoire du roi don Pedro le justicier, il serait bon de vous parler des deux infans don Joam et don Dinez, mais pour abréger, et laissant de côté tout ce qui regarde ce dernier prince, qui est maintenant en Castille, nous dirons à quelle occasion l'infant don Joam s'éloigna de Portugal; or, avant de vous faire ce récit, nous raconterons tout ce qui tient à l'honneur de sa personne.

Cet infant, don Joam, fils de don Pedro et de

dona Inez, était fort bien proportionné de corps, fort dispos en son aspect et en sa tournure. Il avait été enseigné en bonnes manières et chacun le trouvait d'exquise politesse. Nul n'aimait mieux qne lui à recevoir les gentilshommes du royaume et de l'étranger; il était grand par-dessus toute chose en ses largesses, et on lui voyait prêter à qui ne devait jamais les lui rendre, chevaux, mules, armes, vêtemens, argent même, voire encore beaux oiseaux de fauconnerie, chiens de meute, et bien d'autres objets, quels qu'ils fussent, que l'on pouvait avoir en gré et qu'il tenait en son pouvoir. Il était fort grand ami de son frère don Joam le maître d'Avis, en sorte que comme le roi don Pedro avait ordonné qu'ils ne se quittassent point, on les voyait toujours ensemble, et ils se tenaient compagnie à la cour et à la chasse, comme gens qui bien s'aimaient. Mais l'infant dont nous parlons ici était de toutes les Espagnes le cavalier qui le mieux et le plus dextrement savait manier un cheval, et cela de telle façon que, quelles que fussent les mauvaises habitudes de l'animal ou sa sauvagerie, on n'en connaissait point qui pût lui résister. Il était donc grand joûteur dans les tournois, grand joueur au jeu de bague, se plaisant aux voltes légères, aux sauts périlleux, et à tels

divertissemens du même genre. Il avait en gré les travaux de la chasse et de la vénerie ; et pour cela, de nuit et de jour, il ne reculait jamais devant la fatigue, se levant deux ou trois heures avant l'aurore, méprisant le chaud et la froidure pour chevaucher plus à son gré, courir les rochers et les forêts profondes, franchir les torrens et les précipices, ce qui n'était pas sans grand péril, puisqu'il lui arrivait quelquefois, dit-on, de rouler en ces profondeurs, lui dessous et son cheval dessus. Il était donc passionné pour la chasse, à ce point, qu'un ours ou un sanglier ne lui faisait jamais éprouver nulle crainte, soit qu'il se trouvât à pied, soit qu'il fût à cheval. Les diverses rencontres où il plut à Dieu de le sauver, seraient curieuses à entendre, mais longues à rapporter ; je vous en veux raconter une seule. Un jour, comme la cour s'en allait chassant au pays de Beira, sur les rives de la Coa, l'infant se rencontra avec un fort grand ours, et il s'approcha tellement de lui pour le frapper au plus près, que l'ours se dressant sur ses deux pattes, leva celles de devant afin de l'arracher de son cheval ; quand il vit cela, l'infant se cramponna lui-même à la selle, et il fit porter tout son corps sur l'arçon antérieur : bien lui en prit, car l'ours, étendant ses griffes pour l'entraîner à terre,

il atteignit l'arçon de derrière, qu'il arracha avec un lambeau sanglant de la croupe du cheval horriblement blessé, il se rua de nouveau sur l'ours et le combattit jusqu'à ce que d'autres chasseurs vinssent à son secours et l'aidassent à renverser l'animal. Bien d'autres prouesses sont racontées de lui, bien d'autres aventures périlleuses !

Or, comme l'infant vivait dans cette manière, satisfait et joyeux, à son plaisir, il vint à mettre sa volonté en une dame, qu'ils appelaient dona Maria, sœur de la reine dona Lianor ; et cette dame avait été la femme d'Alvaro Dias de Souza, noble gentilhomme, du lignage des rois, bon chevalier et fort honorable.

Et selon que quelques-uns l'affirment en leurs histoires, le roi don Pedro de Portugal, courtisant une dame avec laquelle Alvaro Dias était accusé de dormir, et comme il avait craint que la grande colère du roi don Pedro ne le portât à quelque exécution périlleuse et déshonorante, il s'en était allé hors du royaume. Les choses se poursuivant ainsi, avec le temps il était mort de sa mort naturelle.

Dona Maria était donc restée veuve, en assez

bon âge de jeunesse, belle, engageante, fort gracieuse; protégeant beaucoup de gentilshommes ses parens, et bien d'autres hidalgos, pourvu qu'ils fussent honnêtes gens, les honorant chacun selon leurs mérites, et leur faisant fort bon accueil.

C'était une grande maison de dames, damoiselles, suivantes et autres gens de moindre condition. On y voyait nombre d'écuyers et officiers, et à tous elle se montrait grande et secourable. Mais pour agir selon son cœur, elle avait des biens en suffisance, car la maîtrise de l'ordre du Christ lui avait été donnée pour don Lopo Dias, son fils, et c'était elle qui en touchait les revenus. L'infant qui la rencontrait souvent, considérant sa beauté et sa position, la voyant si gracieuse, que, au jugement de tous, il pourrait bien lui plaire, l'infant commença à l'aimer de grande volonté, et se complaisant peu à peu dans cette pensée, il lui envoya secrètement découvrir son amour. Mais pour accomplir son désir comme il l'eût voulu, bien des choses lui étaient contraires. La dame était fort prudente, paisible, discrète et bien gardée, et elle se fit défendre auprès de lui par bonnes et sages raisons.

L'infant, dont le désir s'accroissait par ses continuelles imaginations en un tel amour, se vit bientôt contraint de la suivre sans cesse, si bien qu'elle, à son tour, sentant sa puissance sur lui, songea à le requérir d'une chose, qu'en toute autre circonstance elle n'eût pas été assez osée pour lui demander. Elle lui envoya dire par une certaine Margarida Lourenço, sa caméristе, que puisqu'il disait l'aimer de si grande passion, elle lui enverrait un ambassadeur, qui devait être arbitre entre eux deux, et auquel il devait croire, s'il voulait accomplir sa volonté ; car d'autre façon, il ne fallait pas songer que cela pût jamais se faire. En conséquence, elle s'adressa à un gentilhomme nommé Alvaro Pereira, auquel l'infant voulait grand bien. Elle lui conta tout ce que le prince lui avait envoyé dire maintes fois, et aussi tout ce qui s'était passé entre eux jusqu'à ce jour, l'engageant à répéter au prince, que puisqu'il l'aimait tant en paroles, il le prouvât par ses œuvres; qu'en un mot il se mariât avec elle, qu'il la reçût pour épouse, et qu'elle serait alors heureuse de se soumettre à sa volonté ; qu'elle savait fort bien qu'il y avait plus de convenance en cette union qu'en celle du roi don Fernando avec sa sœur, et qu'au

surplus, s'il voulait en agir autrement avec elle, il poursuivît sa chance autre part, sans plus longs discours.

Quelques-uns disent qu'aussitôt ces paroles entendues le prince envoya fort secrètement un refus, mais un autre auteur, dont les raisons sont loin d'être à rejeter, dit au contraire que dona Maria étant bien avisée selon la règle commune (puisque tous les hommes en semblable circonstance succombent toujours), comprit que faire cheminer l'infant don Joam sur la route où sa sœur avait mené le roi, était chose peu merveilleuse, et de facile accomplissement.

Elle se décida donc à ce qu'une nuit l'infant la vînt voir secrètement, accompagné seulement d'un écuyer. Et, outre qu'elle était belle et désirable, elle se para si noblement, elle décora son appartement de telle sorte, que ce serait chose légère de supposer qu'un homme eût pu s'éloigner de là aisément. Et à l'heure où l'infant devait venir, il fut reçu par une femme de la maison, et conduit secrètement où se trouvait dona Maria, et dès en entrant, il lui sembla, à la parure de la dame et aux magnificences étalées pour le recevoir comme

un hôte, que chaque atour lui demandait de passer la nuit, chose à laquelle sa bonne volonté et son amour le trouvaient tout disposé. Et après les premières raisons, dona Maria lui dit : Seigneur, je m'émerveille grandement que vous m'ayez fait connaître votre amour de la manière dont vous vous y êtes pris. Il devait être tout d'abord question de mariage entre nous, d'autre façon la chose ne peut se faire. Vous voyez bien que je suis sœur de la reine, par mon père et par ma mère, et quant à la noblesse, vous savez aussi ce que nous sommes, ayant pour ancêtres les Tellos et les Menezes, qui viennent du lignage de roi. Vous n'ignorez pas que j'ai été mariée avec Alvaro Dias de Souza, honorable chevalier qui appartenait à la race royale, et que j'en ai eu un fils qui est grand-maître de l'ordre du Christ. En vérité, seigneur, était-ce raison de chercher à déshonorer une dame telle que moi, et de la traiter comme une femme sans lignage? Il me semble, seigneur, que rien qu'en raison de ma parenté avec l'infante, votre nièce, vous n'eussiez point dû songer à telle chose, et si je vous ai fait venir ici, c'est pour vous dire ma volonté certaine : si je vous l'eusse fait savoir par un autre, il me semble qu'elle ne vous eût pas été assez positivement connue. .

Et en parlant ainsi, elle montrait grand chagrin, et elle semblait prête à pleurer ; choses que les femmes sont promptes à faire ; puis, elle ajouta à la fin qu'il lui fallait retourner promptement au lieu d'où il était venu.

L'infant, qui avait sa volonté assiégée de ce désir qui fait mettre de côté tout jugement et toute considération, l'infant, dis-je, approuvait ce qu'elle disait, niant toutefois que sa demande lui portât aucun déshonneur. Puis, comme il voulait entrer en des raisons plus conformes à ses desseins, elle ajouta qu'elle n'écouterait plus une seule parole, et qu'il lui fît la courtoisie de s'en aller.

Margarida, qui l'avait introduit, lui dit alors : « Seigneur, ma maîtresse a raison, recevez-la pour femme, puisque vous êtes ici ; vous ne sauriez en encourir de blâme, et le roi votre frère a pris sa sœur pour épouse ; il l'a faite reine, et ses enfans doivent hériter du royaume. A la cour, qui peut vous regarder comme mal marié, l'étant ainsi? Elle est jeune, femme de race, et de tel lignage que tout le monde le connaît. La reine sa sœur accroîtra vos apanages, et vous vivrez bien honora-

blement. C'est ainsi que le roi don Pedro, votre père, prit pour épouse dona Inez, et s'unit à elle en secret, jurant, après sa mort, qu'elle était sa femme, et vous rendant ainsi légitime. Je ne vois donc pas de raison pour que vous n'agissiez pas de même, sauf toutefois si la volonté vous manque.

Dominé par son imagination, et complètement soumis au joug de l'amour, rien que par conjecture des choses qu'il voyait, l'infant tenait à grand prix celles qui lui étaient cachées. Le feu de la passion redoubla donc en lui, si bien que le peu de temps qu'ils avaient mis en leur entretien, lui semblait une nuit prolongée. Et, alors voulant achever le dessein qu'il avait en la volonté, ils s'accordèrent en leurs tendres désirs, lui, déclarant qu'il la recevait pour épouse, et de fait la recevant sur le champ, en présence d'Alvaro d'Amtes, et de plusieurs autres personnes, auxquelles elle avait grande foi (1).

Aussitôt l'union, ils s'en furent tous, et lui, il resta. Et, quand il partit, bien avant le jour, pour faire le moins d'éclat possible, son visage était joyeux, l'épouse semblait heureuse.

Les amours de don Joam et de dona Maria,

telles qu'elles vous ont été racontées en ces chroniques, demeurèrent fort cachées; mais peu à peu la chose se divulgua. Pour cela il suffit de laisser courir le temps; et, comme le secret était su de plus de deux personnes, il devait y avoir nécessairement voix et renommée que l'infant dormait avec dona Maria, et qu'elle était sa femme reçue en véritable mariage.

De l'un à l'autre le roi et la reine l'apprirent. Cet événement leur déplut beaucoup à tous deux, et cela spécialement à la reine, qui allait répétant qu'il lui eût été moins pénible de savoir que sa sœur se fût mariée avec un simple chevalier; quant au roi, il finit par dire que puisqu'ils se contentaient tous deux en leur façon d'agir, elle eût à s'en consoler, et que, pour lui, la chose lui importait peu. Mais voilà pour quel motif le fait déplaisait tant à la reine: considérant sa sœur bien vue de tous, et l'infant don Joam aimé du peuple et des gentilshommes autant que le roi lui-même, elle pensait qu'il pouvait arriver un jour que cette sœur devînt reine.

Et voyant donc, à cause du peu de santé du roi et de sa visible faiblesse, que dona Maria devait

s'élever à telle fortune, les poisons de l'envie ne pouvaient manquer de ronger ce cœur. La reine Lianor commença à montrer à sa sœur pire même de ce qu'elle avait coutume de faire : et, quant à l'infant, le roi ne l'accueillait plus comme il faisait par le passé.

Songeant toujours que par ce mariage il pouvait arriver telle circonstance qui lui fit perdre ses honneurs et ses dignités, une pensée entra dans le cœur de la reine, qui devait tout effacer. Elle fit entendre au prince, don Joam, qu'il lui plairait de le voir un jour marié avec sa propre fille, l'infante dona Beatriz. Le comte Joam Affonso Tello son frère, qui lui obéissait en toutes choses, à cause de certaines courtoisies, fut chargé des ouvertures.

Instruit donc ainsi par la reine, le comte commença à avoir avec l'infant de plus fréquentes conversations que par le passé, et a se montrer plus son ami qu'il n'avait coutume de le faire. Un jour, comme ils s'entretenaient tous deux en secret, Affonso Tello raconta au prince comment la reine voulait de bonne foi l'accroissement de sa fortune et son honneur; à l'entendre, son unique désir

était de le voir marié avec l'infante, car, avait-elle dit, puisqu'il plaisait à Dieu de ne pas lui envoyer de fils comme héritier du royaume, don Joam devait être préféré pour mari de l'infante au duc de Benavente, qui était castillan; mais selon ce qu'ajoutait aussi le comte, elle reculait devant les obstacles qu'elle voyait à une telle union, parce qu'elle aurait appris de certaines personnes, que dona Maria était devenue la femme de son beau-frère.

Les douces paroles du comte, qui parla longtemps sur un tel sujet, étant une fois entendues, elles commencèrent à porter leur fruit damnable. L'infant crut légèrement ce qui devait lui être si agréable; il se représentait en imagination tous les honneurs qui devaient suivre une telle union, car volonté de régner est un désir qui ne recule devant nulle œuvre.

Or, le prince commença à ne plus songer à autre chose, si ce n'est comment il pourrait se marier avec l'infante, et de quelle façon il parviendrait à se délivrer de dona Maria par la mort. Et comme il allait en un tel souci, de nouvelles ouvertures furent faites par la reine: il fut parlé à Diego Affonso de Figueredo, contrôleur de la maison de

l'infant et à Garcia Affonso, commandeur d'Elvas, qui était de son conseil; et d'entre eux tous, on ne sait si cela vint de la part de l'infant, ou des autres, mais il s'éleva un abominable mensonge. Il fut dit que don Joam n'avait jamais véritablement songé en son cœur à dona Maria, et qu'il la pourrait bien tuer sans blâme, parce qu'il y avait bruit qu'elle partageait son lit avec un autre, étant sa femme reçue en mariage. Grace donc à l'action de tels conseils, l'infant ne perdit plus un seul instant le désir de se marier avec sa nièce.

Le prince partit aussitôt avec ce dessein enraciné profondément en son cœur, et il se mit en route avec toute sa maison pour Alcanhaes où étaient alors le roi et la reine, et vinrent le recevoir le comte de Barcellos ainsi que d'autres seigneurs et gentilshommes, qui étaient à la cour. Ce jour là il fut convié à dîner par le comte, et le lendemain celle qui le convia fut sa cousine dona Isabel, fille du comte don Alvoro Perez de Castro. Le dîner fut magnifique, et à cette fête vint le comte de Barcellos, gai, brillant, fort amoureux, dit-on, de cette dona Isabel de Castro. Là se réunirent beaucoup de gens de la cour, et quelques étrangers, tant pour admirer la beauté de la dame, que pour

accompagner l'infant, et ce jour, au soir, lorsque l'on eut dansé, après qu'on eut apporté les fruits et le vin, le comte envoya chercher une cotte d'armes des plus élégantes, un poignard fort bien garni, et un riche couteau qu'il avait reçu d'Angleterre; il fit présent de tout à l'infant; de là, s'en allèrent avec le prince beaucoup de chevaliers et d'écuyers, et ils s'en furent au palais, où il reçurent fort bon accueil du roi et de la reine. En ce jour, la reine, l'infant et le comte, restèrent longtemps à l'écart, s'entretenant tous trois à part, durant un long espace de temps. Puis la nuit étant arrivée, l'infant partagea le lit du comte; il devait partir dès le lendemain matin.

Le lendemain donc, l'infant prit le chemin de Thomar; le fils de dona Maria ne s'y trouvait pas alors, mais il envoya requérir le prince de lui faire la courtoisie d'accepter son dîner à quelques lieues de là, ajoutant qu'il se rendait sur le champ près de lui, mais l'infant, qui avait fort peu en désir d'accepter son invitation, la rejeta. Alors le jeune mestre du Christ, qui soupçonnait diverses choses, fit savoir en grande hâte à sa mère ce qui lui était arrivé, et que l'infant se dirigeant vers le pays où elle demeurait, il ne semblait pas qu'il

y allât mu par une bonne volonté, qu'il fallait y aviser. Avant ce conseil, dona Maria avait déjà reçu de la cour des nouvelles qui l'avertissaient. Telles raisons l'avaient troublée, et elle le fut bien davantage, quand elle eut reçu le message de son fils; mais toutefois elle ne perdit point courage, comme il appartenait à une dame de haut lignage, de grande résignation et prudence. Elle donna en réponse au messager, que toutes choses étaient au pouvoir de Dieu, que ce qu'il aurait pour digne et pour bon, elle le ferait; que le reste lui importait peu, et que quant à ce qui regardait les choses de ce monde, elle avait si grande foi en la courtoisie de l'infant, son seigneur, qu'elle ne consentirait, pour aucune raison à son blâme, ou à son déshonneur, et, en cette situation d'esprit, elle resta comme elle était, et ne fit aucun changement en sa manière de se conduire.

Le jour où l'infant partit de Thomar, il s'en alla dormir en un lieu qu'on nomme l'Espinhal, et vers minuit, il se mit à chevaucher avec les siens vers Ferazouce. De là il se rendit à Almalagues, district de Coimbre, passa au travers des oliviers qui entourent la ville, et descendit vers le Mondego, audelà du monastère de Santa-Anna, qui joint le

grand pont. Là il appela tous ceux qui se trouvaient avec lui, il les fit ranger en silence. Puis, s'éloignant un peu, il se prit à parler avec Diego Affonso et Garcia Affonso, et quand il eut achevé avec ceux-ci, il fit avancer les autres, et commença à leur dire:

« Vous tous qui êtes présens, vous êtes mes vassaux et serviteurs, vous étiez aussi ceux de mon père, et j'ai grande confiance en vous, parce que vous descendez de bonne souche, et que vous êtes de bon lignage. Je ne dois donc pas faire chose que je ne vous aie dite par avance, et, bien que je vous aie caché jusqu'à ce jour quelques-unes de mes affaires, vous ne devez me l'imputer à faute; il fallait que ce fût ainsi. Or, je vous fais savoir, et la chose m'a été rapportée, que dona Maria, la sœur de la reine, ne cesse de publier et de dire qu'elle est ma femme, qu'elle en a des preuves écrites, et pour témoins des gentilshommes. Ceci est vrai ou non.... Mais quand ce serait ainsi, telle chose devait être gardée en grand secret pour son honneur et pour le mien; et puisque c'est de sa part que le fait s'est découvert, et qu'il peut en advenir pour moi et aussi pour elle grand dommage et grand péril, je m'en vais à sa demeure; je veux lui parler

et je veux faire d'elle ce qu'exige mon honneur et ma dignité. »

A cela, chacun en particulier, et tous d'un commun accord, répondirent qu'ils étaient prêts et disposés, non seulement à cette expédition qui était chose de néant, mais encore à de plus hautes entreprises; la chose lui agréa.

Alors ils commencèrent à cheminer. Le pont étant passé, comme ils étaient arrivés à la tannerie, le prince appela un des siens et lui dit : Vous connaissez cette ville; ses entrées et ses sorties vous sont plus familières qu'à aucun d'entre nous, parce que vous y avez fait vos études. Dona Maria demeure dans la maison d'Alvoro Fernandez de Carvalho, guidez-nous par tel chemin que nous puissions y arriver le plus vite qu'il sera possible, et sans passer par les lieux habités, autant que faire se pourra.

Et lui, il répondit qu'il le ferait ainsi; et il les conduisit alors vers l'église de San-Bartholomeu, d'où naît une rue étroite qui conduit droit à cette habitation. Et alors le guide s'arrêta et dit à l'infant: Voici la maison que vous demandiez. En ce

moment l'aube commençait à luire, et le matin luttait pour paraître. Or, il advint, comme si un mauvais sort l'eût voulu, que quand l'infant arriva avec les siens devant le portail, une femme qui devait aller laver du linge tira les verroux des portes, et les ouvrit toutes grandes. Et quand elles furent ainsi ouvertes, ceux de l'infant montèrent à une salle haute, où reposaient quelques femmes dormant encore.

Pour l'infant, il se retira un moment à l'écart avec Diego Affonso et son autre compagnon, à l'entrée d'une salle qui donnait sur un verger d'orangers. Là ils se parlèrent, semblant se consulter entre eux, et quand leur conciliabule fut fini, ils allèrent où étaient tous les autres. Alors l'infant demanda après dona Maria, qui dormait dans une chambre fermée, comme le lui montrèrent celles qui couchaient en dehors. Et derrière cette chambre reposaient une nourrice et des femmes de chambre, avec un sien fils.

L'infant demanda s'il n'y avait pas quelqu'autre entrée à ces tours, et il lui fut répondu que non; les portes étaient très fortes et bien verrouillées. Le prince reprit alors, que, qui pouvait le mieux

briser, brisât; et chacun travaillant avec bûches et pierres, la porte fut bientôt renversée.

Et dona Maria se réveillant en sursaut, quand elle vit entrer ces gens de telle manière, se leva de son lit tout épouvantée et craintive ; certes la terreur était bien légitime. Et lorsqu'elle s'était levée ainsi, elle n'avait eu ni la présence d'esprit, ni le temps de jeter sur elle aucun vêtement ou manteau; personnne non plus ne lui en pouvait donner, parce que les femmes qui étaient dans l'intérieur avec elle s'étaient cachées sous le lit, d'où elles n'osaient bouger de pure frayeur.

Et ayant souci de couvrir sa nudité, elle n'eut d'autre ressource que de s'envelopper d'une couverture blanche, en laquelle elle roula tout son beau corps, et étant ainsi, elle se dressa le long de la muraille près du lit.

Et aussitôt que l'infant fut entré, elle le reconnut au visage et à la parole. A son aspect elle recouvra son courage et sa hardiesse, et lui dit : — O Seigneur, quelle est cette visite si inusitée ? — Bonne dame, répondit-il, vous le saurez; vous allez disant que je suis votre mari et que vous êtes ma femme,

vous voudriez le prouver à tout le royaume, et c'est à ce point que le roi et la reine l'ont su, ainsi que toute la cour. C'était un jeu à me faire mettre à mort, ou à me faire jeter en prison pour la vie. Vous eussiez dû cacher un tel évenement au monde entier; d'ailleurs, si vous étiez ma femme, vous mériteriez la mort, pour m'avoir fait infidélité en partageant votre lit avec un autre. Et en disant cela, il mit la main sur elle.

Dona Maria entendant telles raisons, répondit à l'infant, et lui dit : — O seigneur, je vois bien que vous venezmal conseillé, et que Dieu pardonne à qui vous a donné tels avis. S'il plaît à votre Grace de vous retirer avec moi un moment en cette autre chambre, ou de faire qu'on sorte de celle-ci, je prétends vous donner un conseil plus profitable. Pour merci, écoutez-moi, seigneur, et il vous restera toujours le temps de faire ce qui est si fort en votre désir.

Et lui ne voulut pas entendre ses raisons, ni lui donner loisir de s'excuser d'une faute qu'elle n'avait point commise; aussi l'interrompant, il s'écria : Je ne suis pas venu pour dépenser ici mon temps avec vous en vaines paroles.... Et ces mots

ayant été dits de semblant irrité, il tira violemment à lui la pointe de la couverture, et comme cette faible femme se trouva alors renversée sur le carreau, son corps si blanc resta à découvert, exposé aux regards de tous ces hommes d'armes ; si bien que la plupart d'entre eux, en qui il restait quelque bienséance et vergogne, s'éloignèrent d'un tel spectacle; ce leur était chose trop douloureuse à voir. Il y en avait même qui ne pouvaient retenir leurs sanglots, comme si c'eût été leur propre sœur ou leur mère, qu'ils eussent vue ainsi étendue devant eux.....

Et en la renversant, l'infant lui avait donné un coup de poignard!.. Ce poignard, c'était celui qu'il avait reçu de son frère, à elle, dona Maria Telles. La dague avait passé entre l'épaule et le sein, près du cœur... Elle cria, à haute voix, quelques paroles fort douloureuses.

— Mère de Dieu, secourez-moi et ayez pitié de cette ame!..

Et lui, retirant le poignard, lui fit une autre blessure dans l'aine. Elle éleva encore la voix et dit:

— Jésus, fils de la vierge, secourez-moi!..

Ce fut sa dernière parole, car elle rendit l'ame, étouffée aussitôt par le sang.

O pitié du Dieu Très-Haut, pourquoi ne fut-il pas en ta volonté favorable, de détourner ce cruel couteau d'un si beau corps, innocent de toute faute honteuse!

A l'instant même, la maison fut pleine de cris et de pleurs d'hommes et de femmes, qui s'arrachaient les cheveux, menant grand deuil en leur douleur! Le bruit des cris était entendu par toute la cité et il y avait grand trouble chez plusieurs qui ne savaient ce que c'était. Au bruit et au tumulte, arriva Gonçallo Meemdez de Vasconcellos qui était parent de dona Maria, et quand il trouva telle œuvre faite sur elle, quand il vit le deuil des siens, il se prit à dire des paroles si douloureuses, que le peuple du voisinage qui était là regardant, ne pouvait retenir ses larmes.

Pour l'infant, dès qu'il eut accompli le fait pour lequel il était venu, il se mit à chevaucher avec les siens, tourna par le pont, et sans faire aucune

halte, il arriva à San Payo. Comme l'étape était grande, et que les bêtes étaient fatiguées, il n'arriva que six personnes avec lui; ils attendirent les autres et quand ils furent tous réunis, ils entrèrent sur la route de la Beira, achetant des armes, du mieux qu'il se pouvait faire, pour s'en servir en chasses et en courses dans les montagnes. Les choses durèrent ainsi un certain temps.

A la fin, l'événement fut su par le royaume, et cette mort pesa à un grand nombre, surtout quand on apprit la façon dont tout s'était passé, et que dona Maria était innocente. Quand elle eut appris l'événement, la reine fit comme si la chose lui était fort douloureuse, elle prit le deuil, et toutefois elle s'en allait disant au roi qu'il ne s'embarrassât pas de tout cela, qu'il n'en prît point d'ennui, et que c'étaient de ces choses qui arrivaient journellement par le monde.

Et quand le souvenir de l'évenement se fut un peu refroidi, comme l'infant se trouvait dans la province de la Beira, sur les rives de la Coa, aux environs d'Extremoz, il fit dire au roi et à la reine, qu'il ne lui convenait pas de vivre sur leurs terres, privé de leurs bonnes graces et sans leur consente-

ment, et qu'il leur demandait qu'on lui fît la courtoisie de lui pardonner, à lui et aux siens, sinon qu'il essaierait de trouver asile en un autre royaume, où il pourrait vivre sans crainte de qui que ce fût.

En cette circonstance ne manquaient pas les ambassadeurs, qui étaient toujours par allées et venues: tantôt ils apportaient à l'infant nouvelles joyeuses, tantôt ils lui en racontaient qui n'étaient pas sans tristesse. Quelquefois on lui annonçait que le mestre de l'ordre du Christ, ainsi que le comte don Joam Affonso, don Gonçallo et le comte de Viana, tous cousins de dona Maria, s'étaient réunis pour aller le chercher lui et les siens. De tous côtés il avait donc quelque chose à redouter, excepté de la part de don Alvaro Perez, son oncle, qui traitait avec le vieux comte pour qu'on lui pardonnât. Enfin, par leur moyen et aussi grace au prieur de l'hôpital don Frai Alvaro Gonçalvez, et à Ayras Gomez da Sylva auquel le roi voulait grand bien, grace surtout à la reine, dont la voix valait plus à elle seule que celles de tous les autres réunies, l'infant fut pardonné ainsi que tous ses complices, et ses lettres de pardon lui étant parve-

nues, il partit sur le champ pour la cour, où il fut reçu à merveille par le roi, par la reine, et par les deux comtes ses frères, qui allèrent même à sa rencontre jusqu'aux environs de Santarem.

Et voyant les bonnes manières que le roi et la reine avaient avec lui, il eut en l'idée qu'on allait faire ce dont le comte lui avait parlé, relativement au mariage de sa nièce, il espérait chaque jour que la chose allait se mettre en œuvre : pensée bien éloignée des volontés de la reine ; car quoique sa sœur fût morte, ce lui était d'un bien grand empêchement que l'infant vécût en Portugal. Voyant de jour en jour le roi plus affaibli par la maladie, elle craignait que le prince ne fût élevé sur le trône, et qu'ayant fait choix d'une femme qui serait reine, elle ne fût privée de ses honneurs et dignités. Pour obvier de tout point à ce projet, elle avait au contraire grand désir que l'infant fût marié en Castille.

. . . .

Le roi partit de l'endroit où il était, puis il s'en fut en la province d'Allem-Tejo, et, avant ce départ, l'infant parlant avec la reine de son mariage; elle,

comme quelqu'un qui n'avait point telle chose en la volonté, lui faisait entendre que cela ne se pouvait point faire aussi vite qu'il le voulait, parce qu'il fallait d'abord rompre les fiançailles de la princesse avec le duc de Benavente (2), et qu'ensuite il était nécessaire d'obtenir des dispenses pour que son mariage à lui fût valable ainsi qu'il devait l'être. Et avec ces raisons et bien d'autres, elle mit la conversation sur la flotte, lui emmiellant les lèvres de bonnes paroles, de telle sorte néanmoins, qu'il pût comprendre à son geste et à son accent, que ce mariage était une chose qui n'arriverait jamais, fût-ce même bien tard ; et, dépité par telles raisons, il s'en alla de la cour et se dirigea sur Porto, et se rendit en la province d'Entre-Doiro-e-Minho. Il y erra un certain temps, puis il passa dans le Beira, et, en allant de cette sorte, il reconnut bien qu'il avait été joué ; il commença à s'attrister et à se trouver plein d'ennui. Autant il lui avait semblé doux de partir pour se porter vengeur sur dona Maria d'une faute non commise, autant alors il aimait à pleurer en secret, menant grand deuil de cette mort, et se reprenant avec amertume du mal qu'il avait fait. Il vivait donc de cette vie d'ennuis; et, pour tout dire,

les siens menaient aussi fort triste existence, parce qu'ils ne recevaient déjà que fort mauvaises nouvelles de leurs pensions et de leurs revenus, jusqu'à ce point qu'ils avaient été contraints de mettre leurs armes et leurs habits en gage, et qu'ils n'avaient plus à offrir en nantissement que leurs chiens de meute. Se trouvant donc en cette pauvreté, l'infant se porta au-dessus de la Coa, et comme ils y passaient tous leur triste vie, il leur arriva la nouvelle que don Gonçallo et le mestre du Christ venaient contre eux pour venger le meurtre d'une mère et d'une sœur; puis, que le roi et la reine devaient les suivre et avec eux le comte de Barcellos. Et, de fait, ils se dirigeaient sur cette Comarca (3) avec ce prétendu projet, mais leur intention était plutôt de le forcer à l'exil, que de le faire mourir. L'infant se réfugia alors en un lieu qu'on nomme Villar-Mayor, et il croyait qu'une fois en ce château, on ne le poursuivrait plus. Le soir, les siens partirent pour quelques aldées qui se trouvent sur le territoire de la Castille, et il resta avec Garcia Affonso et Diego Affonso; mais vers minuit il lui arriva guides et messagers, qui lui dirent que le comte et le mestre seraient devant le château avant l'aube,

avec tout pouvoir pour le faire mourir. L'infant, quand il se vit ainsi traqué en sa solitude, demanda conseil à ceux qui lui restaient. Leur avis fut qu'il devait partir ; et ainsi désemparé, il partit de nuit et s'en fut trouver le jour à San-Felizes-dos-Gallegos, seigneurie de Castille, qui se trouve à 8 lieues de là. Il ne menait en sa compagnie que Garcia Affonso, Diego Affonso et quatre garçons pour conduire les mulets, et c'est ainsi, sans plus de suite, qu'il arriva au château de l'infante dona Beatriz, sa sœur, femme du comte don Sancho ; il y fut bien reçu, et il lui fut fait grand accueil.

Quant aux misérables vassaux de ce prince, qui s'étaient éparpillés dans les villages d'alentour pour y trouver meilleur asile, lorsque vint l'aube du jour, ils commencèrent à rassembler leurs pauvres bagages pour retourner où ils avaient laissé l'infant, et comme ils étaient en chemin, ils rencontrèrent un certain Fernan Gallego, le serviteur auquel était confié le soin de sa garde-robe, qui leur dit comment le prince était parti, et de quelle manière ; ajoutant comme quoi il leur faisait dire, par son entremise, que s'il l'aimaient, ils allassent

tous chercher fortune où bon leur semblerait, et cela pour peu de temps, parce qu'ils ne tarderaient pas à apprendre de ses nouvelles; ceux qui lui conserveraient franche affection pouvant alors venir le joindre.

Ce message fut écouté avec grande douleur parmi ces hommes en détresse, et la réponse fut donnée avec tels gémissemens, qu'il n'y avait là personne qui les entendît sans pitié. Il y avait donc cris et pleurs : quelques-uns même s'arrachaient les cheveux et se frappaient du poing le visage; ils le faisaient de telle manière que leur face était toute sanglante. Ceci dura grand espace de temps, comme il devait advenir à des gens qu'on ne venait point troubler en leurs regrets. La fatigue et l'angoisse des discours firent cesser enfin leurs lamentations. Deux puissantes raisons néanmoins les conviaient à ce deuil : la première était l'affection qu'ils avaient pour leur seigneur, prince grand et libéral, se montrant compagnon agréable en toute rencontre; la seconde, c'était la pensée qui leur venait à tous, que si don Joam fuyait avec telle crainte d'être prisonnier, ou mis à mort, ils ne devaient guère songer, eux ses serviteurs, à conser-

ver l'espérance de la vie. Enfin après s'être reconfortés l'un l'autre, du mieux qu'ils pouvaient faire, ils se dispersèrent chacun de leur côté, comme il arrive aux navires qui composent une flotte en mer, quand il viennent à être battus par la tourmente.

A ceux qui voudraient connaître la fin de ce drame, que la simplicité de l'historien laisse voir encore si terrible, nous dirons que don Joam continua à errer quelque temps sur les frontières du Portugal et qu'il finit par se réfugier chez sa sœur, dona Beatriz. Ce fut là qu'il acquit la certitude que, malgré son crime, il obtiendrait un asile assuré à la cour du roi de Castille. Parvenu en Espagne, il fut fait comte de Valença par Henri II, qui lui accorda la seigneurie absolue de plusieurs autres villes et même celle de quelques forteresses. « Il vécut là, ajoute le vieux chroniqueur, assez honorablement. » Ce que tous les auteurs ne disent pas, et ce qu'il y a de plus étrange sans doute, c'est que le roi lui donna en mariage sa fille naturelle, Constance. Don Fernando étant mort, Juan II, qui avait succédé à Henri et qui élevait des prétentions sur la couronne de Portugal, craignit l'influence que le fils d'Inez pouvait avoir encore et les droits qu'il devait nécessairement revendiquer; il s'empara de sa personne, et ce fut en prison qu'il mourut. On montre son tombeau dans le couvent de Saint-Estevan, à Salamanque.

NOTES

SUR LES AMOURS D'UN FILS D'INEZ DE CASTRO.

(1) Quoique la chronique se taise sur la date de cet évènement, il paraît que le mariage de l'infant avec Maria Telles eut lieu en 1376.

(2) Le chroniqueur avoue que c'était un bruit généralement répandu, que le prince avait épousé sa nièce secrètement à Vallada ou à Portalègre, mais il rejette cette opinion, émise par certains historiens, comme étant mensongère.

(3) La Comarca est une division territoriale répondant à nos départemens.

CHRONIQUE

DE MARIA DE PADILLA,

DU MAITRE DE SANTIAGO

ET DE LA REINE BLANCHE DE BOURBON.

Les fragments que l'on va lire sont extraits d'une chronique dont la réputation est devenue presque populaire, et qu'au fond, néanmoins, on connaît fort peu. Je veux parler du livre de Pedro Lopez de Ayala, qui n'eut peut-être d'autre tort, en entreprenant d'écrire l'histoire du terrible don Pedro, que d'être le favori de Henri de Transtamare. C'est dans l'édition princeps que ces extraits ont été puisés, et c'est tout-à-fait à tort que la Biographie universelle dit que Lopez de Ayala a été imprimé pour la première fois en 1591. La première édition du vieil historien Espagnol porte simplement au titre: *Cronica del rey don Pedro* in-4°. Goth., et à la fin du volume, on lit les mots suivants: *Aqui se acaba la coronica del rey don Pedro primero deste nombre de Castilla e de Leon.* « Imprimida por » Meynardo Ungut aleman, e Estanislao polono, companeros » en la muy nobre e muy Leal Cibdad de Sevilla, a ocho » dias del mes de Otubre, ano del Nascimiento de Nuestro » senor Ihu-xpo, de mil e quatro cientos e nonenta cinco » anos. »

Il me reste un regret, je l'avouerai, c'est de ne pas avoir pu mettre à profit pour ce travail une précieuse chro-

nique contemporaine mentionnée par le savant Vicente Salva dans son catalogue, et qui est introuvable à Paris ; je veux parler de l'histoire de Gratia dei, imprimée au commencement du XVIIIe siècle et intitulée : *historia del rey don Pedro y su descendencia que es el linage de los Castillas escrita por Gratia dei y anotada por otro autor*. Ce précieux document historique publié dans le *semanario erudito* (34 pet. in-4°), est accompagné de notes précieuses : Salva dit positivement que cette histoire est écrite tout-à-fait en faveur de don Pedro, et par conséquent fort différente de celle qui nous a été donnée par Ayala.

Voilà pour la bibliographie, voici maintenant quelques détails historiques afin de venir en aide à la mémoire de plusieurs lecteurs. Dans le récit tel que je l'ai laissé faire à l'historien, il y a derrière les acteurs une figure muette et menaçante, qui lève toujours son épée sanglante, quand doit venir le dénouement. Don Pedro, le cruel, se montre rarement à découvert dans le drame terrible qu'il fait jouer pendant dix-huit ans sous ses yeux. C'est donc un homme qu'il faut juger par ses œuvres. Laissons parler Mosen Diego de Valera, le chambellan du palais ; c'est presque un contemporain ; il dira le prologue, nous écouterons ensuite Ayala.

« Ce roi don Pedro, dit-il, se montra fort discret d'esprit, vaillant de corps, mais rusé de cœur. Il était soupçonneux, cauteleux, et avec cela plus entreprenant en son courage, qu'il ne convenait à un roi. Il croyait légèrement toutes choses, ce qui l'entraînait en de grands dommages. Pour cruel, il le fut démesurément ; et voici

ceux qu'il fit périr parmi les puissans de ce royaume : leur nombre est grand. Entre eux on compte d'abord don Juan Nunez le maître de Calatrava, Garci Lasso de la Vega, puis les vingt-quatre jurés de Cordoue, et tant d'autres qui périrent en cette cité. En son extrême cruauté, il ne pardonna pas même à son propre sang, témoin le maître don Fadrique, son frère, qui eut pour fils l'amirante Alfonso Enriquez ; il le fit mourir dans l'Alcaçar de Séville, ainsi que don Juan et don Diego, ses autres frères qui étaient encore enfants. Son cousin, l'infant d'Aragon, il le fit tuer à Bilucio ; à Zamora, périrent don Juan de Ledesma et don Pedro son frère. A Castro Xeniz, la reine dona Lianor, sa tante, eut le même sort, et sa femme, dona Blanche périt à Medina Sidonia. A Séville, il fit brûler dona Urraca, la mère du comte don Juan Alonso, Dona Juana de Lara périt aussi sous le poignard, et cependant c'étaient ses cousines germaines. Presque tout le lignage de Lara, qui était si noble et de si vieille extraction, en Espagne, il le détruisit. A Alfaro, il fit décoller Guttière Fernandez de Toledo et don Vasco, archevêque de Tolède. Le frère de ce dernier, il l'exila, et ce prélat mourut en Portugal. Don Alonso Fernandez Coronel, qui avait été son gouverneur, il lui prit Aguilar, par la force des armes, ensuite il le fit décapiter. A Villanueva, il fit mettre à mort Per Alvarez de Osorio ; à Talavera, celle qui succomba fut dona Leonor de Gusman, la mère du comte don Henrique, de don Fadrique, de don Sancho, de don Tello, les fils du roi Alphonse et ses propres frères. Tout cela ne suffisait pas à sa terrible cruauté, la reine dona Maria, par terreur de son propre fils, alla s'enfermer dans la forteresse de Toro. Il l'assiégea, et comme elle descendait du château pour s'en remettre à la piété filiale de celui qu'elle croyait avoir

quelque respect pour une mère, il la reçut sans nulle révérence, et il fit mettre à mort sous ses yeux, ceux qui en une telle compagnie se croyaient suffisamment sûrs. Ceux qui périrent en cette occasion, on a gardé leur nom ; ce furent : don Per Estevanez, maître de Calatrava, Ruy Gonçalez de Castaneda, et Alonso Tellez Giron ; puis encore Martin Alonso Tello. La reine fut si troublée de voir telles exécutions, qu'elle tomba comme morte sur le sol, en présence de semblables épouvantemens. »

Dans cette sanglante énumération, on le voit, le vieux chroniqueur dédaigne la chronologie, il procède géographiquement, par cités et par provinces. Il en oublie cependant. Le trésorier qui avait jetté tant d'or dans les coffres du roi, l'ancien favori Samuel Ben Levi, il le passe sous silence, peut-être parceque ce n'était qu'un juif. Alhamar, le roi Vermejo, et ses cinquante seigneurs, tués dans le champ de la Tablada, il dit bien qu'ils périrent honteusement, mais il taît leurs noms. C'étaient de purs mécréans. Et l'enfant jetée aux lions dont parle Fernand Lopes, et la femme de Coronel, qui s'oignit d'huile brûlante, pour échapper aux poursuites de l'assassin de son mari ! Don Pedro a eu cependant des Apologistes, et Philippe II l'a nommé, dit-on, le **Justicier** !

DONA MARIA PADILLA,

L'INFANT DON FADRIQUE,

ET LA REINE BLANCHE DE BOURBON.

Et vous saurez que dona Maria de Padilla était fort belle, de bon entendement, mais petite de corps.

Or, quand don Juan Alfonso d'Albuquerque, qui avait gouverné le royaume, fut revenu de son ambassade de Portugal, il s'en alla devers le roi à Torrijos, et il sut que Blanche de Bourbon, la nièce du roi de France, celle qu'on destinait pour femme à don Pedro, était arrivée à Valladolid ; mais comme il savait aussi que le jeune roi n'avait nulle

volonté de faire ses noces, il lui parla, lui conseillant d'aller sur le champ en la cité où la princesse était arrivée, et lui disant en outre qu'il fallait s'unir avec ladite dame, nièce du roi de France, et cela, parce qu'elle avait été épousée par ses propres ambassadeurs. Il lui donna à entendre qu'en agissant ainsi, il agirait pour son propre avantage; car, disait-il, il savait bien lui-même que ses royaumes de Castille et de Léon étaient en grande aventure, et qu'avec un fils légitime, toutes ces choses cesseraient. Il ajoutait qu'autrement la reine de Castille, dona Leonor d'Aragon, ayant des fils, les infans don Juan et don Fernando pourraient bien prétendre aux dits royaumes, et qu'il y aurait au fond quelque grand péril en tout cela, pour la chrétienté, attendu le voisinage des Maures du côté de la mer et par delà. Il le pressa, prétendant qu'il devait mettre bonne grâce à partir sur le champ de Torrijos, où il était, pour aller faire ses noces avec dona Blanche de Bourbon, la propre nièce du roi de France, celle qu'on appelait déjà la reine de Castille; son dernier mot fut même que, s'il agissait ainsi, tout le royaume entrerait en allégresse et en plaisir. Et vous saurez que tout ce que disait en ces termes don Juan Alfonso, en donnant tels conseils au roi, c'était pour parvenir à ses fins, car il

lui plaisait sur toute chose d'éloigner don Pedro de dona Maria de Padilla. Un fait se dévoilant à sa clairvoyance, savoir : que les parens de cette dame se trouvaient être déjà bien avant en la faveur du roi ; don Juan Fernandez de Hinestrosa, oncle de dona Maria, et Diego Garcia de Padilla, son frère, étant devenus ses familiers, tandis que don Juan Thenorio avait été nommé grand chambellan. Et ce que ne disait point don Alfonso, c'est comment avaient commencé ces amours aux temps où toutes choses et où toutes graces se faisaient en ce royaume et en la maison du roi, par les mains et par la volonté de lui don Juan. Le roi avait vu à Gijon dona Maria, qui était une demoiselle de grande beauté, élévée en la maison de dona Isabel de Menezes, la propre femme de don Juan d'Albuquerque, et si Juan Fernandez de Hinestrosa, son oncle, l'avait conduite à Sahagun, cela avait été par le conseil de don Juan Alfonso, qui pensait en tirer avantage.

Or donc, quoique le mariage ne fût pas en la volonté du roi, il fit ainsi qu'il lui avait été conseillé par don Juan Alfonso ; il partit de Torrijos et s'en fut à Valladolid, laissant dona Maria de Padilla dans les environs de Tolède, au château de

Montalvan, château très sûr. Là, il mit dona Maria en la garde d'un de ses frères, bâtard, que l'on appelait Juan Garcia, et qui fut depuis maître de Santiago. Pour qu'elle ne courût aucun risque, pour qu'elle demeurât en pleine sûreté, il commit là encore à sa garde plusieurs autres gens, en qui il se fiait. Car on saura qu'il craignait fort en ce temps don Juan Alfonso. C'est qu'il savait combien il pesait à ce seigneur qu'il eût mis tant d'amour en une jeune fille élevée dans sa propre maison, et au moyen de laquelle on avait espéré le subjuguer : le contraire était arrivé.

Le roi s'en fut donc à Valladolid, où étaient déjà réunis par ses ordres, à l'occasion de son mariage, tous les grands de son royaume ; puis quand il fut arrivé, il ordonna qu'on eût à faire ses noces avec dona Blanche de Bourbon, son épouse, qui était en l'âge de dix-huit ans, qui avait toute beauté, et qui appartenait au royal lignage de la maison de France. . . . .
. . . .

Et, comme nous venons de le dire, le roi don Pedro fit ses noces avec son épouse, dona Blanche, et il la prit pour femme, et il s'unit à elle à Sainte-

Marie-la-Neuve de Valladolid ; il y eut grandes fêtes, grands tournois, grandes joutes. On vit là réunis nombre de dames et de cavaliers. Le roi et la reine allaient en ce jour vêtus d'étoffes blanches brodées d'or, fourrées d'hermine, et ils montaient tous deux des chevaux blancs. Le roi avait pour parrain don Juan Alfonso, seigneur d'Albuquerque, et dona Leonor d'Aragon était la marraine de la reine, et elle montait une mule : cette reine dona Leanor était vêtue d'étoffes blanches, elle portait sur sa tête un diadème de pierres chatoyantes. Et allaient à pied avec la reine pour tenir les rênes de son cheval : le comte don Henrique, don Tello, son frère, puis don Fernando de Castro, et don Juan de la Cerda, le fils de don Luiz. Il y avait encore à ce cortége le maître de Calatrava, don Juan Nunez de Prado, don Pedro de Haro et d'autres grands seigneurs. Quant à l'infant don Fernando d'Aragon, il conduisait la reine dona Leonor sa mère, qui était, comme nous l'avons dit, la marraine. La reine-mère dona Maria était aussi présente, allant sur une mule, et portant une robe de samis blanc. Et celui qui tenait les rênes était don Juan d'Aragon, cousin du roi. Et en ce jour des noces, ainsi que c'est la coutume de Castille, allait, tout à côté de la reine Blanche, dona Marga-

rida de Lara, sœur de don Juan Nunes, qui était demoiselle et qui jamais ne se maria. Et c'est ainsi que se conclut cette union, un lundi, le troisième jour de juin.

Dès le mercredi suivant, après les épousailles, voici ce qui arriva. Comme le roi mangeait en son palais, en la salle qu'on appelle la salle de l'abbé de Saint-André, dans un lieu voisin du monastère qui se nomme aujourd'hui le couvent de las Huelgas, voici qu'il vit arriver les deux reines, dona Maria, sa mère, et dona Leonor, sa tante; toutes deux elles étaient en pleurs; et lui, s'étant levé de table, les prit à part, et elles commencèrent à l'araisoner, et voici ce qu'elles lui objectèrent, ainsi qu'elles le racontèrent depuis, comme il l'avoua lui-même de son côté. — Seigneur, il nous a été rapporté, et on nous a fait entendre que votre intention était de vous éloigner d'ici sur l'heure; si ce que l'on dit est vrai, vous voulez aller où est dona Maria de Padilla. Eh bien! seigneur, nous vous demandons en grâce que vous ne fassiez point chose semblable, car si vous agissez ainsi, sachez-le, sire, cela sera très peu à votre honneur et à votre avantage; non, vous ne sauriez laisser votre femme, à l'heure même où vous venez d'être marié, et

quand vous êtes environné des plus grands et des meilleurs de vos royaumes. De plus, nous vous le disons, le roi de France aurait cette conduite en fort mauvais gré, et bien vous savez que, par ce mariage contracté avec sa propre nièce, il s'est lié à vous. C'est grâce à votre demande qu'on vous l'a accordée, et, comme de raison, elle vous a été envoyée avec honorable suite. En agissant donc comme vous le voulez faire, certes vous donnerez scandale à votre royaume et aux grands convoqués par votre ordre. Ce serait agir contre vous-même, si vous partiez d'ici, sans leur dire quelques paroles.

Et le roi leur répondit qu'il s'étonnait beaucoup de ce qu'elles pouvaient croire à son départ de Valladolid et au délaissement de sa femme. Et les reines lui répétèrent que, pour certain, on les avait averties qu'il allait s'éloigner à l'instant, pour se rendre près de celle qui l'attendait ; mais il affirma le contraire, disant que jamais chose semblable ne serait faite par lui. Et voilà que les reines s'éloignèrent, sachant bien toutefois qu'il allait partir ; mais ne pouvant s'y opposer.

En effet une heure après cette entrevue, le

roi ordonna qu'on lui amenât des mules, disant qu'il voulait aller visiter sa mère dona Maria; mais il s'éloigna, après avoir été coucher à une aldée que l'on appelle Olmedo; il se rendit, dès le jour suivant, à Montalvan, près de Maria Padilla.

Et quand on sut à Valladolid que le roi s'en était allé, et près de quelle femme il était, il y eut en toute la ville grand bruit et grand mouvement. Don Juan Alfonso d'Albuquerque et don Juan Nunez de Prado, le maître de Calatrava, s'en furent avec bien d'autres chevaliers devers la reine, et ils étaient fort tristes en leurs paroles. On convint alors que les deux seigneurs dont nous avons parlé, et bien d'autres avec eux, iraient trouver le roi don Pedro en la ville de Tolède, et qu'ils travailleraient de tous leurs efforts auprès de lui, pour que dona Blanche ne fût pas ainsi délaissée. Mais comme don Juan Alfonso était déjà à Almocor, ayant expédié un message vers don Pedro, qui l'engageait à venir en toute sûreté près de lui, il entra en conversation avec don Juan Nunez, le grand maître, et une forte terreur s'empara de tous deux, si bien qu'ils résolurent deux choses, savoir : que le maître de Calatrava s'en irait en sa maî-

trise, et que pour Juan Alfonso d'Albuquerque, il retournerait en ses châteaux.

Et comme le roi don Pedro vint à savoir que ces deux seigneurs s'étaient retirés en leurs terres, il partit sur le champ de Tolède, et résolut de s'en aller à Valladolid rejoindre dona Maria, sa mère, et Blanche de Bourbon, son épouse. Il fit cela, dit-on, pour qu'il n'y eût plus de scandale au royaume, et s'il agit ainsi, ce fut par les conseils de ses familiers, par ceux des propres parens de dona Maria de Padilla, qu'il avait toujours près de lui. Il alla donc à Valladolid, où il demeura avec la reine Blanche deux jours, mais ces deux jours ne purent s'achever, et qu'il y demeurât davantage. Il partit de la cité et s'en fut à Mojados, aldée peu éloignée de là. Il vint ensuite à Olmedo, il y resta quelques jours, et depuis, au grand jamais, il ne revit la reine dona Blanche, et cependant elle était sa femme.

Pour dona Maria, elle continuait à dominer le roi, mais s'il y avoit quelque bonne action à faire, elle la faisait; et au temps des ôtages donnés par Alfonso d'Albuquerque, lorsqu'on amena

Gutier Gomez de Toledo, la chaîne au cou devant le roi, ce fut Maria de Padilla qui demanda sa grâce, et ce fut elle qui gagna son pardon. Et quand don Alvar Perez de Castro et Alvar Gonçalez Moran montèrent à cheval pour s'éloigner d'Olmedo, celle qui les fit avertir secrètement qu'il y avait pour eux péril de mort en la ville, ce fut encore Maria de Padilla, à qui ne plaisaient point telles choses, en les actions que faisait le roi. Depuis don Pedro disait publiquement que si ces deux seigneurs fussent entrés en la ville, à coup sûr, ils étaient morts.

Et ce fut vers ce temps que don Fadrique, le maître de Santiago, le propre frère de don Pedro, le fils du roi Alphonse et de dona Leonor de Gusman, arriva à la ville de Cuellar, où alors était le roi. Et don Pedro le reçut fort bien, mais il n'avait pas vu le maître depuis ce temps où, en Llerena, sa mère, dona Leonor, allait prisonnière quelque temps avant sa mort. Et ce fut alors que l'on retira la grande commanderie de Castille à don Ruy Chacon, et qu'on la donna à don Juan Garcia de Villagera, frère bâtard de Maria de Padilla. Le grand maître, don Fadrique, mit ainsi commencement à

ses amitiés avec dona Maria, avec Juan de Hinestrosa, son oncle, et avec Diego Garcia de Padilla, son frère; il savait que cela plaisait au roi.

Le roi don Pedro partit de Cuellar et il alla à Ségovie; ce fut de ce lieu qu'il ordonna que dona Blanche, sa femme, qui était à Medina del Campo fût conduite à Arevalo, et que là elle fût gardée de telle manière, que jamais dona Maria, sa propre mère, ne pût la voir, qu'aucun chevalier ne pût la visiter. Déjà, en ce lieu, elle était comme prisonnière, et elle avait pour gardes don Pero Gomez Gudiel, natif de Tolède, évêque de Ségovie, Tel Gonçales Palomèque, chevalier de Tolède, et encore Juan Manso de Valladolid, officiers de sa maison.

Et en la cinquième année de son règne, l'an du Seigneur 1354, l'ère de César 1392, l'ère des Arabes 754, le roi, après avoir fait périr Juan Nunez de Prado, le grand maître de Calatrava, le roi don Pedro, dis-je, songea à épouser, du vivant de sa femme, dona Juana de Castro, la propre fille de don Pedro de Castro, surnommé de la Guerra. Dona Juana était fort belle, et toujours

le roi disait qu'il voulait se marier avec elle, et celui qui s'entremettait en cette union était un chevalier que l'on appelait Mem Rodriguez de Senabria, natif du pays de Galice. Pour dona Juana de Castro, elle disait dabord que tel mariage ne se devait faire, don Pedro étant marié avec dona Blanche de Bourbon. Mais elle avouait aussi qu'elle y consentirait volontiers, si le monarque savait lui prouver qu'une union telle que celle contractée par lui pouvait être mise à néant : le roi répondait qu'il lui montrerait sous peu comment il était en son droit. Selon son raisonnement, il pouvait bien se séparer de dona Blanche, et cela d'autant plus qu'en réalité elle n'était point sa femme. Dame Isabelle, mère de dona Juana de Castro, voulut que le roi fournît de riches ôtages, tels que l'alcaçar de Jaen, le château de Duenas, Castro Xeriz, et ces ôtages il les donna. Puis étant arrivé à Cuellar, il envoya chercher don Sancho, évèque d'Avila, don Juan, évèque de Salamanque, et il leur expliqua comment il n'était pas marié et comment jamais il ne pouvait ètre uni à dona Blanche, ayant nombre de fois protesté contre une telle alliance. Il ajouta que c'était raison qu'ils eussent à prononcer qu'on pouvait le marier selon son bon plaisir,

et lesdits évêques, avec grande terreur dudit roi, l'écoutèrent et ils firent comme il lui plût. Dona Juana se rendit à telles raisons et les noces de son mariage se firent publiquement. Dona Juana fut donc appelée reine, car elle était mariée solennellement par l'évêque de Salamanque, mais le second jour, don Pedro partit de Cuellar, il vint à Castro Xeriz, et jamais depuis, il ne revit dona Juana de Castro, qui cependant elle aussi était sa femme. Néanmoins, il lui donna la ville de Duenas, et là elle vécut long-temps, se faisant toujours appeler reine, quoique cela déplût à don Pedro.

Ce fut alors que l'on eut nouvelle qu'une fille était née au roi, une fille qui lui était donnée par Maria de Padilla, à Castro Xeriz. On la nomma dona Constança, elle se maria par la suite avec le duc de Lancastre : ce fut sa fille qui, devenant femme de don Henrique, fut connue plus tard sous le nom de la reine Catherine.

Et durant cette même année, le comte don Henrique, don Juan Alfonso d'Albuquerque et don Fernando de Castro se réunirent pour établir leur ligue contre le roi, mais si lesdits seigneurs s'en-

tendirent, il n'y eut pas encore de combat.

A cette époque aussi, l'histoire cesse de parler un moment du comte et de don Alfonso, pour s'occuper de don Pedro. Après qu'il se fut emparé de Cea et des autres châteaux qui appartenaient au seigneur d'Albuquerque, il alla à Tolède, mais sa volonté était d'abord de se rendre à Segura, où s'était soulevé le maître de Santiago, don Fadrique, son frère; il passa donc en la grande cité, et là demeura quatre jours. Ce fut en ce lieu qu'il ordonna que Juan Fernandez de Hinestrosa, son grand camérier, oncle de Maria de Padilla se rendît à Arevalo, où était la reine Blanche de Bourbon pour l'amener à Tolède, et la déposer en l'Alcaçar; et cela fut publié de telle façon que tout le monde en eût connaissance. Quand les chevaliers de Tolède eurent appris telle nouvelle, ils eurent grand souci qu'une telle dame devînt prisonnière, et que la bonne cité de Tolède eût été choisie pour sa prison. Aussi voulaient-ils faire mauvais parti à Fernandez de Hinestrosa; mais bien qu'il y eût en la cité sept cents hommes de cheval, ils se désistèrent de leur projet par crainte du grand dommage qu'occasionnerait un tel événement. Et pendant que

don Pedro s'en allait à Segura, où s'était soulevé son frère, Fernandez de Hinestrosa n'en alla pas moins à Arevalo, où se trouvait la reine Blanche, qu'il amena à Tolède selon les ordres du roi; et ceux qui vinrent avec elle étaient l'évêque de Ségovie que l'on appelait Pero Gomez Gudiel, natif de Tolède même, et un autre chevalier nommé Palomèque; ceux-là auxquels précédemment le roi avait confié la garde de la reine; mais ils avaient grand souci de la voir conduite de telle manière en prison, aussi dès qu'ils furent entrés avec elle dans Tolède, s'entendirent-ils avec leurs parens sur ce que bientôt vous allez savoir.

Lorsque la reine Blanche de Bourbon fut entrée en la cité, elle dit que de ce pas même elle voulait aller faire ses oraisons en l'église de Sancta-Maria; en effet elle s'y rendit, mais dès qu'elle y fut entrée, elle refusa de sortir du saint lieu, par la crainte qu'elle avait et de la prison et de la mort. Et elle faisait tout cela par les conseils de l'évêque. Juan Fernandez de Hinestrosa, qui avait amené cette princesse, lui demandait, par merci, qu'elle se rendît en l'alcaçar du roi, qui était aussi le sien, et qu'on voit en la cité. Là, disait-il, un appar-

tement digne d'elle lui avait été préparé ; mais jamais elle n'en voulut rien faire. Et quand Juan Fernandez de Hinestrosa se fut assuré qu'elle ne voulait point se rendre en l'alcaçar, il ne se hazarda point à la faire sortir de l'église contre sa propre volonté, car Juan Fernandez était bon chevalier, à la fois affable et courtois. Et aussi il est bon de dire qu'il craignait le soulèvement des citoyens de Tolède, car il comprenait fort bien que tous avaient grand souci de cet emprisonnement de la reine. Il s'en alla donc vers le roi qui était alors sous les murs de Segura ; il lui conta ce qu'avait fait Blanche de Bourbon, et comment il n'avait pas osé mettre à bonne fin ses ordres, parceque c'était son épouse. Le roi lui dit qu'il irait bientôt lui même en la cité, et qu'il saurait agir selon ce qu'exigeait son service.

Et vous saurez qu'après le départ de Fernandez de Hinestrosa, la reine s'entendit avec plusieurs grandes dames de la cité qui la venaient voir chaque jour, et elle leur dit comment elle était en appréhension du trépas, et qu'à cette heure, elle avait nouvelle que le roi allait se rendre à Tolède pour la faire prendre et la tuer ; aussi leur deman-

dait-elle leurs secours et leur aide en cette occurrence.

A cette époque, la reine était fort jeune, elle n'avait pas plus de dix-huit ans, et celle qui l'assistait alors était une noble dame que l'on nommait dona Leonor de Saldana, aux soins de laquelle la reine mère dona Maria l'avait confiée. Et dona Leonor, la noble épouse d'Alfonso de Haro, allait parlant dans Tolède avec les dames et chevaliers; elle leur remontrait qu'il fallait trouver quelque expédient pour que la reine ne fût pas mise à mort, qu'il y aurait à cause de cela honte pour la cité. Et les dames de Tolède elles mêmes, quand elles entendaient ces raisons, entraient en grande pitié pour la reine et parlaient à leurs maris.

— Vous seriez, leur disaient-elles, les plus pauvres hommes du monde si une telle reine, une femme de roi, allait mourir de male mort en la ville où vous demeurez, et puis que vous la tenez parmi vous, ne consentez jamais à un méfait de telle nature.

Quant à la reine, elle pensait toujours que Juan

Fernandez de Hinestrosa allait revenir à Tolède pour la faire prendre et la mettre à mort ; et elle se prenait à penser aussi que tout cela n'entrait point en la volonté du roi, qu'il n'agissait que par les inductions de quelques conseillers, parens de dona Maria de Padilla ; qu'un temps viendrait où son mari et seigneur regarderait comme un service ce qu'on aurait fait pour la délivrer.

Et les chevaliers de Tolède, émus par tous les discours dont on les entretenait, allaient pleurant sur la mort et sur la prison de la reine, dame de si haut lignage, créature si complétement exempte de péché. Et après conseil, ils se réunirent pour l'aller chercher dans l'église de Sancta-Maria, et ils la conduisirent à l'alcaçar de la cité, un jeudi à l'heure de tierce, et là elle se trouva sous la garde des hommes honorables de la ville, et des chevaliers, et tous se joignirent de bonne volonté pour telle œuvre (3).

En ce temps, ceux de Tolède envoyèrent vers le maître don Fadrique pour qu'il vînt en la cité soulevée en faveur de la reine Blanche ; et le maître de Santiago, qui se trouvait alors à Segura, se ren-

dit à leur proposition, et il vint sur le champ poser son camp dans les faubourgs de la ville, puis il s'en fut immédiatement visiter la reine en l'alcaçar, et là, il lui fit ses sermens ainsi qu'à ceux de la cité de Tolède. Cordoue Cuença, l'évêque de Jaen, Talavera étaient en la même opinion, mais bien que tout cela fût fait avec bonne intention, surtout de la part de quelques uns : c'était chose fort aventureuse et dont plus tard on parla mal.

Et depuis, à cette occasion, il y eut grands troubles en la ville ; puis advinrent les événemens de Toro où le roi, gardé par les seigneurs, était vraiment prisonnier. En ce temps la reine put jouir de quelque ombre de liberté ; mais don Pedro s'échappa par ruse ; avec la ruse, il recouvra puissance, avec puissance, la soif de sang. Ceci se passait en l'an six de son règne, et voilà ce qui advint l'an douze et l'an quatorze.

Le roi don Pedro étant à Séville, sut que le maître de Santiago don Fadrique, venait vers lui, et qu'en agissant ainsi il obéissait à ses ordres, mais il avait résolu de le tuer ; et voici que le jour où don Fadrique devait arriver au palais dans la

matinée, le roi fit appeler en ses appartemens l'infant don Juan d'Aragon, son cousin, et Diego Perez Sarmiento, qui était grand adelantade de Castille, et don Pedro leur fit faire serment sur la croix et sur les saints Évangiles qu'ils tiendraient secret ce qu'il allait leur dire, et ils jurèrent; ensuite le roi parla ainsi à l'infant :

— Je sais fort bien et vous aussi vous le savez, que le maître de Santiago, mon frère, vous veut du mal. Je crois bien que vous le lui rendez; et moi, maintenant, en raison de quelques circonstances qui ont eu lieu contre mon service, je prétends le prendre dès aujourd'hui. C'est pourquoi je vous prie de m'aider en cela, et en cela vous m'obligerez singulièrement. D'ailleurs, aussitôt que l'infant sera mort, j'entends partir d'ici pour la Biscaye, et faire mourir aussi don Tello; et lui, une fois mis à fin, je veux vous donner les terres de Lara et de Biscaye; elles vous reviennent du fait de votre femme.

Et l'infant don Juan répondit au roi :

— Seigneur, je tiens à grande faveur que vous

veuillez bien me confier votre secret. Comme vous le dites il est vrai que je veux du mal au maître de Santiago, don Fadrique et au comte don Henrique, son frère ; je sais qu'il en est de même de leur côté ; et à cause de cela, il me plaît certainement beaucoup que vous ayez ordonné de faire mourir aujourd'hui le maître. Si donc tel est votre plaisir, moi je le tuerai ?

Et il plut beaucoup au roi d'entendre comment répondait l'infant, et il lui répartit :

— Infant, mon cousin, j'agrée ce que vous me dites et je vous prie de le faire ainsi que vous le proposez. Et Diego Perez Samiento s'adressa à l'infant :

— Laissez faire le roi, seigneur, il ne manquera pas de sergens d'armes pour tuer l'infant.

Et ces paroles déplurent grandement au roi, et jamais il ne le pardonna à Diego Perez Sarmiento : c'eût été une grande joie pour le roi, que l'infant frappât le maître.

Un mardi, 29 de mai, arriva donc à l'alcaçar

de Séville l'infant don Fadrique, le frère du roi; il venait de recouvrer la ville et le château de Jumilla au royaume de Murcie, et en cela, il avait grandement agi pour le service du roi, et chaque jour, lettres lui arrivaient de se hâter de venir près de don Pedro. Ce fut à l'heure de tierce, dans la matinée, qu'il entra dans l'alcaçar. Aussitôt qu'il fut arrivé, il alla faire sa révérence au roi, et il lui parla, tandis qu'il jouait au jeu de las tablas en son alcaçar; et en entrant il lui baisa la main, ainsi que les autres cavaliers qui étaient avec lui. Pour le roi, il le reçut en apparence de fort bon visage; il lui demanda de quel lieu il était parti ce même jour, et s'il avait bon gîte: et le maître lui répondit qu'il venait de Santillana, qui est à cinq lieues de Séville, et que pour l'auberge, il supposait qu'elle était bonne. Et le roi lui dit: Maître, allez vous reposer en vos appartemens, et ensuite vous reviendrez vers moi. Don Pedro disait ainsi, parce qu'il avait vu entrer, avec le maître, compagnie nombreuse.

Don Fadrique se sépara alors de don Pedro, et il alla voir dona Maria de Padilla, ainsi que les filles du roi, qui étaient en un autre appartement,

en l'aile que l'on appelle l'alcaçar de l'escalier tournant ; et dona Maria savait fort bien tout ce qui avait été ordonné ou résolu contre le maître, et quand elle vit don Fadrique, elle lui fit si triste chair, que tous l'auraient pu comprendre. C'était une dame fort bonne, de sain jugement, et qui ne se payait pas de certaines choses que faisait le roi. Il lui pesait même beaucoup que la mort du maître eut été ordonnée en ce jour. Et le maître dès qu'il eût vu dona Maria, ainsi que les filles du roi, ses nièces, s'en fut de là et descendit dans le corral (4) de l'alcaçar, où l'on avait laissé ses mules ; il voulait s'en aller chez lui et tranquilliser son monde. Et quand il fut arrivé en la cour, les mules ne se trouvèrent plus ; les portiers du roi avaient ordonné à tout le monde de débarrasser l'alcaçar et le corral, puis ils avaient fermé toutes les portes ainsi qu'il leur avait été prescrit, pour qu'il n'y eût pas là grand monde. Le maître en voyant que ses mules n'étaient pas là, ne savait pas s'il devait retourner vers le roi ni ce qu'il devait faire : et un chevalier qui se trouvait avec lui, et que l'on nommait Suer Nunez de Navalez, natif des Asturies, comprit qu'il y avait quelque mal là-dessous; il voyait en l'alcaçar grand mou-

vement, et il dit au maître : seigneur, la petite porte du corral est ouverte, sortez, les mules ne manqueront point. Cela, il le lui répéta plusieurs fois. Et je crois bien que si le maître fût sorti de l'alcaçar, ou il eût heureusement échappé à son sort, ou l'on n'eût pu le prendre seul, et sans qu'un grand nombre des siens mourussent avant lui.

Les choses se préparant, arrivèrent vers lui, par ordre du roi, deux chevaliers : ils étaient frères, l'un s'appelait Fernand Sanschez de Tovar, l'autre, Juan Fernandez, et ils ne savaient rien de tout ce qui était résolu, et ils dirent au maître : —Seigneur, le roi vous appelle.

Et le maître se disposa à retourner vers le roi ; il était fort inquiet et déjà se doutait du mal qui allait advenir. Ainsi donc, comme ils allaient passant par les portes de l'alcaçar, à mesure qu'ils pénétraient dans les salles, toujours il y avait moins de monde, car il avait été ordonné aux portiers de ne laisser entrer personne. Les choses étant donc ainsi, le maître arriva où était le roi, et personne n'entra avec don Fadrique, si ce n'est

le maître de Calatrava don Diego Garcia, qui, ce jour-là, l'accompagnait, mais il ne savait rien de ce qui allait se faire. Il y avait encore deux cavaliers ; le roi était dans une salle, que l'on appelle la salle de stuc, dont les portes étaient fermées. Les deux maîtres arrivèrent, mais les portes ne s'ouvrirent pas sur le champ, et Pero Lopez de Padilla, le chef des arbalétriers était dehors avec eux. Enfin, l'on ouvrit une petite porte qui donnait entrée dans la salle où était le roi, et don Pedro dit à Lopez de Padilla, son grand arbalétrier, prenez le maître, et il répondit : « Seigneur, lequel des deux faut il prendre? Le roi repartit : — C'est le maître de Santiago. Et à l'instant, Pero Lopez arrêta don Fadrique et lui dit : — Vous êtes pris. Le maître resta coi et fort épouvanté, et immédiatement le roi dit à un des arbalétriers à masse, qui se trouvait là : — Arbalétrier, tuez le maître de Santiago; et cet homme ne l'osant faire, un autre que l'on appelait Ruy Gonçalez de Atiença, qui était dans le secret, dit à haute voix: — Traîtres, comment vous comportez-vous? n'entendez-vous pas que le roi vous ordonne de tuer le maître ? Et comme les arbalétriers virent que le roi le commandait, ils commencèrent à lever leurs

masses pour frapper don Fadrique ; l'un d'eux s'appelait Nuno Fernandez de Roa, l'autre, Juan Diente et le troisième, Rodrigo Perez de Castro. Et comme le maître de Santiago vit ce qui en était, il s'échappa au même instant des mains de Pero Lopez de Padilla, arbalétrier mayor du roi, qui le tenait prisonnier. Il s'élança dans le corral et mit la main à son épée ; mais jamais il ne la put tirer, parce que la garde se trouvait engagée dans le baudrier et que la croix était retenue par la courroie. Les arbalétriers arrivèrent sur le maître pour le frapper, toutefois ils ne le purent d'abord atteindre, parce que don Fadrique s'élançait par bonds, de côté et d'autre. Enfin, Nuno Fernandez, l'un des gardes, qui le suivait de plus près, l'atteignit et lui donna de sa masse sur la tête, de manière qu'il tomba à terre, et alors arrivèrent les autres gardes, et tous ils le frappèrent. Là donc succomba le maître de Santiago, et lorsque le roi l'eut vu étendu à terre, il s'en alla en d'autres salles de l'alcaçar, pensant trouver quelques uns des hommes qui avaient accompagné don Fadrique, car il prétendait aussi les tuer, mais il ne trouva personne. Les uns n'avaient pas pu entrer avec le maître, les autres s'étaient enfuis ou cachés ;

néanmoins, il y avait avec lui un chevalier de l'ordre, que l'on appelait don Pero Ruis de Sandoval, et par sobriquet, *figure de porc* : il avait été autrefois commandeur de Montiel; c'était lui qui avait remis cette forteresse au roi, et depuis, il avait obtenu la commanderie de Merida. Don Pedro eut bien voulu le faire mourir, mais il ne le put trouver, et pour cette fois il échappa.

En ce même jour, le roi fit mourir un écuyer appelé Sancho Ruiz de Villegas, et par surnom, Sancho Portin, qui était camérier en chef du maître. Et il le trouva dans la salle de l'escalier tournant, où se tenait dona Maria de Padilla avec les filles du roi. C'était là où l'écuyer s'était réfugié, lorsqu'il avait entendu tout le bruit qui se faisait au moment où le maître avait été frappé. Et Sancho Ruiz s'était emparé de dona Beatrix, la propre fille du roi : il la tenait en ses bras, pensant ainsi échapper à la mort; mais quand le roi vit cela, il la lui fit arracher d'entre les bras, et il frappa lui-même cet homme avec la dague qu'il avait à sa ceinture. Et celui qui aida à le tuer, était un chevalier nommé Juan Fernandez de Tovar, qu'il avait pour ennemi. Dès que le roi vit

Sancho Ruiz étendu mort, il retourna au lieu où gìsait le maître, et trouvant que celui-ci respirait encore, il tira la dague qu'il portait au côté, la remit à un des pages de sa chambre, et le lui fit achever. Puis quand cela fut fait, il s'assit à table, au lieu où gìsait le maître de Santiago : c'était dans la salle des fayences bleues qui est en l'alcaçar.

Quelques jours après, voici ce qui arrivait à don Juan d'Aragon, le cousin du roi qui réclamait les biens que le grand maître don Fadrique avait en Biscaye et qui lui avaient été promis.

Le roi se trouvant à Bilbao, envoya dire à son parent qu'il eût à se présenter au palais, et l'infant s'y rendit sur le champ. Il entra dans la chambre où était don Pedro, sans compagnie, à l'exception de trois écuyers qui restèrent à la porte. L'infant portait un petit poignard; et quelques uns de ceux qui se trouvaient avec don Pedro et qui étaient dans le secret, se mirent à jouer avec lui en semblance de plaisanterie ; c'était pour lui retirer sa dague, et ils y parvinrent : puis lorsque cela fut fait, Martin Lopez de Cordova, valet de cham-

bre du roi, tint, à bras le corps, l'infant, pour qu'il ne pût approcher du roi, et un sergent d'armes que l'on appelait Juan Diente, lui donna un grand coup de masse sur la tête, et les autres arbalétriers arrivèrent, et ils le frappèrent encore. Et tout blessé qu'il était, l'infant ne tombait pas, et il s'en fut sans aucun sentiment jusqu'à un endroit où était Juan Fernandez de Hinestrosa, qui le voyant venir ainsi, tira l'épée, la porta en avant, et lui cria : Oh-là! oh-là! Et l'un des arbalétriers l'acheva alors d'un coup de masse; ce fut à ce moment qu'il tomba mort, et quand il fut tombé, le roi le fit jeter par les fenêtre de l'appartement où il reposait. L'infant tomba donc en la place, et le roi dit aux Biscayens qui s'étaient assemblés en foule : — Regardez bien, voici votre seigneur, celui qui prétendait gouverner. Et ensuite, après que le prince fut resté ainsi exposé quelques temps, don Pedro le fit jeter dans le fleuve, si bien que jamais il ne parut. Vous saurez que cet infant d'Aragon mourut un mardi, le 12 de juin, quinze jours après que le maître don Fadrique eut succombé à Séville.

Et voilà plus tard comment mourut la reine. Le

roi don Pedro avait fait assassiner dona Leonor sa tante ; la mère du maître de Santiago , dona Juana de Lara, avait été envoyée prisonnière à Almodovar, pour être exécutée à Séville. Ce fut alors que Blanche de Bourbon changea de captivité ; de l'alcaçar de Siguenza où elle était, elle fut conduite, toujours prisonnière, à Xeres de la Frontera , et il y eut une femme qui partagea sa triste vie de recluse ; ce fut Isabelle de Lara , la fille de don Juan Nunez , mais elle y mourut empoisonnée, selon le commun rapport.

Et ce fut aussi en ce temps que don Pedro après avoir armé ses galères contre celles du pays d'Aragon , s'en vint à Tordesillas où demeurait Maria Padilla. Il fut là quinze jours , puis il retourna à Séville , et comme il était en cette dernière cité , il lui arriva nouvelle que dona Maria lui avait donné un fils , ce dont il eut fort grand plaisir, et ce fils fut nommé don Alfonso. Immédiatement après sa naissance , le roi retourna à Tordesillas, où était Maria Padilla.

Voici ce qui arriva après que le roi don Pedro eut conclu la paix avec celui d'Aragon : il partit de

Deça et s'en fut à Séville ; et en ce temps la reine Blanche de Bourbon était toujours prisonnière et on l'avait conduite en la ville de Medina Sidonia. Là elle avait pour garde Inigo Ortiz de las Cuevas, qui s'appelait aussi d'Estuniga. C'était un chevalier placé par les ordres du roi ; et don Pedro envoya un homme que l'on appelait Alfonso Martinez de Uruena, un des serviteurs de maître Paul de Perouse, médecin et grand trésorier ; cet homme venait pour donner du poison à la reine, afin qu'elle mourût. Mais quand il fut arrivé à Medina où se trouvait la prisonnière, il s'entretint sur sa mission avec don Inigo Ortiz, et quand don Inigo sut ce qu'on prétendait faire, il s'en alla vers le roi, et il lui dit qu'il n'accomplirait jamais telle action, mais que si lui, don Pedro, voulait faire telle chose, il envoyât tirer la reine du lieu où elle était sous sa garde, qu'après il en fût fait à sa merci. Il ajouta que tant qu'elle se trouverait au lieu où elle était, il la regarderait comme étant sous sa garde, et que si dans les circonstances présentes il donnait son consentement à une mort, il croirait faire acte de trahison ; le roi fut très irrité contre Inigo Ortiz pour cette raison, et il ordonna que l'on remît la prisonnière à Juan Perez de Rebolledo, habitant de Xeres, son

sergent d'armes. Et Inigo Ortiz fit ainsi qu'il était prescrit. Quand la reine fut au pouvoir du sergent d'armes, le roi la fit tuer, et cette mort fut douloureuse à tout le royaume, lorsqu'on vint à l'apprendre. Car il est certain que de grands maux fondirent à cette occasion sur la Castille (5).

Cette reine Blanche était, comme il a été dit, du lignage des rois de France à la fleur de lys, de ceux de Bourbon, qui portent l'écu fleurdelisé à la bande de couleur. Et elle avait vingt-huit ans quand elle mourut; elle était blanche, de fort bonne grace et de noble jugement; chaque jour elle restait deux heures en oraisons fort dévotes. Son temps de pénitence fut grand en la prison où elle était, et tout cela, elle le souffrit avec une louable patience.

Et voilà ce qui arriva un jour où elle était en la prison, la prison où elle mourut : un homme que l'on eût pris pour un pasteur, se présenta au roi comme il se préparait à aller à la chasse dans les environs de Xeres et de Medina Sidonia, et cet homme dit au monarque que Dieu l'envoyait devers lui, pour lui annoncer que les maux qu'il faisait

endurer à la reine Blanche étaient montés jusqu'au ciel, et que sans aucun doute sa colère saurait l'atteindre; que bien au contraire, s'il consentait à retourner vers celle qui était son épouse et avec laquelle il devait vivre selon que l'exigeait la raison, un fils naîtrait de lui, qui monterait sur le trône de Castille. Le roi fut très épouvanté, il fit saisir l'homme qui lui avait tenu ce langage, et il crut un moment que c'était un émissaire de la reine Blanche à qui elle avait soufflé ces paroles. En conséquence, il envoya immédiatement son camérier et son chancelier à Medina Sidonia, où la reine était prisonnière. Par ses ordres ils devaient faire toute perquisition sur cet événement; ils arrivèrent en la ville sans être nullement attendus; ils s'en allèrent sur le champ vers la reine, ils montèrent à la tour où elle était enfermée, et là ils la trouvèrent les deux genoux en terre, faisant ses oraisons; elle pleurait, elle se recommandait à Dieu, car elle pensait que son heure était venue; et les deux officiers firent part alors de leur mission, demandant à la reine si elle avait envoyé cet homme dont il a été parlé; mais elle répondit que jamais il ne lui était apparu; et les gardes, interrogés à leur tour, répondirent qu'un tel message n'avait pu être en-

voyé par dona Blanca et que nul homme ne pénétrait au lieu où elle était prisonnière. Or, d'après ce qu'on vient de lire, il paraît que ce fut œuvre de Dieu. Tous ceux qui eurent connaissance de l'événement le crurent du moins ainsi ; et quant à l'homme, après l'avoir gardé quelques jours, on le lâcha et depuis ce temps jamais il ne parut.

Et à cette même année mourut à Séville dona Maria de Padilla, de pure maladie, et le roi fit mener à cette occasion grand deuil par tout le royaume; puis on la fit inhumer à Santa-Maria de Escudillo, monastère qu'elle avait fondé et doté; et dona Maria de Padilla, ainsi que nous l'avons dit, était de grand lignage, fort belle, petite de corps et de bon entendement. Par sa mort elle laissa au roi un fils et trois filles, à savoir don Alfonso, dona Beatriz, dona Constança et dona Isabel.

Et ce fut vers ce temps aussi qu'eut lieu la mort du roi Vermejo ; don Pedro, après en avoir fait traîtreusement son hôte, le frappa lui même de sa lance dans le champ de la Tablada. Mais le Maure lui dit du haut de sa potence : « O roi ! vous avez

fait bien petite chevauchée, et c'est là un triste exploit. »

Et après ce fait, le roi ordonna que l'on assemblât les cortès à Séville, parceque se trouvaient réunis en cette cité tous les grands seigneurs du royaume, à la suite des guerres advenues contre les Maures. Et devant tous, il affirma que la reine Blanche de Bourbon, celle qui naguère était morte, ne pouvait être regardée comme sa femme légitime, que jamais elle n'avait pu l'être ; qu'avant de l'épouser il s'était uni de parole à Maria de Padilla, et l'avait reçue pour épouse, circonstance qu'il avait tenue cachée jusqu'alors, dans la crainte de la jalousie de quelques uns de son royaume, qui se seraient offensés de l'affection qu'il portait aux parens de dona Maria; il avait craint, ajouta-t-il, les soulèvemens et les révoltes dans les cités, comme l'avait prouvé du reste ce qui était advenu à Toro. Ce mariage était donc resté secret pour tous. Mais si vers ce temps il était venu à Valladolid, où ses noces avaient été célébrées avec Blanche de Bourbon, son mariage avec dona Maria de Padilla n'en était pas moins certain ; et pour témoins de cette union, il invoquait ceux qui étaient présens, à savoir : don

Diego Garcia de Padilla, maître de Calatrava, frère de dona Maria, Juan Fernandez de Hinestrosa son oncle, Juan Perez de Orduna, le chancelier du sceau, et enfin Juan Perez de Orduna, abbé de Santander et grand chapelain. Ces personnages étaient présens, affirma-t-il, lorsqu'il avait pris Maria Padilla pour épouse légitime, et Diego Garcia ainsi que Juan Alfonso de Mayozga et Juan Perez le chapelain, qui étaient aux cortès, dirent que c'était vérité, puis jurèrent sur les saints évangiles. Et alors le roi dit que Maria de Padilla, qui était morte, ayant qualité de femme légitime, devenait reine de Castille et de Léon; et qu'ainsi les enfans qu'il avait d'elle reprenaient tous leurs droits. Et en ce jour il y eut grand sermon sur ce fait; celui qui monta en chaire était don Gomez Manrique, archevêque de Tolède, et il fut prouvé par le prélat aux cortès combien étaient justes les raisons données par le roi. A la suite de cette cérémonie, don Pedro dit que dorénavant on eût à donner à Maria de Padilla le titre de reine de Castille, et à ses fils celui d'infans; et à l'instant il y eut messages pour que toutes les cités et bourgades du royaume reconnussent pour héritier du trône, l'infant don Alfonso : et tous obéirent à cette vo-

lonté. Immédiatement aussi le roi ordonna que prélats, chevaliers et dames s'en allassent à Estudilla, où gisait enterrée la reine dona Maria Padilla, et qu'on rapportât le corps fort honorablement à Séville, ainsi qu'il convenait pour une tête couronnée. Et l'ordre fut exécuté comme il avait été enjoint; on l'enterra dans la chapelle des rois à Séville, et elle demeura là en la cathédrale, jusqu'à ce que don Pedro eût fait construire une autre chapelle fort belle près de celle dont il a été fait mention ; et le corps y fut déposé, et dans la suite dona Maria de Padilla reçut le titre de reine (6).

lonte. Immédiatement aussi le roi ordonna que prélats, chevaliers et dames s'en allassent à Estadilla, où gisait enterrée la reine doña Maria Padilla, et qu'on rapportât le corps fort honorablement à Séville, ainsi qu'il convenait pour une tête couronnée. Et l'ordre fut exécuté comme il avait été enjoint; on l'enterra dans la chapelle des rois à Séville, et elle demeura là en la cathédrale, jusqu'à ce que don Pedro eût fait construire une autre chapelle fort belle près de celle dont il a été fait mention; et le corps y fut déposé, et dans la suite doña Maria de Padilla reçut le titre de reine (6).

NOTES

SUR DONA MARIA DE PADILLA, ETC.

(1) Lorsque le roi alla demander asile à don Pedro de Portugal, il en fut à peu près éconduit; le comte de Barcellos et Alvoro Perez de Castro eurent ordre de l'accompagner jusqu'en Galice. Le vieil historien portugais Fernand Lopes cite un fait que passent sous silence les chroniqueurs espagnols. Arrivés à Lamego, « le comte, dit-il, lui vola une fille du roi don Henrique, son frère, que don Pedro emmenait avec lui prisonnière. Elle avait quatorze ans, et on l'avait appelée dona Lianor des Lions. Voici à quelle occasion : étant encore enfant et entre les mains de sa nourrice, (elle n'avait guères même que quelques mois), don Pedro, par haine pour son père, la fit prendre d'une façon fort cruelle et jeter aux lions affamés qu'il élevait dans une cour. Il avait ordonné qu'on l'exposât en chemise, et ainsi fut-il fait comme il avait dit.

Les lions vinrent, s'approchèrent d'elle, et comme s'ils eussent eu pitié de l'enfant, ne lui firent aucune espèce de mal. Cela fut dit au roi par quelques uns des siens, et il la fit tirer de là, en ordonnant qu'on la remît à ceux qui la nourrissaient. Il voulut néanmoins qu'elle fût si bien gardée, que son père ne la pût avoir. Il la trainait donc avec lui; mais le comte la conduisit vers le roi de Portugal, et depuis elle fut remise à don Henrique son père. »

Ce fait, que je ne me rappelle avoir lu ni dans Ayala ni dans Diego de Valera, ni même dans Ortiz de Zuniga, n'explique-t-il pas assez quoique en mots le fratricide de Henri de Transtamare. Il en est presque toujours ainsi des précieuses et sincères chroniques portugaises; elles contrôlent admirablement les autres écrivains de la Péninsule; par malheur elles sont ignorées, et la plupart des historiens modernes songent à peine à leur existence.

(2) On a du remarquer la froide réserve d'Ayala à l'égard de Blanche de Bourbon. Dans un seul passage, et encore avec une discrétion toute diplomatique, il donne à entendre que le voyage prolongé de la reine avait pu exciter quelques soupçons dans l'esprit du roi; la tradition populaire est plus franche, et elle a été adoptée par quelques historiens; l'infortunée Blanche de Bourbon aurait été l'amante du grand maître de Santiago, et un fils serait né de ces amours qui devaient avoir une fin si tragique. Ortiz de Zuniga, d'ordinaire si consciencieux, n'hésite guères à adopter cette opinion. L'auteur des Annales de Séville dit positivement : « Ceux qui défendent les cruautés du roi, supposent qu'en outre de sa désobéissance, le grand maître avait commis un délit beaucoup plus grave; toutefois,

la faute de don Fadrique qui ferait horreur dans tout autre temps, est acceptée maintenant avec indulgence, et peut-être même considérée comme un heureux événement, puisque la postérité de ce prince, dans laquelle entrent tous les princes et tous les rois de l'Europe, provient de don Alonso son propre fils, qui naquit de Blanche de Bourbon. »

Ces paroles citées avec quelques réticences par Ortiz de Zuniga sont tirées d'un ouvrage intitulé : *El arbitrio entre el marte Francez y las vendicias Galicias.* Mais l'auteur qui les rapporte s'empresse de dire un peu plus loin que la reine expia bien par sa mort les fautes qu'on lui reprochait, si toutefois elle les commit.

Dans la deuxième édition, néanmoins, l'annaliste explique plus positivement quelle était la nature des bruits que l'on faisait courir sur la reine : on lit au tome II, page 365 : « Le maître de Santiago, don Fadrique, frère jumeau du roi Henrique II, eut pour fils don Alonso, qui en raison de sa parenté avec le roi, prit le nom patronimique d'Henriquez. Cet enfant naquit de la reine Blanche de Bourbon, et il est notoire, parmi les historiens et les généalogistes, que ce fut cette faute qui causa leur mort à tous deux. Je dirai même que si un tel bruit n'avait pas acquis tant de publicité, ma plume craindrait de le rapporter. La reine confia le témoin de sa faute à Alonso Ortiz, chevalier Sévillan, camérier et favori du maître. Celui-ci reçut l'enfant en secret, et l'emporta pour le faire élever dans la bourgade de Llerena, qui faisait partie des domaines appartenant à l'ordre de Santiago ; il le donna à nourrir à une Juive mariée, qu'on appelait la Paloma. C'est ce qui se chantait il y a plus de cent cinquante ans, en des

romances fort connues et qui circulent imprimées, quand les convenances pouvaient faire craindre encore d'accréditer des bruits préjudiciables à l'honneur de la reine Blanche. Une de ces romances que j'ai mentionnée dans un discours relatif à la famille de Ortiz, à laquelle j'appartiens, et dont faisait également partie le camérier, commence de cette manière :

« *Entre las gentes se dice*,
« *Mas no por cosa sabida*,
« *Que la reyna dona Blanca*
« *Del maestre esta parida.* »

Ortiz de Zuniga poursuit en faisant observer que Ferdinand-le-Catholique descendait directement du fils adultérin auquel fait allusion la romance; hâtons-nous de le dire, il a contre son opinion tous les historiens un peu graves qui ont écrit sur cette matière : Ferreras, Florez, Mariana, sont d'un avis opposé au sien.

Dans la chronique, dans les romances même, le caractère de la reine Blanche est empreint d'une pureté angélique, que lui conserve un historien français contemporain. Ne pourrait-on pas supposer que le peuple castillan, sans trop de haine pour don Pedro, mais aussi sans pitié pour les grands qui l'entouraient, aimait à voir le lion rugir de colère contre ceux qui l'opprimaient. La chanson grossière inventée par lui, c'était la javeline que l'on jette au taureau pour accroître sa fureur : on peut donc faire ici la part des bruits populaires, et celle des bruits de cour. Les historiens espagnols, et entre autres Flores, cherchent à prouver que don Fadrique n'alla jamais chercher

la reine Blanche en France, et que par conséquent des rapports criminels entre les deux victimes ne purent à cette époque exciter la jolousie de don Pedro. J'avouerai que si les preuves fournies par cet historien doivent être admises, il semble oublier néanmoins que, durant les troubles de Tolède, don Fadrique eut mille occasions de voir secrètement la reine. Un douloureux mystère plane donc toujours sur Blanche de Bourbon, et il ne faut plus qu'un Schiller pour faire sentir ce qui appartient dans cette existence agitée aux nobles rêves de la poésie.

(3) Le roi était dans une salle que l'on appelle la salle de stuc: Il y a *Yeso*, littéralement *Gypse* ou plâtre; c'est par pure préoccupation qu'un écrivain, fort habile d'ailleurs, a traduit ce passage par salle de fer (Hierro); la salle de Gypse, où était le roi, avait été probablement décorée dans ce style moresque, dont il reste de si merveilleux vestiges à Grenade. Ces ornemens si délicats et cependant si durables, qu'on admire encore dans les salles de l'Alhambra, sont tout simplement en plâtre, ou si on l'aime mieux en une espèce de stuc. Il en est ainsi de plusieurs autres expressions qu'on a tâché de ramener dans ces études à leur première signification : *Ballestero*, du mot latin Ballistarius, signifie proprement Arbalétrier et non pas Archer. Il y avait à la cour des rois espagnols du XVe siècle des espèces d'huissiers portant ce titre et gardant les portes; comme jadis nos hallebardiers, ils portaient la terrible masse dont il est si fréquemment question dans ces chroniques; de là leur titre de *Maceros*. Hinestrosa était *Ballestero mayor*, *Archiballistarius regius*, dignité qui a été confondue depuis avec celle de *Caballerizo mayor*. La dignité

de Repostero a également changé de dénomination; le *Repostero mayor* était une espèce de grand maître d'hôtel. *Procuràrci pecunariæ in domo regià præfectus.*

(4) Voici comment un écrivain français du XV[e] siècle raconte la fin de Blanche de Bourbon : « A ce s'accorda le roy, et bien hastivement envoya ung de ses sergens d'armes au Chastel où la royne estait, qui tantost quand elle le vit elle mua sa couleur, comme celle que sa mort sçavoit, et bien humblement luy dit: — Beaulx amis, bien sçary que du commandement de Monseigneur es cy venu pour moy délivrer de ce monde; mais je te pry que en la chapelle céans, avant ma mort me laisses aourer mon créateur pour luy demander pardon de mes pechiez, et je prieray Dieu pour toy: puis fais de moy à ton plaisir, puisque ma voulu monseigneur mectre entre tes mains. Rudement lui respondit le sergent: vostre oraison povez bien abrégier, s'il vous plaist, car icy ne puis-je longtemps séjourner.

Hastivement s'en entra la royne Blanche en sa chapelle pour y faire ses oroysons et se mist desvotement à nuds genoulz, disant: mon créateur très humblement je te cry mercy de tous mesfaiz que te fiz oncques, et en haulte voix moult d'aultres belles paroles piteuses dit la dicte dame, que le dict sergent crust, et depuis les relata; et tant longuement y demoura, que au dit sergent moult ennuya, et dit dame ici ne povés plus estre, mais ailleurs vous convient venir, puis amena la royne en sa chambre, qui de grant douleur estait pleine, et en celle douleur se laissa cheoir sur son coussin. . . .

Asprement vint le sergent d'armes qui ung coissin print

et sur le visage de la dame le mist, et tantost en pou de heure fit que la dame estaignit et fina de ce siècle. Pour laquelle nostre seigneur, pour l'amour d'elle fit de jour en jour moult de miracles ; et au pays d'Espaigne la réputent pour saincte, et dévotement y va le commun peuple, et de bien grans seigneurs, pour la saincte royne Blanche adourer.

Voy. *Chronique de Duguesclin* pub. par M. Francisque Michel; *Paris* 1830. 1 vol. in-18. M. Buchon a inséré la même chronique dans le Panthéon littéraire, et il a réuni plusieurs documens sur le tragique évènement que nous donnons ici dans son étendue.

(5) Maria de Padilla était, comme on l'a vu, favorable à don Fadrique ; quant aux rapports qui ont existé entre lui et Blanche de Bourbon, il est presque impossible de dire aujourd'hui de quelle nature ils ont pu être ; les historiens graves se taisent à ce sujet, et isolent toujours la reine et sa rivale. Je ne saurais croire, pour ma part, à une persécution implacable exercée par Maria Padilla sur Blanche. Ces deux femmes mortes la même année, mais dont le sort fut si différent, ont dû toutes deux beaucoup souffrir. Les passions sauvages de don Pedro ont dû leur être fatales à peu près au même dégré, moins la fin tragique réservée à la femme légitime. Ce ne fut pas sans une douleur profonde, sans doute, que Maria Padilla vit monter sur le trône de Castille la sœur de la fameuse Inez de Castro, bien que son triomphe ne durât qu'un jour. Ce ne fut point sans une terrible jalousie qu'elle put souffrir l'empire momentané de la recluse enfermée dans la tour de l'or. Il en est du reste fort curieux de suivre

ici la tradition, et de recueillir la voix populaire. Pour donner de l'énergie à la haine qu'elle suppose entre Maria Padilla et la reine, elle évoque les plus noirs enchantemens; et chose étrange sans doute ! cette fois, l'histoire érudite est complètement d'accord avec la romance, telle que le peuple aimait à la chanter. L'abréviateur des chroniques de son temps, Diego de Valera explique ainsi la haine qu'il suppose exister entre la reine et sa rivale, et il prétend motiver, par ce conte, les sombres dédains du roi.

« Et il y en a quelques uns, dit-il, qui prétendent que le roi fut ensorcelé de cette façon. La reine lui avait donné une ceinture d'or merveilleusement garnie de pierres précieuses et de perles; laquelle don Pedro, par amour pour elle, porta mainte fois; et Maria Padilla travailla tant, qu'elle parvint à l'avoir, et quand elle l'eut obtenue, elle la remit entre les mains d'un juif fort grand magicien, qui la donna de telle manière, qu'à l'heure où le roi voulut la ceindre, il lui sembla qu'elle était transformée en une grande couleuvre. Et alors le roi fort épouvanté demanda ce que ce pouvait être, et il lui fut répondu par quelques uns des parens de Maria Padilla, que c'était le présent que la reine lui avait fait; et au grand jamais depuis, il ne voulut revoir cette princesse. »

Voyez le curieux volume intitulé : Coronica de Espana, » dirigida a la muy alta e muy excelente princesa serenis- » sima reyna e Sennora Nuestra Sennora dona Ysabel, reyna » de Espanna, de Secilia e de Cerdenna, Duquesa de Athenas, » Condessa de Barcelona. Abreviada por su mandado por » Mosen Diego de Valera, su maestresala e del su consejo. » Sevilla, 1482. 1 vol. in-4°. »

(6) Aux personnes curieuses de savoir ce que la poésie

populaire a fait de l'histoire, j'offrirai les fragmens suivans :

Dona Blanche est à Sidonia,
Racontant son histoire amère;
C'est à une duègne quelle la raconte,
A une duègne en sa prison.
—De Bourbon, dit-elle, je suis fille,
Je suis belle-sœur de Charles-le-Dauphin,
Et le roi de la fleur de lys
Place mes armes en son écu.
De France je suis venue en Castille,
La France ! je ne l'aurais jamais dû laisser !
Et au temps où je l'abandonnai,
Mon ame eut dû s'échapper du corps.
Oh ! sans doute les infortunes
Peuvent devenir un héritage,
Et je le sens à mes malheurs,
Je suis fille de la disgrâce !
Je me suis mariée, à Valladolid,
Avec don Pedre le roi d'Espagne.
Son visage est beau,
Mais ses actions sont celles d'un tigre d'hircanie.
Le *oui*, il me l'a donné, mais non son cœur,
Car bien fausse est sa parole;
Et le roi dont la parole peut faillir,
Quel mal y a-t-il qu'il ne fasse ?
J'ai pris possession de lui par la main,
Jamais je ne l'ai pris par l'ame,
Car il s'était donné d'abord,
A un autre dame plus heureuse,

A une certaine dona Marie,
Que l'on appelle de Padilla.
Et il délaisse sa propre épouse
Pour une fausse amante,
Par le conseil des grands,
Je l'ai vu une fois en mes appartements,
Huit jours il y est demeuré,
Il y en a cent mille qu'il en est parti.
Je me suis mariée en un jour funeste,
Un mardi en la matinée ,
Et le mercredi, s'étaient déjà éteints
L'hyménée et son espérance!
Je donnai une ceinture à don Pedre:
De mille diamans on l'avait parsemée,
Et j'avais pensé pouvoir enlacer par elle
Celui que retient un amour bâtard.
Dona Maria l'a reçue,
Elle qui recoit tout ce qu'elle désire,
Mais elle l'a remise à un enchanteur
Sorti de la race ingrate des Hébreux.
Il a donné l'apparence de Serpents,
A ces doux gages de mon ame.
Et c'est surtout depuis cet instant que j'ai perdu
La fortune et mon espérance.

Dona Maria Padilla,
Ne vous montrez donc pas si triste.
Car si je me mariai deux fois,
Je le fis pour votre plus grand bien.

Et pour montrer plus de dédain,
A cette Blanche de Bourbon,
Que j'envoie à Medina Sidonia,
Pour qu'elle me brode un pennon.
Le travail sera mouillé de larmes,
Il sera couleur de son sang.
Et ce pennon, dona Maria,
Ce sera pour vous que je le ferai faire.
Et aussitôt il appela Inigo Ortiz,
Un excellent gentilhomme,
Et il lui dit de s'en aller à Medina
Pour donner fin à un tel labeur.
Inigo Ortiz lui a répondu :
— Cela jamais je ne le ferai,
Car celui qui tue sa dame,
Celui-ci est traître à son seigneur.
Le roi ennuyé de telle observation
Est rentré en ses appartemens.
Et à un arbalestrier à masse d'arme
Il a fini par donner ses ordres.
Cet homme s'en est allé devers la reine,
Il l'a trouvée en oraison,
Et quand elle a vu l'arbalétrier,
C'est sa triste mort qu'elle a vue.
Celui-ci lui a dit : — Madame,
C'est le roi qui en ce lieu m'envoie,
Il faut mettre ordre à ce qui touche votre âme,
Avec celui qui l'a créée;
Car votre heure est arrivée :
La prolonger, je ne le saurais faire.
— Ami, lui dit la reine,

Pour ma mort, je vous la pardonne.
Si le roi, mon seigneur, l'a ordonné,
Faites ainsi qu'il plaît à mon seigneur.
Mais qu'on ne me dénie point la confession,
Pour que j'obtienne ma grace de Dieu.
Ces larmes et ces gémissemens
Attendrirent le sergent d'armes
Et d'une voix foible et tremblante
Elle commença à parler ainsi :
—O France ! ma noble terre,
O vous, race de Bourbon !
Aujourd'hui j'ai accompli dix-sept ans
Et j'entrais dans les dix-huit,
Le roi ne m'a point connue
Et je m'en vais parmi les vierges.
Castille, dis-le moi, que t'ai-je fait ?
Tu ne saurais me reprocher la trahison ;
La couronne que tu mets sur ma tête
Est de sang et de soupirs ;
Mais j'en aurai une autre au ciel,
Une autre de valeur plus grande
Et ces paroles étant dites,
Le sergent d'armes la frappa.
Du sang qui découle de sa tête,
Il a parsemé le sol.

Aux pieds du roi Henrique
Est étendu mort le roi don Pèdro,
Bien plus par la volonté des cieux,
Qu'en raison de sa valeur.

Et quand il a rengainé le poignard ,
Il lui a mis le pied sur le cou.
Il ne se trouve pas encore bien sur
En présence de ce corps invincible.
Ils ont lutté les deux frères ,
Et de telle sorte ils ont lutté
Que le vivant est devenu un Caïn,
Et que celui qui est mort , n'en est pas devenu un à
cause du trépas de son rival.
Les armées sont émues
De compassion et de contentement.
Les hommes mêlés les uns aux autres ,
Courent pour voir l'événement.
Et ceux de Henrique
Chantent , carillonnent et crient ,
Vive Henrique!
Ceux de don Pedro
Appellent à leur aide, sonnent le glas , pleurent ,
Leur roi est mort !

Les uns disent que c'est juste
Les autres disent que c'est mal fait.
Qu'un roi n'est jamais cruel
S'il naît au temps où il doit l'être.
Et que ce n'est point chose raisonnable
Que le vulgaire entre au conseil ,
Pour voir si choses de telle gravité
Ont été faites bien ou mal .
Et que les erreurs de l'amour

Sont des erreurs belles et dorées.
Car la charmante Padilla
Est restée là comme un exemple,
Certes, il n'est personne qui ait vu ses yeux,
Et qui ne trouve le roi sage,
De n'avoir pas mis en feu son royaume,
A l'exemple du roi Rodrigue.

Les hommes à l'esprit vil,
Ceux qui par flatterie ou par crainte
Et qui bien qu'ils appartiennent au parti vaincu
Passent à l'instant au vainqueur,
Ceux là appellent vaillant don Henrique,
Le roi Pierre, ils disent que c'est un tyran, un aveugle,
L'amitié et la justice meurent toujours avec le mort.
La tragédie du grand-maître,
La mort d'un jeune fils,
La prison de dona Blanca,
Voilà son procès d'infamie.
Quelques hommes bien peu loyaux
Crient en exclamant vers le ciel,
C'est justice qu'ils demandent au roi.
Et pendant qu'ils parlent ainsi
Ceux de don Henrique, etc.

La belle Padilla pleure
Ce malheureux événement,

Et comme esclave du roi vivant
Et comme esclave du roi mort.
Oh Pierre, quelle mort infâme
T'ont donnée les mauvais conseils
Et les témérités trompeuses,
Et tes pensées trop remplies d'audace !
Elle s'élance en courant vers la tente,
Puis elle regarde avec un morne silence
Emporter son époux, tout couvert
D'un linceul sanglant et noir.
Tandis qu'à côté on donne
Le sceptre au roi Henrique,
Les uns sonnent leurs cloches (funèbres),
Les autres leurs instrumens.
On le sait l'envie du bien d'autrui
Accroît toujours la douleur;
C'est triste chose de voir ses ennemis
Servis par les événemens.
Ainsi la triste dame
Pleure et se meurtrit,
Parce qu'elle voit don Pedro couvert de sang,
Et don Henrique couvert d'or.
Elle arrache ses cheveux à pleine main,
Sans avoir pitié de sa chevelure,
Et mêlant les perles et l'or,
D'or et de perles elle inonde son cou.
Elle a voulu dire à haute voix :
« Vilains, Pierre vit au fond de mon cœur. »
Mais son désir lui a peu servi,
Car pendant qu'elle va disant ainsi,
Ceux de Henrique, etc.

Elle déchire ses vêtemens,
Elle montre son sein d'éclatante blancheur.
C'est le pur miroir de cristal
Où don Pedro se mirait.
Les ennemis ne la virent point,
Mais les chœurs célestes la virent,
S'étonnant comment tant de feu
Pouvait brûler sous la neige.
Voici qu'elle s'évanouit, vaincue
Par la puissance du tourment,
Et ses beaux yeux qui se ferment
Disent encore amour, mort, silence et songe.
Et pendant ce temps, le camp entier
Va courant et se mêle.
Vainqueurs, vaincus,
Soldats et chevaliers tout (se confond).
Et ceux de Henrique
Chantent, carillonnent et crient!
Vive Henrique!
Ceux de don Pedro sonnent le glas, appellent à leur aide,
Pleurent,
Leur roi est mort!

ROMANCE
DU COMTE ALARCOS
ET DE
L'INFANTE SOLISA.

XVe SIÈCLE.

Madame de Staël considère avec raison la romance du comte Alarcos, comme la plus touchante et la plus dramatique de toutes celles qu'on admire dans le *Romancero General*.

LE COMTE ALARCOS

ET

L'INFANTE SOLISA (1).

L'infante est dans la solitude, comme elle avait coutume d'y demeurer ; mais elle vit bien mécontente de la vie qu'elle mène, voyant que la fleur de ses jours se passe, que le roi ne la marie point, et qu'il n'a nul souci d'y penser.

Elle songeait en elle-même à qui elle se découvrirait : elle résolut d'appeler le roi, comme elle le faisait si souvent pour lui dire son secret et ses intentions. Le roi vint quand il fut appelé ; le roi ne se fit pas attendre.

Il vit sa fille à l'écart, toute seule sans compagnie, et dans sa beauté on voyait plus de tristesse que de coutume. Le roi devina promptement son ennui. Qu'est-ce, infante? Qu'avez-vous, ô ma fille? Contez-moi vos ennuis; ne prenez point de tristesse; quand on saura la vérité, à tout on remédiera.

— Il faudrait, bon roi, songer à me pourvoir, et que vous vous rappeliez la recommandation de ma mère; c'était, ô bon roi, de me marier. Elle disait que mon âge le voulait ainsi. Maintenant je suis honteuse de vous le rappeler; mais, ô roi, n'y deviez-vous pas songer pour votre fille?

Ayant écouté sa demande, le bon roi lui répondit: Infante, c'est votre faute et non la mienne; vous seriez déjà mariée avec le prince de Hongrie, mais vous n'avez pas voulu écouter l'ambassade qu'il nous envoya. Car en notre cour, ma fille, il y avait peu d'espoir de vous établir, car en tout mon royaume votre égal ne se trouve point, sinon le comte Alarcos, et il a femme et enfans.

— Vous, le roi, invitez un jour le comte Alar-

cos, et après le repas dites lui de ma part, dites lui qu'il se rappelle la foi qu'il m'avait jurée, et que je ne lui demandais pas.

« Il devait être mon mari, disait-il, et moi sa femme bien-aimée. » Quelque temps je fus dans la joie, quelque temps je fus sans repentir; il se maria avec sa comtesse, et cependant il l'avait bien vu, c'était pour lui que je ne m'unissais pas au prince de Hongrie : c'est donc sa faute et non la mienne.

Le roi en l'entendant avait perdu le sentiment, mais revenant à lui, il répondit avec douleur: ce ne sont pas là les conseils que votre mère vous donnait. Vous avez mal vu, infante, où était mon honneur, et si ce que vous avez dit est vrai, le vôtre est déjà perdu.

Vous ne pouvez pas être mariée, car la comtesse est vivante, et le mariage s'est fait par raison et par justice; dans les discours du peuple, vous seriez tenue pour abominable. Donnez-moi, ô ma fille, donnez-moi un conseil, ma raison n'y suffit

pas, et elle est morte, votre mère, votre mère dont l'avis me secourait.

— Je vous en donnerai un, bon roi, un de mon faible jugement. Que le comte tue la comtesse, et que personne ne le sache, et que le bruit courre bientôt qu'elle est morte d'un certain mal, d'un mal qu'elle avait. Le mariage pourra se faire; rien ne sera connu, et de cette manière, bon roi, mon honneur sera conservé.

De là sortit le roi ému, non du plaisir qu'il avait; il arrive au palais plein de soucis à cause de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, et il vit le comte Alarcos qui parlait au milieu d'un grand nombre de courtisans.

« A quoi sert aux chevaliers d'aimer et de servir les dames ? Ce sont des soins perdus quand la constance a manqué, et cependant on ne peut pas m'appliquer ce que je viens de dire. Dans le temps, j'en ai servi une que je chérissais, Dieu sait combien. Et voyez, si je l'aimais alors... je l'aime encore plus aujourd'hui. Ah ! selon moi, on doit dire : qui aime beaucoup, bien tard oublie. »

En achevant ces paroles, il s'avança vers le roi qui arrivait, et tout en lui parlant il s'éloignait de la foule; alors le bon roi dit au comte, en s'exprimant avec courtoisie : je vous convie, comte, à venir ce matin me tenir compagnie, vous déjeûnerez avec moi.

Et il eut en bon gré ce que son altesse lui disait, mais il lui répondit : je baise vos mains royales et vous remercie de la courtoisie que vous me faites en me voulant retenir ce matin, bien que je ne sois pas libre; la comtesse m'attend selon la lettre que j'ai reçue d'elle.

Un autre jour, de bon matin, le roi sortait de la messe; il se mit aussitôt à table, non à cause du grand appétit qu'il avait; c'était pour parler au comte de ce dont il lui voulait parler, et ils furent bien servis, comme il convenait à un roi.

Dès qu'ils eurent mangé et que tous les gens furent sortis, le roi resta à table avec le comte, et il commença à lui parler : il lui parla de l'ambassade dont il s'était chargé.

» Je vous dirai une nouvelle, comte, une nouvelle

qui ne m'a pas plu; elle me force à me plaindre, et à me plaindre de votre félonie. Vous avez promis à l'infante ce qu'elle ne vous demandait pas, vous lui avez promis d'être son mari.

Et à coup sûr l'union lui plaisait : si d'autres événemens ont été accomplis par vous, je n'entre point en cette altercation, mais j'ai à vous dire une chose, comte, qui vous pèsera plus que tout le reste; il vous faut tuer la comtesse; cela regarde mon honneur. Répandez le bruit qu'elle est morte d'un certain mal qu'elle avait, et le mariage aura lieu comme chose tout à fait imprévue, afin que ne soit pas déshonorée la fille que je chéris tant.

Et ces raisons entendues, le bon comte répondait : je ne puis nier, ô roi, ce que l'infante vous a dit; et il y a très-grande vérité en ce qu'elle me demandait, mais par crainte de vous, mon roi, je ne me suis point marié avec qui je le devais être. Je ne pensais point que votre altesse pourrait jamais y consentir, car me marier avec l'infante.... Sire, je me serais bien marié!... mais donner la mort à la comtesse, seigneur roi, je ne le ferai

point ; on ne saurait faire mourir celle qui ne l'a point mérité.

— Bon comte, elle doit mourir, car il faut sauver mon honneur ; il vous fallait examiner d'abord ce que vous deviez considérer, et si la comtesse ne meurt point, à vous il en coûtera la vie. Pour le seul honneur des rois, beaucoup sans fautes ont péri ; et que meure la comtesse, quelle merveille y a-t-il à cela ?

— Je la tuerai, bon roi ; mais cette faute ne sera point la mienne, vous en répondrez à Dieu, à la fin de votre vie. Je promets donc à votre altesse ma foi de chevalerie qu'elle peut me regarder comme un traître, si je n'accomplis ce qui est convenu, de faire mourir la comtesse, bien qu'aucun mal elle n'ait commis. Bon roi, si vous m'en donnez licence, dès à présent je partirai. — Allez ! et que Dieu vous conduise, bon comte, ordonnez tout pour votre départ. »

En pleurant s'éloigna le comte, en pleurant et sans aucune joie. Il pleure pour la comtesse qui l'aimait plus que sa vie ; il pleure aussi, le seigneur,

pour les trois fils qu'il avait. L'un d'entre eux était à la mamelle, et la comtesse le nourrissait, car il ne voulait téter aucune de ses trois nourrices; il prenait seulement le sein de sa mère, c'était elle seule qu'il connaissait. Les autres étaient petits, ils comprenaient encore bien peu, et avant qu'il arrivât le comte se disait ces raisons.

— Qui pourra regarder, comtesse, votre figure pleine de douce joie, quand vous viendrez pour me recevoir au dernier jour de votre vie. Je suis le triste coupable, cette faute est toute à moi.

Et comme il disait ces paroles, la comtesse sortait déjà, car un page lui avait dit que le comte était arrivé. La comtesse vit la tristesse que conservait son époux; elle remarqua ses yeux pleureurs, car ses yeux étaient gonflés de larmes versées en chemin au souvenir du bien qu'il perdait. Et elle dit à son mari : vous arrivez à propos, bien de ma vie; mais qu'avez-vous, Comte Alarcos, pourquoi avez-vous pleuré, vous qui êtes toute mon existence? Vous êtes venu si changé, que pour certain je ne vous connaissais plus; votre visage, ni votre apparence ne sont plus ce

qu'ils étaient. Donnez-moi part à votre ennui, comme vous le faites pour la joie. Oh ! dites-moi sur le champ ce que vous avez, comte, ne brisez pas ainsi ma vie.

— Je vous le dirai bien, comtesse, quand l'heure en sera arrivée. — Si vous ne me le dites point, comte, pour certain je me fâcherai. — Ne me fatiguez point, segnora, car l'heure n'est pas encore venue. Dînons tout de suite, comtesse, de ce qui se trouvera en la maison.

Et le comte se dispose comme il avait coutume de le faire les autres fois ; oui le comte s'assied à la table, mais pour dîner, il ne le peut pas. Ses enfans sont à ses côtés, car il les aime de tout son amour. Mais bientôt voilà qu'il se penche, il fait comme s'il voulait dormir. Toute la table était couverte des larmes qu'il avait répandues, et la comtesse le regardait sans savoir aucune de ses raisons ; elle ne lui demandait rien, elle n'osait, ni ne pouvait le faire.

Enfin se levant tout à coup, le comte lui dit qu'il voulait dormir, et la comtesse répondit

qu'elle dormirait volontiers aussi ; mais entre eux il ne devait point y avoir de sommeil, s'ils disaient la vérité.

Le comte et la comtesse s'en vont coucher où ils avaient coutume de le faire. Et ils laissent les enfans dehors ; le comte n'en voulait point. Ils emportèrent seulement le plus petit, la comtesse le nourrissait ; puis le comte ferme la porte, ce que jamais il ne faisait, et il commença à parler avec douleur et angoisse.

— O comtesse infortunée, très grand a été ton malheur !... — Je ne suis point malheureuse, je me tiens pour très fortunée, et regarde cela comme un grand bonheur. — Si vous saviez tout, comtesse, vous verriez que c'est là votre mauvais sort ; sachez donc que dans les temps passés j'aimais celle que je servais, celle-là c'était l'infante, pour votre malheur et le mien ; je lui promis de me marier avec elle, car c'est ainsi qu'il lui plaisait ; oui, elle me demande pour mari, à cause de la foi qu'elle me conservait. En raison et en toute justice, cela elle pouvait le faire, le roi son père me l'a dit, et c'est d'elle qu'il le savait. Mais une autre chose en-

core est ordonnée par le roi, et celle-là touche mon âme : il veut que vous mouriez, comtesse, et que ce soit la fin de vos jours, « car, dit-il, il ne peut avoir d'honneur, vous, comtesse, gardant la vie. »

Et quand elle eut entendu cela, la comtesse tomba évanouie à terre ; mais lorsqu'elle fut revenue à elle, voici les paroles qu'elle disait : Est-ce là le salaire de mes services, comte, des services que je vous rendais ? Oh ! ne me tuez pas, comte, et je vous donnerai un bon conseil, envoyez-moi en mon pays, mon père m'y chérira, j'y élèverai vos enfans, mieux que celle qui doit venir, et je maintiendrai la chasteté, comme toujours je l'ai maintenue. — Il vous faut mourir, comtesse, avant que luise le jour !

— Oh ! il paraît bien, comte Alarcos, que je suis seule en cette vie, car mon père est très-vieux, et pour ma mère, elle est morte. De bonne heure ils ont tué mon frère, le bon comte don Garcia, et c'est le roi qui l'a fait périr par la crainte qu'il avait de lui. Ce n'est pas la mort qui me pèse... car mourir... il le fallait, mais j'ai douleur pour

mes fils qui perdent ma compagnie ; faites-les moi venir, comte, qu'ils assistent à mon départ.

— Vous ne sauriez plus jamais les voir, comtesse, en aucun des jours de votre vie ; embrassez ce tout petit. C'est celui qui perd le plus ! J'ai douleur pour vous, comtesse, autant de douleur qu'on puisse avoir ; mais en rien elle ne peut vous valoir, segnora ; il s'agit de plus que la vie. Recommandez-vous à Dieu, ce qui sera fait doit se faire.

— Laissez-moi dire, bon comte, une oraison que je savais. — Dites-la bien vite, comtesse, et avant qu'on voie poindre le jour. — Je l'aurai promptement dite, comte, je ne resterai pas même le temps d'un Ave.

— Elle se mit à genoux à terre, et elle dit cette oraison : Seigneur, je remets mon âme entre tes mains, ne juge pas mes péchés selon que je le mérite, mais selon ta pitié éternelle, et selon ta grace infinie.

— J'ai fini, bon comte, l'oraison que je savais,

je vous recommande ces enfans, qui étaient entre vous et moi, et dites à Dieu pour moi, tant que vous conserverez la vie, que vous lui êtes obligé..... car je meurs sans faute. Donnez-moi cet enfant, je l'allaiterai avant de partir.—Ne le dérangez pas, comtesse, laissez-le comme il est, il dort; mais, moi, je vous demande pardon, car le jour arrive déjà. — Je vous pardonne à vous, comte, pour l'amour que je vous portais; mais je ne pardonne point au roi ni à sa fille, l'infante. Je les cite au contraire devant la haute justice; qu'ils y comparaissent donc dans trente jours. »

Et pendant qu'elle disait ces paroles, le comte se préparait. Il lui passa autour de la gorge un mouchoir de nuit, puis il le serra de ses deux mains de toutes les forces qu'il y pouvait mettre, et ce ne fut que quand sa vie se fut éteinte qu'il consentit à le lâcher. Puis voyant qu'elle était trépassée, il la dépouilla de ses voiles et de ses vêtemens, puis il l'étendit en son lit, et il la recouvrit comme elle avait coutume de l'être. Tout déshabillé lui-même, il se plaça à ses côtés; mais ce fut le temps peut-être de dire un Ave Maria; il se

leva et il appela à grands cris les domestiques qu'il avait.

— Secourez-moi, mes écuyers, c'est la comtesse qui se meurt..... Ceux qui viennent au secours trouvent la comtesse déjà morte. Ce fut ainsi qu'elle trépassa sans justice et sans raison; mais aussi tous ils moururent, et cela dans les trente jours. Douze jours s'étaient passés que l'infante n'existait plus, au vingt-cinquième, ce fut le roi, au trentième, ce fut Alarcos. Ils allèrent tous rendre compte à la justice divine. Puisse-t-elle ici nous accorder sa grâce, et là-bas sa gloire accomplie.

NOTE

SUR LA ROMANCE DU COMTE ALARCOS.

(1) Le texte de cette belle romance se trouve rarement dans les anciens romanceros. Il a été réimprimé par Grimm dans *la Sylva de Romances viejos*, donné à Vienne en 1812.

HISTOIRE VÉRITABLE

DE

DAMOISELLE THÉODOR.

CONTE ESPAGNOL.

L'historia verdadeira de Doncella Théodor jouit d'une certaine célébrité dans l'ancienne littérature espagnole; elle est devenue rare. Nous avons essayé de conserver au style de cette curieuse nouvelle sa naïveté; elle nous a semblé propre surtout à faire connaître certaines idées généralement reçues dans l'éducation du moyen age. *L'historia de Doncella Theodor* a eu un tel succès dans la Péninsule qu'on en fit une traduction portugaise devenue plus rare peut-être que la légende originale : c'est ce qu'atteste la *Bibliotheca Lusitana* du savant John Adamson. Selon toute apparence, un livre un peu plus ancien a fourni la première idée de cette historiette. Je veux parler *de las Preguntas que el emperador Adriano hizo al infante Epitus*; dans ce conte moral, il s'agit encore d'un enfant qui émerveille les docteurs par l'universalité de sa science.

HISTOIRE VÉRITABLE

DE

DAMOISELLE THÉODOR.

Il y avait dans le royaume de Tunis un marchand du pays de Hongrie, le plus riche qui fût au monde. Un jour, en passant par la place, il vit vendre une jeune fille chrétienne, qui était des contrées de l'Espagne, et la voyant si belle, il l'acheta au Maure qui l'avait amenée. A sa gentille disposition et à ses manières, il reconnut qu'elle devait être fille de gentilhomme ; il lui fit donc apprendre à lire et à écrire, ainsi que toutes les choses auxquelles elle pouvait prétendre, et si bien elle se donna à la vertu et à la sagesse, qu'elle surpassa

en science et en musique tous les hommes et toutes les femmes qui existaient alors. Et, comme les choses de cette vie sont variables, ce fut la volonté de notre Seigneur d'envoyer tel revers au marchand, que plusieurs navires lui appartenant, qui étaient chargés de marchandises de grandissime valeur, se perdirent tous en la mer ; de manière qu'il se trouva si complétement ruiné en ces terres étrangères, qu'il ne savait quel remède trouver à la pauvreté très grande en laquelle il était tombé. Se trouvant donc en misère telle qu'il ne lui restait plus rien pour le maintenir, il se décida à dire à la damoiselle. — Vous savez déjà qu'un si terrible revers est accouru sur moi, que de tous les trésors que je possédais, je n'ai plus rien à vendre ou à engager, cela arrive sans doute à cause des grands péchés que j'ai commis envers Dieu notre Seigneur ; mais en vérité il ne me reste plus rien si ce n'est vous : c'est pourquoi, ma fille et Senôra, ce sera chose forcée que je vous vende ; Dieu sait combien cela me pèse, mais vous avez déjà reconnu que je ne pouvais point faire autrement. C'est pourquoi je vous supplie, ma fille, de me conseiller ce qu'en votre entendement il vous semblera que je doive faire. D'après votre grand savoir, j'ai

telle confiance en vous que je ne doute pas que vous ne trouviez en votre esprit moyen de me maintenir et de me tirer d'embarras. Et damoiselle Théodor, quand elle entendit parler ainsi son seigneur, eut grande tristesse et chagrin, elle baissa les yeux vers la terre et commença à pleurer, demeurant long-temps sans parler, et songeant en son cœur.

Et après qu'elle eut bien examiné à part quel moyen d'allégement elle pourrait donner à son seigneur, qui l'avait élevée, et qui avait dépensé tant d'argent de ses trésors à lui enseigner ce qu'elle savait, elle releva la tête et dit : — Prenez courage, mon seigneur, n'ayez plus souci de rien au monde, et ayez bonne espérance en Dieu notre sauveur, car il vous secourra, et vous donnera un excellent moyen pour sortir de ce travail et de la pauvreté en laquelle vous êtes maintenant ; n'y songez pas davantage ; Dieu, je vous le répète, saura remédier à tout. Sortez sur le champ, allez-vous-en chez les joailliers, apportez-moi une riche parure de femme ; procurez-vous quelques étoffes de haute couleur, il faut que je fasse grande toilette aujourd'hui ; et après que je serai ainsi parée

et revêtue de ces beaux atours, vous me conduirez au roi Miramolin Almanzor, et vous lui direz que vous me voulez vendre. Il vous demandera ce que vous voulez de ma personne, répondez-lui de cette façon : — Seigneur, je viens vers votre altesse, car je suis en grande nécessité, mais si vous voulez m'acheter cette damoiselle, je vous la vendrai pour le prix qui sera convenable : et si le roi vous demande quel prix vous exigez de moi, dites-lui que vous voulez dix mille doubles de bon or vermeil. S'il s'émerveille du prix que vous demandez, répondez de cette manière : — Seigneur, que votre altesse ne s'étonne pas du prix que je demande pour cette damoiselle, en vérité elle vaut bien davantage.

Et après que le marchand eut entendu le conseil que la damoiselle lui avait donné, il reconnut qu'il était en bon chemin de salut. Il s'en fut chez les marchands de choses précieuses, et il s'adressa à un Maure son très grand ami, lequel s'appelait Mahoma et vendait toute espèce de marchandises, de la toile fine, des soieries, des joyaux et des épices ; il lui conta la triste situation où il en était venu pour ses péchés, et celui-ci le plaignant commença à lui parler ainsi :

— En vérité, mon digne ami, j'ai le cœur brisé, et les larmes me viennent aux yeux du grand embarras où tu te trouves, vois ce que je possède, et sache pour certain que rien ne te sera refusé; ce que tu désireras, je te le donnerai de volonté très franche, et plaise à notre seigneur que toi et ta damoiselle vous en tiriez avantage et bonheur.

Ami, lui dit le marchand, il faut que tu saches que j'ai besoin de robes de fines couleurs et d'élégans ajustemens de tête, pour parer la damoiselle, et ensuite, ami, je prétends la conduire vers le roi.

Et après que le marchand eut dit ainsi ses raisons, le joaillier lui donna de façon accomplie les étoffes et les parures aussi belles qu'il les avait demandées. Puis après les avoir reçues, le marchand rendit grâces à Dieu, et il dit en son cœur : — Si c'est la volonté de Dieu, la chose est en bon commencement.

Il revint à la maison, remit à la damoiselle les riches étoffes et les parures, et elle se réjouit rien qu'à les voir, car elle était belle, et leur richesse

devait relever grandement sa beauté. Elle dit à son seigneur : — Réjouissez-vous, prenez plaisir ; s'il plaît à Dieu, ceci deviendra le principe de notre fortune. Puis elle s'habilla de ces belles étoffes, et l'on eût dit qu'elles avaient été coupées à sa mesure ; elle s'ajusta les bijoux du mieux qu'elle sut faire, et quand damoiselle Théodor fut ainsi parée, elle semblait la plus grâcieuse et la plus belle qu'on pût trouver par tout le monde.

Le marchand se mit en route pour aller vers le roi Miramolin Almanzor, lequel prenait grand plaisir à contempler ainsi la beauté merveilleuse des dames et damoiselles.

§ I.

COMMENT LE MARCHAND CONDUISIT LA DAMOISELLE DEVANT LE ROI, EN SON ALCAÇAR (1) ; DE CE QUE CELUI-CI LUI DIT, ET LA RÉPONSE QU'ELLE FIT AU ROI.

L'histoire rapporte donc que le marchand conduisit damoiselle Théodor à l'alcaçar ; il parla au portier, le supplia de lui ouvrir, parce qu'il vou-

lait parler au roi ; le portier lui ouvrit à l'instant la porte, en lui disant qu'il fût le bien venu ; le marchand entra donc et s'en fut avec la damoiselle à la salle où était le roi, il le salua ainsi que tous ceux qui étaient présens ; et après s'être prosterné à terre, il s'approcha davantage et lui baisa la main, et le roi lui dit : « Réponds-moi, ami, que te plaît-il, et que me veux-tu ? » Le marchand répliqua aussitôt : « J'ai amené à votre altesse cette damoiselle pour savoir s'il lui plairait de me l'acheter. » Le roi répondit qu'il le ferait ainsi, mais qu'il déclarât combien il en voulait, et le marchand répartit qu'il en voulait dix mille doubles de bon or vermeil.

Et le roi fut fort émerveillé de ce qu'on lui demandait un prix si élevé. « Ami, dit-il, il faut que tu sois hors de ton jugement, ou il faut croire que la damoiselle s'est vantée de choses que probablement elle ne sait pas faire. — Seigneur, reprit le marchand, ne regardez point comme une merveille le haut prix que je demande, vous devez savoir qu'elle possède tant de manières de sciences, qu'il n'y a sage qui la puisse vaincre, et mes trésors, je les ai dépensés à lui faire apprendre ce qui lui a

été enseigné ; elle a étudié sur toutes matières écrites, elle sait ce que les sages et les lettrés peuvent savoir en ce bas univers, hommes ou femmes.» Et le roi, quand il eut entendu ces paroles, se prit à admirer la damoiselle ; il ordonna qu'elle retirât le manteau qui lui retombait sur les yeux, et qu'on enlevât le voile qui couvrait son visage. La damoiselle fit ce qui lui était demandé, et Miramolin put contempler alors une beauté plus merveilleuse que toutes celles qu'il eût vues en sa vie ; il lui demanda quel était son nom, et elle, avec grande humilité et révérence, lui répondit : « Très illustre seigneur, on m'appelle damoiselle Théodor.— Et vous plaîrait-il de me dire quelle est la science que vous avez apprise parmi toutes les sciences de ce bas monde. » La damoiselle lui répondit : « Votre altesse royale saura que la première chose que j'ai apprise, ce sont les sept arts libéraux; puis l'art de l'astrologie, la propriété des pierres et des eaux, celle des herbes, les qualités qui appartiennent à toute espèce d'animaux créés par Dieu en ce monde ; je sais aussi tout ce qui appartient à la musique ; je puis chanter et jouer des instrumens, baller et danser mieux que qui que ce soit en ce monde.

§ II.

COMMENT LE ROI S'ÉMERVEILLA DES CHOSES QUI LUI AVAIENT ÉTÉ DITES PAR DAMOISELLE THÉODOR, ET COMMENT IL FIT VENIR TOUS LES SAGES POUR QU'ILS EUSSENT A ENTRER EN DISCUSSION AVEC ELLE.

Les sages une fois arrivés, le roi ordonna qu'ils argumentassent vivement contre la damoiselle, puisqu'elle s'était vantée de savoir tant de choses, car il lui importait de connaître la vérité ; et parmi tous ces sages qui s'étaient rassemblés, il en choisit trois plus savans que tous les autres ensemble ; ils s'adressèrent immédiatement à la damoiselle et entrèrent en discussion.

Le premier qui lui parla commença à lui dire par manière de dédain, et comme s'il eût eu affaire à une jeune fille simple et ignorante : « Damoiselle, répondras-tu à ce que je vais te demander ? » La damoiselle lui répliqua : « Seigneur discret et savant, je vous répondrai avec l'aide de Dieu, et s'il plaît à mon seigneur le roi (que Dieu maintienne) et qui est ici présent avec tous ses cheva-

liers ainsi que les nobles hommes de sa couronne, qu'il m'en donne commandement et licence. »

Le roi lui répliqua qu'elle eût à répondre sur le champ aux demandes du sage, et cela sans aucun retard. La damoiselle lui dit qu'elle l'avait en gré et que c'était en sa volonté. Ils commencèrent de la façon suivante.

§ III.

DE LA PREMIÈRE DISPUTE QUE LE PREMIER SAGE EUT AVEC LA DAMOISELLE.

Le sage commença donc à dire : « Damoiselle, je te prie d'abord de ne te point troubler ; nous sommes ici devant le roi, notre seigneur ; il faut que chaque point soit examiné avec diligence. Etant tous bien reconnus pour savans et lettrés, il importe de savoir qui sera vaincu, de toi ou de moi.

La damoiselle lui répéta qu'il lui plaisait ainsi.

Il te va donc falloir répondre à ce que je te demanderai : « Quelles sont, dis-moi, les choses que

le Dieu très haut et très puissant à créées dans le plus sécret des cieux? »

La sage et discrète damoiselle répondit sur-le-champ à cette demande : « Seigneur maître, vous devez savoir que le Seigneur a créé au plus haut des cieux sept planètes; quant aux noms, je vais vous les dire : le Soleil, la Lune, les Etoiles, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus et Mercure; et de plus, il composa douze signe : le Bélier, le Taureau, les Gémaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons. Et notre Seigneur, après qu'il eut créé son ciel immense, composa les quatre parties du monde.

Le sage lui demanda : « Dis-moi, damoiselle, en quel mois règne chaque signe et quelles sont les propriétés qu'il a. »

La damoiselle répondit : « Au mois de janvier règne le Verseau ; il influe sur le reflet des pierres ; il est de la nature de l'air; celui qui naît sous son signe sera petit et de triste complexion, et il ne faudra jamais souffrir qu'il se lève de table ayant soif.

— Quel est le signe du mois de février ?

— C'est celui des Poissons; il règne sur les pieds; on l'assigne à la planète de Jupiter, il est de la nature de l'eau; sa qualité est froide; celui qui naîtra sous lui sera bien fait de corps; il se faut bien garder de saigner en ce temps.

— Parle du mois de mars, dit le sage ?

— Au mois de mars règne le Bélier; il influe sur la tête; on l'assigne à la planète de mars, parce que quand le soleil naquit d'abord, il parut dans la quatrième partie de ce signe; il est fort mobile, analogue au feu, et chaud de sa nature. Ceux qui naissent sous cette influence s'emportent pour la moindre cause.

— Et le mois d'avril ?

— Le signe du Taureau est assigné à la planète de Vénus; c'est un signe stable et fixe; ses qualités sont le froid et le sec, et selon la véritable astrologie, ceux qui naissent sous ce signe tombent fréquemment malades.

Le sage demanda ce qu'il fallait penser du mois de mai, et la damoiselle répondit :

— Le signe qui règne dans ce mois est le signe des Gémaux, il influe sur les bras; on l'assigne à la planète Mercure; ses qualités sont le chaud et l'humide. Celui qui naîtra sous ce signe sera homme de franc caractère ; il suivra le roi en sa cour et habitera le palais des grands.

— Que diras-tu du mois de juin?

— Au mois de juin est maître le Cancer, signe soumis à la lune; ses qualités sont le froid et l'humide. Celui qui naîtra sous ce signe sera vaillant et homme payant de sa personne ; mais, je vous le dis, prenez garde aux maladies de poitrine, car elles sont alors périlleuses.

— Que nous apprendras-tu sur le mois de juillet?

— Le signe du mois de juillet est appelé le Lion ; il pénètre le cœur de sa force, on l'assigne au soleil; sa nature est celle du feu, ses qualités sont le

froid et le sec. Celui qui naîtra sous ce signe sera homme probe et honorable, mais opiniâtre et entier en ses raisons.

— Quelle est la doctrine sur le mois d'août ?

— En ce mois règne le signe de la Vierge, il est soumis à l'influence de Mercure ; sa nature est terrestre. Celui qui naîtra sous ce signe sera prodigue, mais grand musicien. En ce temps, il vous faut surtout garder de dormir ou de vous baigner vers le milieu du jour.

— Et le mois de septembre?

— Au mois de septembre règne la balance ; on l'assigne à la planète Vénus ; elle appartient à la nature des airs, sa qualité est le chaud et l'humide. Celui qui naît sous ce signe naît sous une heureuse influence ; il devient grand travailleur et se fait grand nombre d'amis. »

Quand il s'agit du mois d'octobre, la damoiselle dit que son signe était le Scorpion ; qu'on l'assignait à Mars, et que ceux qui naissaient en cette

période, étaient parleurs et remplis de passions. Au mois de novembre, elle nomma le Sagittaire, rappela que son influence s'exerçait sur les jambes, et avoua que ce signe étant de la nature du feu, les enfans de ceux qui naissaient alors, étaient selon elle, enclins à ne point obéir à leurs parens. Le mois de décembre ne l'embarrassa point davantage, elle dit que le Capricorne était son signe réel, qu'il avait de l'influence sur les genoux; qu'il appartenait à la planète de Saturne; elle ajouta : ceux qui naîtront sous ce signe seront enclins à mal vouloir au prochain; ils auront néanmoins de la politesse; la franchise et la mélancolie seront leur partage.

Le sage changea alors la nature de ses questions.

« Dis-moi, reprit-il, quelles sont les choses les plus certaines qui nous conduisent en paradis ?

— La foi, l'espérance et la charité. »

Dès que le sage eut entendu ces dernières paroles, il s'adressa au roi et à tous ses chevaliers, disant à haute voix : « O notre roi très aimé! je

vous le dis en toute vérité, cette gentille damoiselle qui est devant vous, en sait plus que moi, et je me confesse vaincu.

§ IV.

DE LA DISPUTE QUI EUT LIEU AVEC LE SECOND SAGE (2).

Après que le premier sage se fut donné pour vaincu, le second se leva et dit :

« Damoiselle, comprends bien une chose, c'est que je ne suis pas aussi simple que le sage que tu viens de vaincre. » La damoiselle lui répondit respectueusement et en s'inclinant comme il convenait devant un homme avancé en âge et lettré.

« Je vous répondrai avec la permission de mon seigneur le roi, qui est présent et avec celle de toute sa chevalerie. » Alors le sage lui demanda auquel des douze signes déjà nommés est sujet chaque membre qui compose le corps humain et en quel signe du mois peuvent être bonnes les saignées. La damoiselle répondit :

« Maître, je vous dessinerai une figure où vous verrez toutes les expériences qui peuvent être faites sur les membres de notre corps, dans leurs rapports avec les signes qui leur correspondent, et de plus je dresserai une table où vous verrez quand les saignées peuvent être salutaires, nuisibles ou indifférentes.

Dès que le sage eut vu la figure soigneusement dessinée et la table dressée devant lui, il s'émerveilla beaucoup et il dit qu'il n'y avait pas véritablement chose qu'on demandât à la damoiselle et sur laquelle elle ne sût répondre.

§ V.

DE LA DISPUTE QUE DAMOISELLE THÉODOR EUT AVEC LE TROISIÈME SAGE QU'ON NOMMAIT ABRAHAM LE TROUBADOUR ET MAÎTRE DE MUSIQUE.

L'histoire raconte que dès que le troisième sage vit que les deux premiers avaient été vaincus, il en eut grand ennui en son cœur. Il pensa qu'ils étaient bien peu habiles pour s'être ainsi laissés vain-

cre par une jeune fille : et pensant en avoir bon marché, il se leva avec orgueil, et lui dit :

« Damoiselle, prépare-toi à me répondre, car je ne suis pas aussi simple que les sages avec lesquels tu as disputé.

— Seigneur maître, lui répondit la damoiselle, de façon fort modeste, avec le respect dû au roi et à sa chevalerie, je m'étonne du peu de cas que vous faites des sages qui ont discuté avec moi, et je suis surprise que vous ayez donné à entendre que je triomphais avec de faux argumens. Puisque vous vous donnez pour si habile, faisons une convention devant mon seigneur le roi et en présence de tous les savans hommes qui sont ici : dans le cas où je demeurerais vaincue, je deviendrai votre esclave pour le reste de votre vie ; si par hasard je triomphe, vous devrez me donner dix mille doubles de bon or vermeil. Et voilà que cette disposition plut beaucoup au savant juif, parce qu'il croyait pouvoir réduire son adversaire au silence. La chose fut donc convenue en présence du roi et de ses chevaliers, et la damoiseille demanda qu'il en fût dressé un acte pardevant notaire, pour que

personne ne pût arguer d'ignorance ; en conséquence, le roi lui-même se porta pour caution et il engagea sa parole royale de faire payer celui qui aurait perdu.

§ VI.

DES DEMANDES QUE FIT A LA DAMOISELLE LE TROISIÈME SAGE SURNOMMÉ ABRAHAM LE TROUBADOUR.

Le sage demanda à damoiselle Théodor quelle était la chose la plus pesante du monde ; elle répondit que c'était la dette, et le sage trouva qu'elle avait bien parlé, puis il reprit les questions que l'on va lire.

« Qelle est la chose la plus pénétrante ? dit-il.

— C'est la langue de l'homme ou de la femme.

— Qu'est-ce qui est plus rapide que la flèche ? » La damoiselle répondit : c'est la pensée.

« Qu'est-ce qui est plus amer que le fiel ?

— C'est l'enfant sans reconnaissance, reprit damoiselle Théodor.

— Qu'est-ce qui est quelquefois plus dur que l'acier ?

— C'est la vérité, répondit-elle. »

Le sage continua en ces termes : « Quel est le plaisir de deux heures ?

— C'est, répondit-elle, le gain que fait un honnête marchand qui achète chaque jour sa marchandise.

— Quel peut être le plaisir d'un mois ?

— C'est celui qu'éprouve un homme qui vient d'un long voyage où il a éprouvé de longs retards et qui arrive avec quelque bien en son habitation où il trouve bien portans sa femme, ses enfans, et enfin ceux qu'il aime.

— Dis-moi, ajouta le sage, quel est l'oiseau qui va par les montagnes et chez lequel on trouve huit caractères qui appartiennent aux grands animaux ? »

La damoiselle n'hésita pas et répondit ainsi :

« L'oiseau dont vous parlez est la sauterelle (3); elle a deux cornes comme le cerf, son cou est semblable à celui du taureau ; on remarque en elle le poitrail du cheval, le muffle de la vache, les ailes de l'aigle, la queue de la vipère, et les pattes de la cigogne. Ses yeux sont semblables à ceux d'une bête redoutable qui habite loin de ces contrées. »

Le sage reprit aussitôt : « Qu'est-ce que la femme ?

— C'est l'arche où est contenu beaucoup de bien, et l'arche où est contenu beaucoup de mal : hélas ! c'est l'image de l'homme.

Le sage se donna pour satisfait ; mais il demanda : « Qu'est-ce que le sommeil ?

— C'est l'image de la mort, répondit la damoiselle.

— Quel est celui qui mourut et qui ne naquit jamais ?

— Adam, notre premier père.

— Fort bien répondu, reprit le sage. Mais,

dites-moi, à quoi ressemble l'homme en sa première jeunesse ?

— A un flambeau allumé, et qui bientôt se consume par sa propre flamme.

— Et qu'est-ce donc que la viellesse ?

— Un mal désiré..... un vêtement de douleur.

— Oh ! dites-moi quelle est la chose la plus grave et la plus difficile à connaître ?

— Le cœur de l'homme et sa pensée, où Dieu seul peut descendre.

— Apprenez-moi aussi quelle est la chose la plus légère en ce bas univers.

— Toujours le cœur de l'homme, et toujours sa pensée ; car un moment lui suffit pour se transporter partout où elle veut, fût-ce à l'extrémité du monde.

— Qu'est-ce que l'homme voit sans cesse et qu'il ne peut jamais atteindre ?

— Le soleil, la lune et les astres.

— Dites-moi ce que c'est que la nuit ?

— Le doux repos de ceux qui ont travaillé. »

Le sage demanda ensuite « quel fut le plus terrible juge qui prononça sentence en ce monde ?

— Pilate, dit la damoiselle, qui ordonna la mort du Christ, quoiqu'il sût qu'il était sans faute.

— Et le plus grand lutteur ?

— Le patriarche Jacob, qui toute une nuit lutta avec l'ange.

— Maintenant vous saurez me dire, sans doute quel est l'homme de la bonté la plus accomplie ?

— C'est celui qui arrête sa colère et qui contient sa volonté.

— Dites-moi aussi qu'elle est la chose qui endette celui qui ne devait rien ?

— C'est le secret qui vient d'être révélé.

— Et dites-moi encore quel est le mal que tous les hommes désirent ?

— Hélas ! maître, c'est la vieillesse.

— Quelles seraient les deux meilleures choses que l'homme devrait conserver en soi ?

— La sincérité et la modestie.

— Qu'est-ce qui est plus tranchant qu'un rasoir ?

— La langue d'une femme quand elle est irritée.

— Et quelle est la maladie sans espoir ?

— La sottise ou l'ignorance.

— Et quel est le plus grand des maux ?

— C'est de désespérer de la miséricorde de son créateur.

Le sage demanda encore : « Quels sont les instincts de l'homme? »

La damoiselle lui répondit : « L'homme a en lui toutes les qualités et toutes les vertus des oiseaux et des quadrupèdes que Dieu a créés. Il est brave comme le lion, délibéré comme le coq, habile comme le héron, joyeux comme le pinson, doux comme la brebis, léger comme le cerf, inventif comme le renard, beau comme le paon, chaste comme l'abeille, sobre comme la taupe, loyal comme le cheval. » La damoiselle ajouta : « Mais hélas ! il est aussi quelque fois glouton comme le loup, paresseux comme la marmotte, avare comme le chien, peureux comme le lièvre et faux comme le serpent.

§ VII.

OU L'ON RACONTE COMMENT LE TROISIÈME SAGE, CELUI QUE L'ON APPELAIT ABRAHAM LE TROUBADOUR, SE DONNA POUR VAINCU, QUOIQU'IL FUT MAITRE EN TOUTES LES SCIENCES, ET CE QUI ARRIVA A DAMOISELLE THÉODOR.

L'histoire raconte que le troisième sage, quand il eut examiné la justesse des réponses de damoiselle Théodor, et la manière habile dont elle avait

donné conclusion à ses demandes, s'examina intérieurement ; il vit que pas un argument n'était resté sans résolution. Il se leva donc du lieu où il était assis ; et, faisant sa révérence au roi, il lui parla à haute voix en ces termes : « Je vous le dis, seigneur, en toute vérité, cette damoiselle en sait plus que moi, et je déclare ici qu'elle peut désormais disputer avec qui que ce soit et demeurer toujours victorieuse : Votre Altesse lui doit donc rendre honneurs signalés et hautes courtoisies. »

Et quand le sage eut achevé ses raisons, damoiselle Théodor se leva, alla vers le roi, et lui faisant aussi une humble révérence, elle lui baisa les pieds et les mains; et, le suppliant comme son souverain et seigneur, elle lui parla de cette manière : « Très-haut et très-puissant monarque, qu'il plaise à votre Altesse d'ordonner immédiatement à son sage que, sur-le-champ et sans retard il ait à me remettre les dix mille doubles de bon or vermeil. »

Et ayant considéré la demande que la discrète damoiselle lui faisait, se rappelant d'ailleurs le contrat qui avait été passé devant lui, et pour lequel

il s'était rendu caution, le roi ordonna par sentence que le sage eût à envoyer chercher en son logis les dix mille doubles d'or vermeil qu'il devait payer à la damoiselle.

Le sage fit ainsi qu'il était ordonné, et les remit sans retard.

Alors le roi dit à la damoiselle qu'elle eût à demander tout ce qui lui conviendrait, et qu'il le lui accorderait.

Elle lui baisa les pieds et les mains, et, pour toute faveur, elle le pria de la laisser retourner avec son maître ; « car, dit-elle, il a dépensé tout ce qu'il possédait pour me faire apprendre ce que je ne sais pas bien encore, et de tous les vices, l'ingratitude est le plus grand. »

Et quand le roi eut entendu la damoiselle, la courtoisie qu'elle demandait lui pesa beaucoup, car il avait en sa pensée qu'elle lui appartenait. Cependant il accorda ce dont il était prié, car il ne pouvait se dédire ; mais, avant qu'elle le quittât, il lui demanda que, puisqu'elle savait tant de cho-

ses, elle eût à éclaircir quelques doutes de sa pensée.

DES DEMANDES QUE LE ROI ALMANZOR FIT A LA DAMOISELLE.

Le roi demanda quelles sont les vertus que la pénitence inspire. « Pardonner à tous leurs offenses fait trouver grâce à tous devant les portes du paradis.

— Quel est le sacrement le plus nécessaire à notre salut ? »

La damoiselle répondit : « Tous sont bons, si chacun sait garder en soi la règle que Dieu inspire.

Et quand le roi eut considéré qu'elle avait si sagement répondu, il lui dit : « En toute vérité, damoiselle, vous mériteriez d'être maîtresse de mon royaume, et je ne me plains que d'une chose, c'est de vous avoir octroyé la liberté. » Et alors il ordonna qu'on remît à la damoiselle dix mille doubles d'or fin, et il voulut que son camérier les lui allât chercher sur-le-champ ; puis il la fit revêtir de

brocard, et il la renvoya, elle et son seigneur, avec grande courtoisie au pays qu'ils habitaient. Ce fut ainsi que la discrète damoiselle tira son maître d'embarras, ce dont elle soit louée à jamais au nom de Dieu. *Amen.*

brocard, et il la renvoya, elle et son seigneur, avec grande courtoisie au pays qu'ils habitaient. Ce fut ainsi que la discrète damoiselle tira son maître d'embarras, ce dont elle soit louée à jamais au nom de Dieu. *Amen.*

NOTES

SUR L'HISTOIRE DE DAMOISELLE THÉODOR.

(1) Mot arabe qui signifie *palais* et que les Espagnols ont conservé.

(2) Pour que ce chapitre que nous avons nécessairement beaucoup abrégé ne semble point trop bizarre, il faut se rappeler qu'au défaut des physiciens ou des mires, comme on appelait alors les médecins, les dames châtelaines étoient souvent appelées à soigner de graves blessures.

(3) On est loin de garantir l'exactitude de ces étranges analogies, mais on a reproduit la définition de damoiselle Théodor pour faire comprendre la bizarrerie des idées du moyen âge en histoire naturelle.

LA MORT D'ALBAYALDOS.

⁂

Cette scène de chevalerie est traduite d'un roman espagnol intitulé : *Historia de las guerras civiles de Grenada*, par Pedro Ginez de Hita. Cet ouvrage, si remarquable du commencement du XVIIe siècle, est peu connu en France, malgré d'anciennes traductions. Nous tenons de bonne source que l'auteur d'*Ivanhoè* disait, il y a peu d'années, à propos d'une traduction anglaise qu'on lui présentait, que le livre méritait bien qu'on apprit l'espagnol pour pouvoir le lire dans l'original ; et il ajouta même que s'il eût connu plus tôt Ginez de Hita cela eût éveillé chez lui le désir de placer en Espagne la scène de quelques uns de ses romans. Il existe une seconde partie des guerres civiles de Grenade, beaucoup plus rare que la première.

LA MORT D'ALBAYALDOS.

Une heure avant le jour, les deux chevaliers se joignirent, et, montés sur leurs chevaux, s'en allèrent vers les portes d'Elvire. Les gardes à cette heure l'avaient déjà ouverte, pour que les gens de la campagne pussent aller à leurs travaux. Les deux cavaliers passèrent sans être reconnus et prirent le chemin d'Albolote, endroit célèbre qui était à deux lieues de Grenade. Ils devaient aller de là à la fontaine del Pino, où il avait été convenu qu'Albayaldos rencontrerait le grand-maître. Le soleil dardait ses rayons, prodiguant sa splendeur brillante et variée, s'animant de mille feux, de ma-

nière à priver de la vue quiconque aurait voulu le regarder. Quand les deux valeureux Maures, Albayaldos et Malique Alabez, furent arrivés à Albolote, passant rapidement sans s'arrêter, ils allèrent à la fontaine del Pino, si renommée parmi les Maures de Grenade et des terres d'alentour. Il y avait une heure que le soleil avait paru quand ils arrivèrent à la fraîche et belle fontaine, qu'un grand sapin couvrait de son ombre imposante ; c'était cet arbre qui lui avait fait donner le nom qu'elle portait.

Arrivés en cet endroit, les Maures ne trouvèrent personne, et ne virent aucun chevalier. Sautant à bas de leurs chevaux, ils attachèrent leurs targes à l'arçon, appuyèrent leurs lances et s'en furent à la claire fontaine ; puis, s'étant assis, ils se lavèrent et se rafraîchirent le visage ; ensuite ils tirèrent des poches du caparaçon quelque chose à manger, et, tout en faisant leur repas, se mirent à parler du retard du grand-maître, ne sachant à quoi l'attribuer. Albayaldos dit :

— Pourvu que vous ne vous soyiez pas moqué de nous, grand-maître, en ne venant pas. — Ne

dites pas cela, répliqua Malique Alabez, le maître est bon chevalier, et il ne manquera pas de venir. Il est encore grand matin, et en attendant qu'il vienne nous déjeûnerons à notre aise. Allah prouvera bientôt s'il doit être en notre faveur ou contre nous. Et en tenant tels propos ils déjeûnèrent à leur contentement, raisonnant de diverses choses.

Ils n'avaient pas encore achevé, quand ils virent venir deux cavaliers de bonne apparence, ayant targes et lances, vêtus de la même manière, de jaune et de vert, avec plumes de ces deux couleurs. Aussitôt ils furent reconnus par les Maures, parce que sur l'écu de l'un d'eux paraissait la croix violette de Calatrava, qui se distinguait parfaitement sur le fond blanc de la targe. L'autre cavalier portait aussi une croix violette; mais elle avait une forme différente, car c'était celle de l'ordre de Saint-Jacques.

— Ne disais-je pas bien que le grand-maître ne tarderait pas; voyez s'il a tardé, seigneur? — Ils nous trouvent en bonnes dispositions, répliqua Albayaldos; nous avons donné de la force à nos corps.

— De cette façon vous pouvez dire, reprit Alabez, meure la marte, mais qu'elle meure rassasiée.

— Et que savons-nous, répondit Albayaldos, si je dois mourir? J'ai encore assez confiance en notre grand Mahomet, pour croire que je pourrai clouer la tête du grand-maître sur une des tours de l'Alhambra.

— Dieu veuille que cela soit ainsi, dit Alabez.

Ils en étaient là quand arrivèrent les deux braves chevaliers, fleurs de la valeur chrétienne : en arrivant, ils saluèrent les deux Maures, et le maître dit :

— Au moins jusqu'à cette heure nous n'avons rien pris, nous nous sommes perdus, et c'est ce qui nous a retardés.

— Cela ne fait rien à l'affaire, répondit Albayaldos, c'est à la fin que se chante la gloire. Mettez pied à terre, chevaliers : vous pouvez le faire en toute sûreté, rafraîchissez-vous dans l'eau

de cette claire fontaine ; nous aurons assez de temps pour mettre fin à ce qui nous a fait venir ici.

— Si cela vous est agréable, répondit don Manuel, nous le ferons de fort bonne volonté, car en peu de temps la fortune peut nous être contraire, nous trouvant en compagnie de deux si bons chevaliers : en parlant ainsi, ils se jetèrent à bas de leur chevaux, et ils les attachèrent à des branches basses qui avaient poussé au tronc du sapin ; puis, suspendant leurs targes aux arçons de la selle, les lances appuyées contre l'arbre, ils s'assirent autour de la fontaine, dans laquelle ils se rafraîchirent le visage et les mains. Ensuite ils se mirent à parler de beaucoup de choses, touchant la guerre et la valeur des Maures de Grenade et les illustres lignages qui y étaient renommés, et en discourant ainsi, le grand-maître dit :

— Certainement, seigneurs chevaliers, pour ma part je me réjouirais que deux hommes comme vous vinssent à connaître notre sainte foi catholique, puisqu'il est bien clair que c'est la meilleure de toutes les lois du monde et la plus belle des religions.

— Cela peut bien être, dit Albayaldos, mais comme nous ne la connaissons pas, nous ne nous soucions pas d'être chrétiens, et nous nous trouvons fort bien de notre croyance : c'est pourquoi il est inutile de parler de cela maintenant. Il serait possible, avec le temps, que nous vinssions à connaître votre foi; car bien souvent Dieu veut toucher le cœur des hommes, et sans sa volonté il n'y a rien de bon.

Albayaldos ayant achevé ces paroles, le cheval du grand-maître hennit en tournant la tête vers Grenade. Les quatre chevaliers regardèrent alors vers cet endroit, pour voir ce qui avait fait hennir le cheval, et ils virent venir un Maure courant au grand galop; il était vêtu d'un manteau orange, sa martote était de même couleur, et sur sa targe, qui était bleue, on voyait un soleil entre des nuages obscurs qui semblaient le voiler. Autour de la targe, la devise tracée en lettres violettes, disait : *Donne-moi la lumière, ou cache-toi*. Il fut regardé attentivement par Albayaldos et par Alabez, qui reconnurent le valeureux Muça.

Le jour de la fête, s'étant aperçu qu'Albayal-

dos et Alabez avaient disparu, il avait compris que ces deux chevaliers étaient sortis pour la bataille assignée au grand-maître : et, sans en rien dire à personne, il s'était armé, avait monté un puissant cheval, et était sorti de la ville en toute hâte afin de se trouver à temps dans la plaine et d'essayer s'il ne pourrait pas empêcher le combat. Il était arrivé en effet précisément au moment où les chevaliers étaient en train de dire ce que nous avons rapporté; et comme il arriva, il montra grande joie de ce qu'ils n'avaient pas commencé le combat.

— Vous pensiez, seigneurs cavaliers, que vous seriez sans moi en cet accord ! Par le Dieu saint ! pour me trouver ici, j'ai fait passer un mauvais moment à mon cheval, car depuis ma sortie de Grenade, il est venu au galop sans s'arrêter une seule minute ; et en parlant ainsi, il sauta à bas de cheval, attachant sa targe à une des branches du sapin qui était là, et posant sa lance, il alla s'asseoir en compagnie des quatre cavaliers.

O valeur de chevaliers, qui, bien que différens en croyance, rivaux les uns des autres, venus enfin pour combattre et se tuer, tenaient conversation

comme s'ils avaient été amis. Jamais, en tel lieu, cinq chevaliers semblables ne s'étaient réunis.

Le valeureux Muça s'étant assis près du bon maître, il parla ainsi :

— Bien me réjouirais, seigneurs chevaliers, que le combat convenu pour ce jour n'eût pas lieu, puisqu'il n'en peut résulter que la mort d'un de vous ou de tous les deux ; et à coup sûr la circonstance n'est pas telle que vous soyez forcés de vous battre : il me semble que ce serait grand mal que de tels chevaliers mourussent. Voilà pourquoi je suis accouru en si grande hâte ; c'est à vous tous que je demande cette faveur. Je conjure, je supplie surtout le seigneur grand-maître de faire que ma venue en ce lieu n'ait pas été inutile.

C'est ainsi que le vaillant Muça donna fin à ses raisons, auxquelles le grand-maître répondit de cette manière :

— Certainement, valeureux Muça, que pour ma part je serais content de vous rendre ce léger service, car dès le jour où nous fûmes amis, je

promis de faire pour vous toute chose. Albayaldos veut tenir la main au défi ; mais, pour ma part, je vous le répète, je n'en parlerai plus, bien que je sache qu'on me fera des reproches.

— C'est grande courtoisie, répondit Muça ; seigneur maître de Calatrava, je n'attendais pas moins d'un si honorable chevalier ; et se tournant vers Albayaldos, il lui dit : — Et vous, seigneur, ne me ferez-vous pas la faveur de ne plus songer à cette affaire. Albayaldos répondit : — Seigneur Muça, j'ai devant les yeux le sang de mon cousin germain, répandu par le fer du grand-maître qui est ici présent, et cela seul m'obligerait à ne pas abandonner la promesse du combat, quand bien même je devrais y mourir ; et, d'ailleurs, si je mourais des mains du grand-maître, honorable serait ma fin. Quant à l'autre chance, si par hasard je tuais le grand-maître, ou si je parvenais à le vaincre, toute sa gloire serait à moi, et ce que je dis maintenant, je suis résolu à m'y tenir à jamais.

— Le valeureux don Manuel Ponce de Léon ne goûtait pas ces longs discours, et il dit : Seigneurs

chevaliers, je ne sais pas pourquoi on cherche les moyens d'apaiser la colère du seigneur Albayaldos, il veut venger la mort de son cousin Mehemet-Bey, il n'est pas nécessaire de retarder davantage ce combat qu'il désire, et puisque nous sommes sortis pour cela, finissons-en par la mort de l'un de nous ou de tous deux. Le seigneur Alabez et moi nous sommes convenus de donner fin à un combat que nous avons commencé, et puisqu'il est venu si bien à propos, nous combattrons. Parrains et filleuls, tous tant que nous sommes, nous remplirons nos promesses.

— Par la main de Mahomet, dit Alabez, voilà qui est bien arrangé, et Muça sera le parrain de tous les quatre. Qu'on ne se morfonde donc pas davantage, et que le temps ne se passe pas en vain. En un mot, que les œuvres soient plus que les paroles. . . . .
(Et en disant ces mots, ils se levèrent et montèrent à cheval.)

Le valeureux Muça ayant vu que rien dans cette circonstance n'avait pu les apaiser, monta également à cheval, les autres firent de même, et pri-

rent leurs targes et leurs lances. Oh, comme ils étaient de belle apparence ces cinq chevaliers!

Le grand-maître, autour de son écu, avait inscrit en lettres violettes comme la croix, ces mots : POUR ELLE JE VEUX MOURIR, et don Manuel avait fait tracer sur les bords une autre devise qui disait encore : POUR ELLE ET POUR LA FOI.

Le Malique et Albayaldos étaient tous deux vêtus d'une livrée de Damas bleue, leur marlote et leurs manteaux étaient brodés de feuillage d'or. Alabez portait sur son écu son blason et sa devise accoutumée, c'était à un champ de gueule, une bande brune, sur laquelle on voyait un croissant, les cornes en haut, et au dessus des cornes, une belle couronne d'or. La lettre disait : *De mon sang.* Albayaldos portait sur sa targe un dragon d'or, au champ de Sinople, et la lettre disait en caractères arabes : *Nul ne me touche.* Ils étaient tous si beaux que c'était merveille de voir leurs livrées et devises, sous lesquelles ils portaient de fortes armes et des pourpoints étoffés. Puis étant tous à cheval, le valeureux Albayaldos, plein de colère, fit manœuvrer son dextrier dans la campagne avec grande vélo-

cité, escarmouchant, et appelant le grand-maître au combat. Celui-ci, faisant le signe de la croix, mit son cheval au trot, il avait les yeux sur son ennemi et l'observait avec grande diligence.

Le brave Malique Alabez, dès qu'il se vit sur le cheval que lui avait envoyé l'Alcaïde de los Velez, son oncle, s'élança dans la campagne. Don Manuel fit de même, et de cette manière les quatre valeureux chevaliers commencèrent à escarmoucher, s'approchant les uns des autres, s'allongeant de forts coups de lance avec grande dextérité.

Le vaillant Albayaldos, voyant le grand-maître bien près de lui, l'assaillit enfin, s'élançant sur lui comme un lion damné; pensant le blesser, de manière que de cette rencontre la bataille fut finie. Il ne lui en arriva pas comme il espérait, car dès que le grand-maître le vit venir avec tant d'ardeur, il fit semblant de l'attendre; mais au moment de se joindre, il piqua son cheval avec une adresse incroyable, lui faisant faire un grand saut en l'air, il déroba son corps de manière à ce que la rencontre du Maure demeurât sans effet; et, se trouvant si près le maître s'élança sur

lui aussi rapide que la pensée, et au découvert de l'écu, lui donna un coup de lance si dur, que la forte cotte d'armes du Maure en fut rompue, le pourpoint traversé et le combattant bien malement blessé.

Il n'y a pas d'aspic ni de serpent foulé aux pieds inopinément par un paysan, qui si vîte cherche à se venger que le fit Albayaldos; il n'y a pas de lion irrité par l'once qui se retourne comme le fit le brave Maure : en bramant comme un taureau, il s'élança sur le grand-maître, et comme il le trouva très près de lui, plein d'une colère sanglante, il l'investit avec tant de rapidité, que celui-ci n'eut pas le loisir de se reconnaître et d'user de son adresse. Le Maure le blessa si puissamment que sa targe en fut ébréchée, et que sa fine trempe ne put empêcher qu'elle ne le fût. La terrible lance même n'en étant pas arrêtée, put rompre le jacques d'acier que portait le grand-maître, et il fut aussi bien tristement blessé.

Mais là le Maure avait rompu sa lance, il en jeta le tronçon à terre avec rapidité, et fit faire une volte à son cheval, pour avoir le temps de mettre

la main à son alfange ; il ne put faire tourner si promptement le dextrier qu'il le voulait, de manière que le grand-maître eut le temps de se jeter en avant pour l'en empêcher, mais il fit ce mouvement trop précipitamment, car il passa devant le poitrail du cheval d'Albayaldos avec tant de furie, qu'on eût dit une flèche lancée de l'arbalète, en sorte qu'une partie de sa forte lance entra dans le sol ; et cela, au moment où le cheval du Maure arrivait, ses jambes s'embarrassèrent, et il broncha contre la lance, qui était demeurée tremblante en terre ; ce fut cause qu'il alla donner du nez contre terre, de toutes ses forces.

Le brave Maure voyant son cheval en tel danger, le piqua de ses éperons, pour qu'il ne tombât pas complètement, mais il ne put faire cela si promptement, que le brave don Rodrigo n'eût le temps d'aller sur lui l'épée à la main ; et avant que le cheval d'Albayaldos se fut relevé, il lui fit de la pointe une profonde blessure, après lui avoir rompu sa cotte de mailles. Le Malique Alabez, qui allait en terrible escarmouche contre don Manuel, s'avisant de tourner les yeux en ce moment vers l'endroit où le grand-maître et Albayaldos com-

battaient, et le voyant en si notable péril, fit faire une volte à son cheval vers cet endroit, laissant don Manuel pour secourir son ami et son filleul de combat; et comme s'il eût été un oiseau, il arriva au moment, où le grand-maître avait le bras levé pour frapper de nouveau. Alors de travers il lui porta un coup de lance si fort, que le maître étant déjà bien blessé, fut sur le point de tomber; et, en effet, il fût tombé, s'il ne s'était retenu au cou du cheval; là, le Malique rompit sa lance après avoir fait ce grand coup; et il avait déjà mis la main à son cimeterre pour détacher un revers, quand le bon don Manuel arriva tout courroucé comme un serpent, et s'il n'était arrivé en si bon temps, le grand-maître courait péril de mort; et cette mort, il l'aurait reçue de Malique Alabez, si don Manuel, je le répète, n'était venu en ce moment. Mais ayant jeté sa lance parce qu'il voyait son ennemi dépourvu de cette arme, de sa bonne épée, la meilleure qui eût été ceinte par quelque chevalier que ce fût, il détacha à celui-ci un si rude coup sur la tête, que presque sans souvenance il vint à terre. Mais il fut assez heureux pour que l'épée tournât à demi-plat, et bien qu'il tombât blessé, il ne le fût pas dangereusement. Si l'épée ne se fût pas tournée,

le Malique achevait là sa vie. Toutefois il était à moitié étourdi, et reconnaissant le péril où il se trouvait, comme il était plein de cœur, il voulut se lever, mais don Manuel ne lui en laissa pas le temps, car ayant sauté à bas de son cheval, il s'en fut contre lui, et en grande furie lui donna un autre coup sur l'épaule, qui lui fit une mauvaise blessure. De ce coup, il tomba de nouveau sur le sol, et don Manuel alla alors vers lui pour lui couper la tête. Le Malique se voyant en telle extrémité, et ayant recouvré ses sens, mit la main à un poignard fort aigu qu'il avait conservé, et avec grande force en fit deux profondes blessures à don Manuel, l'une près de l'autre. Et don Manuel à son tour se voyant si maltraité, mit la main à sa dague, et levant son puissant bras, il allait en donner dans la gorge de son ennemi. Il en fut détourné par le valeureux Muça, qui avait jusqu'alors regardé seulement la bataille, mais qui, en voyant le Malique en si grand danger, piqua soudainement son cheval, puis s'en jeta à bas, et arrêta le bras puissant de don Manuel, en disant : Seigneur don Manuel, je vous supplie de m'accorder la vie de ce chevalier vaincu. Don Manuel, qui jusqu'à ce moment ne l'avait vu ni entendu, tourna la tête pour voir qui lui

parlait, et reconnaissant Muça, homme de si grande valeur, se sentant si cruellement blessé, et craignant s'il ne lui accordait pas sa demande, d'avoir avec ce brave chevalier un combat en si mauvaise saison, dit qu'il lui plaisait de lui rendre ce petit service. Se levant donc de dessus le Malique avec grand travail, à cause des blessures pénétrantes qu'il avait reçues, il le laissa libre.

Alabez était à moitié mort et perdait beaucoup de sang, Muça lui donnant la main, l'aida à se lever de terre, et après avoir rendu mille grâces à don Manuel, le porta vers la fontaine.

Et pendant ce temps don Manuel regardait en quelle situation était le combat du maître et d'Albayaldos, et il vit comment Albayaldos s'en allait fort affaibli, et prêt à tomber à cause des trois mortelles blessures que lui avait faites le grand-maître. Une venait de la lance, deux venaient de l'épée.

Le grand-maître voyant que don Manuel était demeuré vainqueur d'un bon chevalier tel qu'Alabez, recouvra grand courage, et plein de honte parce que sa victoire était retardée, il attaqua en

toute furie Albayaldos, et lui donna un coup si pesant sur la tête, que le Maure ne pouvant déjà plus se tenir, grandement blessé qu'il était, alla à terre sans aucun sentiment.

Et le maître tomba aussi frappé de trois grandes blessures. Et le fort Muça qui vit Albayaldos renversé, s'en fut vers don Rodrigue et lui demanda, par grâce, qu'il ne continuât pas davantage le combat, puisque Albayaldos était plus mort que vif. Le maître répondit qu'il était fort content de lui, et prenant Albayaldos par la main pour le conduire à la fontaine où était Alabez, il ne le put soulever parce qu'il était en effet presque mort. Il l'appela par son nom... Albayaldos ouvrit les yeux; d'une voix faible et cassée, comme un homme dont la vie s'achevait, il dit qu'il voulait être chrétien. Et les chevaliers en furent grandement réjouis. Ils le soulevèrent, l'emportèrent vers la fontaine, et là le grand-maître lui jeta de l'eau sur la tête. Au nom de la Sainte-Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, il l'appela don Juan. Et ils étaient bien affligés de le voir si cruellement blessé. Et le grand-maître lui dit : Seigneur, rendez grâces infinies à Dieu du souverain bien qu'il vous accorde, puis-

que dans une telle extrémité il vous a converti. Soyez assuré qu'à quelque heure que nous pleurions nos péchés, il nous assiste par sa miséricorde. Nous sommes dangereusement blessés, allons nous faire soigner. Que Dieu vous prenne en sa sainte protection, et ensuite ils dirent à Muça : Seigneur, prenez en garde ce chevalier, et ayez sur lui les yeux. Adieu, seigneur... Adieu, Seigneur... le saint Allah vous guide, répondit Muça, et qu'il vous rende quelque jour les courtoisies que j'ai reçues de vous.

Les chevaliers chrétiens montèrent sur leurs chevaux, et s'en furent où leurs gens les attendaient; c'était à une lieue de là, dans la prairie qu'on appelle la prairie de Roma, par où passe le fleuve Genil, et là ils furent pansés en toute diligence.

Retournons au valeureux Muça, qui était resté à la fontaine del Pino, avec les deux courageux Maures blessés. Le Malique avait recouvré tout son sentiment, et ses blessures n'étaient pas si dangereuses qu'on l'avait cru d'abord. Il le dit à Muça, en lui demandant ce qu'il pensait faire ; et celui-ci répondit : Je pense à garder le bon Albayaldos et

vous. Si vous avez apporté les choses nécessaires je vous soignerai. Ensuite, montez à cheval, allez à Albolote, et là vous pourrez vous faire guérir à loisir. — Voyez dans ma valise, répondit Allabez, vous y trouverez tout ce qui est nécessaire. Muça alla au cheval d'Alabez, là il trouva du linge et certains onguens qu'il prit, puis il pansa le Malique, rapprocha les plaies, et ensuite Alabez monta sur son bon cheval et s'en fut à Grenade. Et comme il s'en allait, il se rappela la valeur du bon don Manuel et du grand-maître. Il lui vint en la pensée de se faire chrétien; comprenant que la foi de Jésus-Christ était la meilleure, la plus remplie d'excellence, et qu'elle le ferait jouir d'ailleurs de l'amitié de braves chevaliers, comme ceux dont il venait de se séparer, et comme d'autres dont la renommée remplissait le monde. Plein de ces pensées, il arriva à Albolote; là, il mit pied à terre chez un de ses amis, où un habile chirurgien le soigna; et nous l'y laisserons, pour retourner vers Muça, qui était resté seul avec Albayaldos. Car, bien que celui-ci fût devenu chrétien, il n'avait pas voulu le quitter : bien au contraire, il essayait de le guérir. Comme il le déshabillait, il vit ses trois cruelles et profondes blessures, sans compter celle qu'il avait

à la tête, et qui était la dernière que lui eût faite le grand-maître. Et voyant qu'elles étaient mortelles, il ne songea plus à le soigner, au contraire, pour ne lui point donner de peine il le laissa en repos, lui parlant ainsi : Tu ne diras pas, bon Albayaldos, que je ne t'avais pas conseillé d'abandonner l'idée du combat ; tu as été opiniâtre à la suivre, et c'est par elle que tu trouves la mort.

Et pendant ce temps don Juan, le nouveau chrétien, les yeux ouverts, regardant le ciel avec l'angoisse de la mort, s'écria : O bon Jésus, aie pitié de moi, et ne te souviens pas qu'étant Maure, j'aie pu t'offenser, persécutant les chrétiens. Vois que ta très grande miséricorde est encore plus grande que mes péchés. Rappelle-toi, Seigneur, que ta bouche a dit : qu'en quelque moment que le pécheur se tourne vers toi, il lui serait pardonné. Le bon don Juan voulait en dire davantage, mais il ne le put faire, parce que sa langue s'arrêta, et qu'il commença à entrer en agonie, se balançant d'un côté et d'autre dans le lac de sang qui sortait de ses blessures, et dont il était si baigné, que c'était grande compassion de le voir.

Le valeureux Muça avait été très attentif aux paroles du nouveau chrétien, et il sentait tant son mal qu'il ne put s'empêcher, les larmes aux yeux, de mener une bien tendre douleur, surtout en considérant la valeur d'un si bon chevalier, les grandes victoires obtenues par lui sur les chrétiens, les richesses qu'il laissait, la vigueur, la gaillardise et la vaillance de sa personne, la grande estime en laquelle il était tenu, la réputation où il s'était élevé. C'était cependant lui qu'il voyait là si horriblement blessé, étendu sur la terre, se vautrant dans son sang, sans qu'on pût lui porter remède... Voulant lui parler encore, il s'approcha de lui pour le consoler. Ce n'était plus nécessaire, car il expirait. Il vit seulement comment ce valeureux chevalier du Christ, après avoir fait le signe de la croix sur son front et sur sa bouche, joignit les mains, posa ses deux pouces en croix, les approcha de ses lèvres et donna son âme au Créateur. Quand le bon Muça eut vu ses yeux éteints, ses dents serrées, sa couleur pâle, et de tout point les indices de la mort, de pure douleur et compassion, il lâcha bride au chagrin, disant sur le chevalier chrétien mille plaintes, et cela dura long-temps

sans qu'il pût se consoler. Albayaldos était vraiment son ami.

Enfin, il vit que le pleurer, que tant gémir ne faisait rien à la chose, il se consola, laissant la plainte, et il chercha comment il pourrait trouver une sépulture dans ce lieu si désert. Comme il était en ce souci, Dieu le secourut pour que fut enterré le chevalier chrétien, et pour que son corps ne fût pas abandonné aux oiseaux dans ce lieu solitaire. Il arriva que quatre campagnards allaient de cet endroit à la Sierra Elvire pour faire du bois, et qu'ils portaient des haches pour le couper, et leurs pics pour tirer les racines et les souches. Le bon Muça, qui les aperçut, en fut tout réjoui et les appela. Ils vinrent, et Muça leur dit : — Amis, pour l'amour de moi, aidez-moi à enterrer le corps de ce chevalier qui est mort; Allah vous paiera. Les villageois répondirent qu'ils le feraient de bien bonne volonté, et Muça leur ayant montré le lieu où devait être la sépulture, les villageois la creusèrent avec diligence au pied d'un pin. Prenant alors le corps du chevalier trépassé, ils le dépouillèrent de sa martote et de son capellar, le désarmèrent de ses armes qui lui avaient été si peu

profitables contre la pointe aiguë, contre la trempe de la lance et de l'épée du grand-maître; puis, remettant sa martote et son capellar sur son pourpoint brodé, ils l'enterrèrent, non sans que le bon Muça répandît bien des larmes; et les villageois, après l'enterrement, s'en allèrent tout effrayés des profondes blessures d'Albayaldos. Pour Muça, il tira de sa valise une écritoire et du papier, qu'en homme curieux il portait toujours avec soi, afin que si quelque chose d'intéressant se présentait à lui il pût se le rappeler. Il écrivit alors et plaça sur le tronc même du pin une épitaphe.

Ici repose Albayaldos,
Qui remplit la terre de sa renommée :
Plus courageux que Renaud
Et que le comte Paladin, il fut bon :
Une fatale destinée le tua.

Le brave Muça posa donc cette épitaphe sur le tronc du pin, au-dessus de la sépulture du bon Albayaldos. Puis, prenant la cotte de mailles, le casque, le bonnet, les plumes qui étaient tout chargés d'ornemens d'argent, prenant aussi la targe et l'alfange, il en fit avec le tronçon de la lance un

honorable trophée, qu'il pendit à une branche du pin. Et quand le bon Muça eut achevé d'élever ce trophée, voyant qu'il n'avait plus rien à faire en cet endroit, il monta sur son cheval, et, tenant celui d'Albayaldos par la bride, il prit le chemin de Grenade. Se débattant avec le cheval du pauvre chevalier, il lui disait : Allons-nous-en, allons, allons, et maudit sois-tu, mauvais cheval ; que Mahomet te maudisse mille fois, puisque tu as été cause de la mort de ton seigneur (1).

NOTE

SUR LA MORT D'ALBAYALDOS.

(1) Les personnes qui recherchent les monumens de l'ancienne poésie espagnole, trouveront dans les notes d'*Ismael Ben Kaizar* la traduction des romances mauresques si originales, que P. Genez de Hita a introduites dans les guerres civiles de Grenade.

BARBEROUSSE

ET

LE SULTAN SÉLIM EUTEMI.

CHRONIQUE ALGÉRIENNE.

⁂

Il existe sur l'histoire d'Alger une chronique espagnole trop rarement consultée ; elle a été donnée par un savant bénédictin, nommé Diego de Haedo, que sa position avait mis à même de rassembler les documens les plus précis et les plus curieux sur ce pays. Il a intitulé simplement son livre : *Historia y topografia* de Argel. 1 vol in-4°. En lisant cet ouvrage devenu assez rare, on s'aperçoit que les récits des captifs et des capitaines de galères avaient été surtout mis à profit par Fray Diego de Haedo ; c'est ce qui donne même une si amusante variété à son livre, que Morgan s'est a peu près contenté de traduire. La mort de Selim Eutemi, reproduite ici, a été déjà insérée dans un ouvrage que l'auteur de ce livre a publié de concert avec M. Sander Rang, sous le titre de ***Fondation d'Alger***. C'est un épisode qui nous a paru faire connaître à merveille la manière du vieux bénédictin.

BARBEROUSSE

ET LE SULTAN SÉLIM EUTEMI.

Ce fut le 22 janvier 1516 que mourut le roi catholique don Hernando, âgé de soixante-deux ans. Alors les habitans d'Alger, qui sentaient leur sujétion, et qui se voyaient fort opprimés à cause d'une forteresse que ce roi avait fait construire plusieurs années auparavant sur l'île qui touche presque à la ville, et qui n'en est éloignée que de quelques pas (et cela afin qu'ils lui fussent soumis et qu'ils ne se livrassent plus à la course, comme par le passé, ainsi que c'était leur coutume) ; les habitans, disons-nous, quand ils surent cette nouvelle de façon certaine, reprirent courage, et, de

la pleine volonté d'un cheik arabe, auquel, peu de temps auparavant, ils s'étaient assujétis, et qui se nommait Sélim Eutemi, prince qui avait pris l'engagement de les défendre, ils envoyèrent supplier Barberousse, de la valeur duquel on faisait tant de récits, de vouloir bien les délivrer de cette oppression des chrétiens, en les anéantissant. Ils désiraient qu'on enlevât de devant leurs yeux cette forteresse que les Espagnols possédaient dans l'île. Barberousse reçut cette ambassade avec beaucoup de contentement, et non pas tant en raison des promesses et de l'argent que la cité d'Alger lui faisait offrir de concert avec son chef (bien que tout cela fût considérable), que parce qu'il sentait, parfaitement que rien ne venait plus à propos pour qu'il fût un jour souverain maître de la Barbarie, événement qu'il cherchait à réaliser avec tant de sollicitude, et qui devait résulter pour lui de la domination sur Alger, ville si importante, si riche, si abondante, et de telle commodité pour son métier de corsaire. C'est pourquoi, cachant son intention, il congédia les envoyés avec de larges offres de services, et en leur promettant, que sur l'heure et sans autre retard, il irait avec ses Turcs et avec le monde qu'il pourrait rassembler, servir

la ville et son cheik, et il le fit sur-le-champ, comme il l'avait dit; car cet homme eut entre autres vertus particulières, et qui naissaient de son grand courage, celle d'être très prompt et très diligent à exécuter toute chose.

Et d'abord il envoya en avant, par mer, jusqu'à seize galères, appartenant tant à lui qu'à d'autres corsaires ses affidés, qui chaque jour venaient le joindre à Gigel, et qui trouvaient là accueil, secours, faveur, argent même, parce que Barberousse était fort généreux avec tout le monde. Sur ces navires il y avait quinze cents Turcs, avec quelque artillerie, de la poudre, des munitions et autres appareils de guerre. Par terre, il conduisait huit cents Turcs bons tireurs restés avec lui, de même que trois mille Maures des montagnes de Gigel, ses vassaux, et deux mille autres que la renommée de la campagne avait attirés (grâce à l'espérance d'une réussite certaine): ce fut ainsi qu'il marcha vers les murs d'Alger. Le chef et les principaux habitans de la cité, prévenus de son départ, vinrent le recevoir à une bonne journée de marche avant qu'il arrivât à la ville, lui rendant mille grâces de l'excellente volonté qu'il montrait à les

secourir, ou, pour mieux dire, à les délivrer du joug des chrétiens. Ils pensaient bien que Barberousse s'en irait immédiatement après comme il était venu, pour combattre les ennemis d'Alger ; mais il leur dit qu'en tout cas il fallait qu'il se rendît d'abord à Sargel (1), lieu situé sur le bord de la mer, et qui pouvait renfermer quinze cents habitans environ; Sargel est à vingt-huit lieues en avant d'Alger vers le couchant. Barberousse promit d'être revenu dans un délai fort court, et d'accomplir enfin ce qu'on désirait et ce qu'il souhaitait plus que tout autre.

Et voilà quelle était la véritable cause de cette nouvelle direction. A l'époque où Barberousse s'était rendu maître de Gigel et de ses montagnes avec tant de facilité, un corsaire turc de nation, nommé Car-Hassan, qui, bien des années auparavant, avait été en course avec lui, volant, comme il le faisait, sur une galère parfaitement armée, le corsaire Car-Hassan, disons-nous, envieux de la façon heureuse dont tout succédait à son ancien compagnon, et se trouvant tout aussi digne que lui d'une si haute fortune, s'était séparé de sa compagnie, et, avec son navire monté

par un grand nombre de Turcs de ses amis, avait passé à Sargel. Il est inutile de dire comment il avait été accueilli des habitans, qui étaient alors, comme ils sont aujourd'hui, des Morisques venus de Grenade, de Valence et d'Aragon, et qui, au moyen de leurs frégates et de leurs brigantins, se livraient à la course, comme cela se passe encore de nos jours. Étant tous nés en Espagne, et bons pratiques de la côte, ils exerçaient de notables dommages et faisaient de très grands vols en tous ces parages. Immédiatement donc, et comme d'un commun accord, Car-Hassan avait été reconnu pour chef par tous les corsaires qui habitaient cette bourgade, il était devenu aussi le gouverneur et le seigneur de la contrée, et, en conséquence, il avait toute confiance que son état prospérerait. Nul roi maure, nul cheik même ne demeurait en son voisinage. Et, en outre, comme le lieu où il s'était établi se trouvait muni d'un port, qu'avec peu de travail et d'industrie on pouvait rendre fort étendu et fort sûr; que la terre des environs était on ne peut plus abondante en vivres, tandis que les montagnes voisines portaient des forêts propres à la construction des navires; comme enfin de là à Mayorque, à Minorque, à Yvice et dans tout le

reste de l'Espagne, la traversée était extraordinairement courte, et ne durait guère plus de vingt heures, il espérait que sa situation future ne serait pas moins heureuse que celle de Barberousse, tant sur terre que sur mer. Mais de son côté Aroudj, qui n'ignorait point cela, s'irritait excessivement à l'idée que celui-ci voulût s'égaler à lui (chose, comme on sait d'ailleurs, assez habituelle aux tyrans et aux ambitieux); il allait jusqu'à penser que le fait d'occuper seulement en ces contrées quelque terre ou seigneurie, était, pour ainsi dire, les lui dérober, et comme si on les avait enlevées à lui-même, tant ses désirs ambitieux convoitaient la domination de ces terres et de ces provinces. Quant à la sujétion d'Alger, il était si intimement persuadé qu'elle aurait lieu lorsque bon lui semblerait, que sa première pensée avait été qu'il convenait avant tout de tomber à l'improviste sur Car-Hassan, et de le chasser de là avant qu'il n'y prît davantage racine.

Mu par cette intention, il s'achemina donc sur-le-champ vers Sargel, et cela en grande hâte et sans prendre repos seulement pendant une heure. Il avait ordonné également à ses galères de mouil-

ler dans le port d'Alger, et de le suivre immédiatement par mer.

Une fois arrivé à Sargel, il put s'apercevoir qu'il lui était on ne peut plus facile d'y entrer immédiatement et sans résistance, parce qu'il n'y avait pas alors plus de murailles qu'il n'en existe aujourd'hui, et qu'il ne voyait qui que ce fût se mettre en avant. Et toutefois, il voulut montrer qu'il ne venait point pour faire le mal, mais bien seulement pour conclure de libre accord une affaire, comme cela se pratique entre amis. Conformément donc à cette manière d'agir, il fit savoir à Car-Hassan, qui se montrait fort émerveillé de sa venue, que lui Barberousse n'était point satisfait de le voir s'emparer ainsi de ce territoire, parce qu'il prétendait y établir sa résidence. Grâce à tous ses bâtimens et aux corsaires dont il était suivi, il imprima une telle crainte à Car-Hassan, que celui-ci résolut d'accomplir sa volonté. Confiant donc dans l'ancienne amitié, qui, durant tant d'années, les avait unis, il alla sur l'heure s'entendre avec lui et lui donner la bienvenue; puis s'excusant le mieux qu'il put faire, il se remit lui-même, avec ses Turcs, ses galères, en y compre-

nant même le pays, entre les mains de Barbe-rousse ; mais celui-ci usa de bien grande cruauté, car, sans plus de retard, la tête d'Hassan fut tranchée devant lui. Non-seulement il prit son bâtiment, mais encore ses esclaves et tout ce qu'il avait en sa demeure, puis incorporant sous sa bannière les Turcs qui se trouvaient là, il se fit reconnaître pour roi et seigneur de tous les habitans de cette bourgade.

Cela fait, Barberousse laissa environ une centaine de Turcs pour garnison, et se dirigea en toute hâte sur Alger. Et étant arrivé en cette ville, il fut reçu de tous avec grand contentement ; car ceux-ci ne savaient guère quel incendie ils allumaient en leur cité, et particulièrement le cheik, ou, si on l'aime mieux, le prince Sélim Eutemi, qui tenait la ville sous sa domination. Ce fut lui qui recueillit et logea Barberousse en son palais, ne sachant quel accueil lui faire. Les Maures et les principaux habitans en agirent de même avec les Turcs, et on peut dire en général que tous, tant les Turcs que les Arabes, furent reçus avec grande joie et parfaitement hébergés.

Alors, voulant montrer qu'il n'était point venu

conduit par d'autre intention que celle de servir les habitans et de les délivrer du joug des chrétiens, Barberousse commença, dès le jour suivant, avec grand bruit et clameur, à ouvrir une tranchée et à planter une batterie en face de l'île où étaient les Espagnols, les menaçant tous de leur faire perdre la tête, usant de rodomontades et proférant mille bravades orgueilleuses, comme les Turcs en font souvent. Et néanmoins, avant que la batterie commençât à jouer, et pour ne point négliger les moyens ordinaires et de droit usités en ces sortes d'occasions, il fit entendre par un Turc, au commandant de la forteresse, que s'il voulait la lui remettre sans coup férir, il lui donnait sa parole de le laisser sortir, lui et sa troupe, avec ses bagages, et de lui assigner outre cela certains bâtimens qui les transporteraient à leur bon plaisir en Espagne. A cela le commandant répondit qu'il l'excusait et de ses bravades et de ses offres ; que ces dernières ne pouvaient avoir quelque influence que sur des lâches, et qu'il eût bien à considérer lui-même qu'il lui en adviendrait pis encore qu'il ne lui en était advenu devant Bougie. Cela ayant été dit, et, sans attendre autre réplique, Barberousse commença à battre

en ruine cette forteresse, qui n'était pas distante de la ville de plus de trois cents pas (comme aujourd'hui on peut encore le voir dans l'endroit de l'île où elle était située). Jamais néanmoins le dommage ne put être considérable, parce que toute l'artillerie des Turcs était de petit calibre. Les habitans d'Alger, voyant qu'au bout de vingt jours aucun résultat n'avait eu lieu, ce qui rendait la venue de Barberousse comme superflue, commencèrent à se repentir de leur démarche; car, en outre de cette circonstance, les Turcs se rendaient insupportables, exerçant mille violences et mille exactions en la ville (et cela avec un orgueil démesuré, comme il arrive en tout lieu où on les accueille et où on les reçoit). Dans leur pensée, en effet, il était à craindre qu'il n'en advint pas mieux par la suite, et c'est ce qui accroissait leur mécontentement, particulièrement celui du cheik Sélim Eutemi, le seigneur d'Alger, qui ne pouvait déjà plus supporter l'arrogance de Barberousse, et le peu de cas qu'il faisait de lui dans sa propre habitation, et hors de là en public. Dès cette époque, il redoutait déjà ce qui, dans bien peu de temps, devait arriver. Et, en effet, de nuit comme de jour, Barberousse n'avait autre chose en l'imagi-

nation que ceci : Comment et de quelle manière, à quelle occasion enfin il se pourrait emparer du pays.

Malgré les obligations qui sont naturellement imposées à un hôte, il prit en dernier lieu la résolution de tuer traîtreusement le cheik qui l'avait accueilli, puis, cela une fois exécuté, de se faire reconnaître de force et à main armée pour roi et seigneur, ordonnant qu'on le proclamât comme tel, et qu'on lui jurât obéissance. Et pour venir à bout d'un tel dessein sans tumulte, sans bruit, un jour, vers midi, comme le cheik Sélim Eutemi était entré au bain, en son palais, afin d'accomplir l'ablution qu'on doit faire avant la prière de cette heure (ainsi que c'est l'usage des Maures et le précepte de leur Coran), Barberousse, qui logeait en la même habitation, entra traîtreusement dans le bain, et y trouvant le prince seul, nu, à l'aide d'un autre Turc qu'il avait amené avec lui, il l'étouffa et le laissa étendu à terre. Il cacha ce qui s'était passé durant quelques instans, environ un quart d'heure, puis, venant à entrer une seconde fois dans le bain, il commença à appeler à grands cris le secours des gens de la maison, et à dire que

le cheik était mort, que c'était la chaleur du bain qui l'avait étouffé; et cela étant publié immédiatement dans la ville, non sans grands soupçons que Barberousse fût l'auteur d'une telle méchanceté et d'une si grande trahison, tout le monde se recueillit de terreur, mais par ordre de leur chef, les Turcs qu'il avait instruits prirent à l'instant les armes et se joignirent aux Maures des montagnes de Gigel. Ils firent chevaucher Barberousse sur son cheval, et le conduisant par la ville avec grandes clameurs et acclamations, ils l'intrônisèrent comme roi. Cela fut fait sans qu'aucun Maure ou aucun habitant d'Alger osât ouvrir la bouche et dire une parole d'opposition. Le cheik avait un fils qui se trouvait encore en bas âge; mais voyant que son père n'existait plus, et craignant que Barberousse le fit périr, grâce à l'aide de quelques Maures du palais et des serviteurs de son père, il s'enfuit et ne s'arrêta que quand il fut parvenu en la ville d'Oran, où le marquis de Comarès (qui alors était le général commandant le pays et ses forteresses), l'accueillit favorablement. Plus tard, il l'envoya en Espagne au cardinal archevêque de Tolède don Fray Francisco de Ximenès, qui, à la suite de la mort du roi catholique, et en l'absence de Charles-

Quint, alors en Flandres, gouvernait vers ce temps.

Barberousse, devenu de cette façon roi et seigneur d'Alger, fit appeler les principaux d'entre les habitans de la ville, et leur offrant des grâces et de grands avantages, après leur avoir promis pour l'avenir bien des faveurs, il obtint facilement ce à quoi d'ailleurs on se voyait contraint, et tous l'acceptèrent pour leur roi et pour leur seigneur absolu. Une fois cela terminé, il commença immédiatement à battre monnaie et à fortifier la Casauba de la cité, parce qu'alors il n'y avait point en toute la ville d'autre forteresse. Dressant là quelques pièces d'artillerie, mais en petit nombre, il y établit également une garnison de Turcs. Et comme ceux-ci se voyaient déjà maîtres absolus d'Alger, au bout de quelques jours ils traitèrent les Maures et les habitans comme s'ils avaient été leurs esclaves, les volant, les injuriant de mauvaises paroles, les vexant par des actions pires encore, ainsi du reste que c'est leur coutume, et comme il semble naturel à leur orgueil de le faire. Ceux-ci ne savaient donc plus à quel parti s'arrêter, et ils

eussent encore préféré être vassaux des chrétiens que de se voir ainsi soumis aux Turcs. A tout cela venait se joindre une circonstance particulière : sachant que le fils du cheik Sélim Eutemi était passé d'Oran en Espagne, ils étaient tous en crainte qu'il ne revînt avec une flotte et des troupes, afin de recouvrer les états de son père ; ils redoutaient aussi que, dans la persuasion où il serait qu'ils avaient trempé dans sa mort, il ne fit pas seulement la guerre aux Turcs, mais bien à eux : venant à cette fin les détruire et les anéantir complétement. C'est du moins ce que leur suggéraient les soldats espagnols qui se trouvaient en la forteresse de l'île, et qui leur répétaient ces propos, en les menaçant. Voilà pourquoi tous les baldis (2), c'est-à-dire les citoyens et les Maures principaux de l'endroit, se consultant entre eux, commencèrent à avoir des intelligences avec le capitaine de la forteresse, le priant, quand le temps serait venu, de les aider, au moyen de sa garnison, à chasser les Turcs du pays : car pour les Maures de Gigel, ils étaient déjà retournés en leurs foyers, et Barberousse ne se trouvait entouré que de ses propres Turcs. Ces habitans d'Alger disaient donc qu'ils serviraient

de bien meilleur gré les chrétiens, gens de justice et de raison, qu'une race superbe et ennemie de toute bonté, comme était celle des Turcs. Cela étant ainsi, il commencèrent à s'entendre fort secrètement avec les alarbes (3) de Metidja (4), qui habitent les vastes plaines aux alentours d'Alger, et qui avaient ressenti à l'excès la mort de Sélim Eutemi. Sélim était non seulement leur chef naturel, mais c'était aussi un homme de leur sang et de leur race, et dont ils avaient à cœur surtout de venger l'assassinat dès que l'occasion s'en présenterait; et ils étaient d'autant plus incités à agir de cette façon, qu'aussitôt que Barberousse avait vu son pouvoir s'accroître par la possession d'Alger, et qu'il avait pu, tant bien que mal, ramener la tranquillité parmi les habitans, il s'était tourné vers les alarbes de la plaine, leur faisant grandes instances et employant même auprès d'eux toutes sortes de menaces, pour qu'ils l'eussent à recevoir comme seigneur, ainsi que cela était arrivé à l'égard de Sélim Eutemi. Il réclamait en même-temps le tribut que l'on avait coutume de payer. Bien souvent les Turcs s'en allaient par bandes de trois et quatre cents hommes à travers la campa-

gne. Armés alors de leurs mousquets, ils contraignaient ces habitans à payer le tribut dont nous venons de parler, ou bien ils leur prenaient leurs vaches, leurs moutons, tous ce qu'ils possédaient enfin, jusqu'à leurs propres enfans.

En conséquence donc, les baldis de la cité et les alarbes s'entendirent tous ensemble, et avec eux les chrétiens de la forteresse de l'île. Il fut convenu qu'à un certain jour, et sous prétexte d'acheter ou de vendre divers objets, comme ils avaient coutume de le faire, un bon nombre d'alarbes entreraient dans la ville, armés en secret, et qu'ils mettraient le feu à vingt-deux galiots (c'était le nombre des bâtimens, les uns appartenant à Barberousse, les autres aux corsaires qui venaient se joindre à lui). Elles étaient tirées à terre et rassemblées en deux endroits différens : les unes dans les fossés de la ville, vers cette partie de la muraille qui est près de la porte de Bab-al-oued (5), entre la mer, et où se trouve maintenant le bastion de Rabadan pacha ; les autres plus en avant, sur la plage de la Fiumara ou du ruisseau qui descend de la colline. Il avait été décidé

qu'au moment où Barberousse, avec ses Turcs, sortirait pour éteindre le feu par la porte de Bab-al-oued, les baldis et les autres citoyens courraient à l'instant fermer cette porte, et qu'on s'opposerait ensuite à leur rentrée. On était convenu en même temps, que le capitaine de la forteresse et les soldats chrétiens passeraient sur des embarcations en la ville, et que, réunis aux Maures, tous d'un commun consentement et d'un même courage, d'un côté ils tueraient tous les Turcs qui seraient restés dans la ville, de l'autre ils attaqueraient Barberousse ainsi que les gens qui seraient sortis avec lui pour éteindre l'incendie. Tout cela enfin était si bien combiné, qu'on n'eût pu rien trouver de préférable. Comment la chose arriva, c'est ce que jamais on n'a pu savoir ; mais Barberousse eut avis de ce qui se tramait secrètement. Il dissimula, et faisant faire bonne garde auprès des galères de course, n'omettant rien en sa vigilance, il s'arrangea de manière que les alarbes ne purent jamais accomplir leur dessein.

Un de leurs jours consacrés, c'était le vendredi, jour férié et qui remplace le dimanche parmi

eux, comme Barberousse se rendait à la grande mosquée, à l'heure de midi, pour y remplir les rites de son culte, en sa compagnie allaient quelques Turcs, les seuls au fait de ce qui devait advenir : puis venaient la plupart des baldis et les principaux citoyens qui avaient coutume en ce jour de se rendre à la mosquée avec leur seigneur pour y faire la prière. Ils étaient donc tous présens, mais ils ne savaient pas, et ils ne pouvaient guère imaginer que Barberousse sût le moindrement leur projet. Ils entrèrent donc en la mosquée; mais dès qu'ils y furent, les Turcs coururent au même instant fermer les portes. Au dehors donc ainsi qu'au dedans, la force leur appartenait par les armes. En conséquence, faisant lier les mains aux principaux baldis et aux citoyens maures de la ville, sans plus attendre, Barberousse en fit décoler vingt-deux des plus coupables à la porte de la mosquée. Leurs têtes et leurs corps furent jetés en la rue, et ensuite, pour plus grande ignominie, il les fit enterrer dans de grands cloaques placés alors dans l'intérieur de la ville, précisément au lieu où se trouvent situées aujourd'hui les écuries du dey. Grâce à cette façon d'agir, aussi inattendue que ri-

goureuse, les habitans d'Alger demeurèrent en l'épouvante, et dorénavant, quelque maltraités qu'ils fussent par les Turcs, ils n'osaient ni parler ni sortir de la ville, car Barberousse ne l'eût point permis. Aussi, de gré ou de force, ont-ils vécu jusqu'à ce jour en repos, fort soumis et fort obéissans aux Turcs (6).

NOTES

SUR BARBEROUSSE ET LE SULTAN EUTEMI.

Nous n'hésitons pas à le dire, avec quelques relations telles que celles des pieux Trinitaires, c'est principalement aux anciens écrivains espagnols et portugais, et surtout à Diego de Haedo, qu'il faut demander les documens sérieux qui viennent d'une haute expérience, et qui, après deux siècles, pourraient, au besoin, nous guider. Nul mieux que ces deux peuples n'entre dans la politique des États Barbaresques, nul n'a mieux senti le génie maure et le génie arabe, et ne l'a plus complétement étudié. La guerre avec les habitans de Tunis, de Fez, de Maroc et d'Alger, c'est pour ainsi dire une vieille guerre intestine, et qui se continue au-delà des mers. Tous ces *Elches* maudits, comme ils appellent les rénégats ; tous ces *Azuagos*, parmi lesquels ils s'obstinent à voir d'anciens chrétiens dégénérés ; tous ces *Modejares* et ces *Tagarins*, qui connaissent si bien les royaumes de Grenade, d'Aragon et de Valence, car ils y sont nés ; ces juifs même chas-

sés au temps d'Emmanuel, et dont la postérité a été élevée dans la haine du nom portugais, tous ces hommes confondus, à l'exception des Israélites, sous la domination dédaigneuse d'*Alarbes* ou de maurisques, parlent souvent le pur castillan, aussi bien que les Espagnols eux-mêmes; et dans les terres qui avoisinent Arzilla ou Tanger, c'est dans la langue de Camoens que l'on maudit le nom chrétien.

On sait en France, mais on sait bien vaguement, qu'à partir du XVe siècle jusqu'au milieu du XVIIe, les Espagnols et surtout les Portugais renouvellent continuellement leurs expéditions en Afrique, que la plupart du temps ils restent vainqueurs, et que les populations s'enfuient devant eux au désert, ou qu'elles se renferment avec terreur dans les villes. Des expéditions imprudentes, et dont les résultats sont trop déplorables pour ne pas retentir d'une manière sinistre en Europe, jettent deux noms et deux dates à ceux qui s'enquièrent de l'histoire générale. On lit Robertson et ce qu'il dit de Charles-Quint, La Clede, et ce qu'il rapporte de la journée d'Alcaçar; mais les traits originaux de tant d'autres expéditions aventureuses, le choc inattendu des races, cet ardent fanatisme qui fait partie de l'histoire, et qui colore les récits, l'aversion toute naïve que se portent les unes aux autres ces populations turbulentes, ces vieilles rancunes de voisinage, plus fortes peut-être que l'attente des grands événemens, tout cela disparaît sous la prétendue élégance du style, ou dans la monotonie des formes long-temps étudiées.

Pour obtenir l'enseignement, c'est donc aux sources qu'il faut puiser. Les grandes entreprises militaires dont nous venons de parler, les luttes partielles, mais sanglan-

tes qu'on vit se renouveler durant près de deux siècles sur le littoral de l'Afrique, toutes ces expéditions qui ont un si grand rapport avec celles dont la France s'occupe aujourd'hui, ont eu des historiens inconnus aux historiens officiels, ou du moins dédaignés par eux. Soldats, voyageurs, missionnaires, martyrs même, quelque soit le nom qu'on voudra leur donner, la haine ardente reste bien dans leur cœur, mais la vérité est dans leur récit. Leur parole est quelquefois rude, mais leur accent toujours sincère. Ils avaient intérêt à bien voir, et l'on sent qu'ils ont tout observé. Et puis, parmi ces hommes passionnés, il y a de vieux capitaines, esprits sévères et froids, qui ont passé une partie de leur vie à étudier les ruses des Maures, et qui emploient l'autre à les dévoiler. Pour les faire connaître, je n'en prendrai qu'un seul, c'est le vieux comte d'Ericeira Fernando de Menezes, qui, pendant près de six années, combat tous les jours les hordes qui inquiètent la ville de Tanger. « Les ennemis, dit-il, sont nombreux et attentifs, et il faut travailler de telle sorte, que l'imprévoyance ne leur soit pas une cause de réussite, autant que e manque de valeur. En leur présence, et quand cela est nécessaire, il faut qu'on se trouve toujours sur ses gardes, afin aussi que la témérité ne soit pas plus pour nous une raison de revers, que le serait une crainte déplorable. Celui qui aura la charge de gouverneur ne devra jamais éloigner ce précepte de ses yeux. Il se dirigera bien plus selon sa sagesse que d'après les bruits populaires. Je ne saurais nier qu'il faille mener sévèrement les Maures, et que quelques expéditions sur leurs terres soient indispensables; mais elles doivent être dirigées avec tant de prudence et de précautions, qu'il paraisse humainement

impossible que les troupes courent aucun danger. Comme la réussite de nos entreprises dépend de nos propres espions ou des Maures, tout ici est donné à l'incertitude. La campagne ne saurait jamais être explorée complétement, et l'on ne doit jamais, d'un autre côté, donner créance absolue aux nouvelles répandues par l'ennemi. A l'aide de faux bruits, en effet, ils ont accompli une foule de trahisons sur ceux de Mazagan, de Mamora et de Larache. Un grand nombre a péri, et ils nous ont mis fréquemment en un manifeste péril..... Prend-on des interprètes? qu'ils soient interrogés à l'instant, et avant d'avoir eu le temps de se reconnaître; ils sont plus sincères alors..... Dans les sorties dont dépend l'abondance de la ville et la sûreté de ses habitans, continue le comte d'Ericeira, ce qu'il y a de préférable, c'est d'envoyer des hommes d'observation, et s'il le faut des soldats d'avant-garde, qui sillonnent la campagne, qui épient sans cesse et qui parviennent à surprendre les intentions de l'ennemi; car les Maures observent eux-mêmes continuellement, et se portent en armes selon ce qu'ils ont vu. Au surplus, le mode d'observation doit varier sans cesse. L'important c'est de tromper l'ennemi. En campagne les troupes doivent s'avancer en masse, et toute sévérité sera convenable avec ceux qui s'écarteront de cet ordre, car non-seulement ils se risquent eux-mêmes, mais ils compromettent les autres, et le désordre de quelques uns peut être la ruine de tous... Il devra y avoir des appels avant ou après que l'on aura occupé les postes. Sur toute chose le général pourvoira à ce que les troupes se retirent en bon ordre, à ce qu'il n'y ait pas de traînards, et cela à raison de l'extrême préjudice qui peut en résulter. Il faudra avoir long-temps à l'avance certaines

précautions indispensables, pour obvier aux rencontres partielles; car c'est là la tactique dont savent le mieux user les Maures. Avant tout, il faut montrer une attitude résolue, se soutenir ferme dans ses retranchemens, et que la retraite reste libre. »

Don Fernando de Menezes ne s'en tient pas à ces préceptes. Après avoir établi en peu de mots, mais sur des bases positives, le mode d'administration qui, selon lui, convient aux Arabes, aux Maures, et même aux Juifs, dont il connaissait si bien les coutumes et jusqu'aux simples habitudes de localité, il dit encore quelques paroles sur la sage réserve que l'on doit trouver chez le gouverneur; et jamais, en donnant de tels conseils, son langage ne perd de sa dignité. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les fois qu'on s'écarta de ces mesures de haute prudence, préconisées trop tard sans doute par le vieux soldat portugais, l'Afrique devint toujours fatale aux troupes de la Péninsule.

(1) Scherchel, ancienne Césarée, rebâtie par les Maures d'Espagne.

(2) Le titre de Baldis est toujours adopté par Heado; en ce sens, il paraît être particulier au XVIe siècle, car on ne le rencontre plus, que nous sachions, dans les ouvrages postérieurs.

(3) Le mot Alarbe que nous croyons employé ici pour la première fois, est fort usité dans les historiens espagnols et portugais. On le retrouve également à Alger parmi le peuple indigène. Il signifie : *gens grossiers sans culture*,

et il sert toujours à désigner les Arabes des campagnes ou du désert.

(4) Metidjà ; c'est le nom de la magnifique plaine qui environne Alger et son massif de montagnes, de l'est à l'ouest, en passant par le sud, plaine dans laquelle nos prétendus colons ont fait de nombreuses acquisitions, dans l'espérance (vaine jusqu'à ce jour) de voir notre occupation militaire y porter la sécurité.

(5) *Bab-al-oued*, porte de la rivière, à cause du ruisseau qui l'avoisine : c'est la porte du couchant.

(6) Les événemens rapportés ici eurent lieu en 1517.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

D. Gregorio Romero y Larrañaga Cuentos historicos leyendas antiguas y tradiciones populares de España Madrid 1841 1 vol. pet. in 12.

Mérimée. the history of Peter the cruel King of Castile and Leon, with additional Notes. Lond, 1850, 2 vol. post 8

Le Miramolin ou le Miramamolin des auteurs espagnols du moyen-âge, n'est pas autre chose que, l'Emir al moumenin qui veut dire commandeur des fidèles. Les Khalifes d'Orient se paraient de ce titre depuis Omar.

Un des documents les plus précieux de l'histoire d'Espagne
est sans contredit le Testament d'Alphonse X el Sabio
il se trouve tout au long, dans la Chronique de ce Roi
faite par Alfonso de Carthagena Ms. de la Bib. Roy.
S.G. no 1574 — le Codicile est surtout curieux pour l'histoire
littéraire du XIIIme siècle — le digne roi veut que son corps
reste sans sépulture jusqu'à ce que ses dettes soient
acquittées; il veut aussi une humble sépulture; si on
l'enterre dans l'église de Séville, (il laisse le choix entre
Séville et Murcie.) il ordonne qu'on le mette aux pieds
de son père et de sa mère et de telle façon que l'officiants
foulera ses cendres; son cœur sera tiré hors du corps, porté
à Jerusalem, enterré sur le mont Calvaire, ses
armes, son cheval appartiendront aux chevaliers du
temple, tous les autres intérêts l'ont abandonné. ~~Mais~~
Un soin religieux de certains livres le préoccupa et
cela n'a pas été suffisamment remarqué, le livre de
los Cantares en l'honneur de la Vierge est donné
à l'Eglise de Séville afin qu'on en chante des morceaux
lors de certaines solemnités. mais si l'un de ses ~~heritiers~~
successeurs veut une copie de ce précieux volume il
ne pourra l'obtenir sans payement « et si Notre
corps est enterré en l'église de ~~Murcie~~ Séville qu'on donne
le tableau la table que nous avons fait faire avec

les reliques en l'honneur de Ste Marie, qu'on les porte
dans les processions durant les grandes fêtes de
Sainte Marie, qu'on le pose sur le Maître Autel —
Avec les Quatre livres qu'on appelle Espejo histo
=rial et qu'a fait faire S. Louis de France, plus le
riche drap que nous a donné la reine d'Angleterre notre
sœur, qui est destiné à recouvrir l'autel, et la Chasuble
et la Dalmatique et la Cape, qui sont de drap historié
de beaucoup d'histoires travaillées fort richement, —
Et une grande table historiée sur laquelle il y a
grand nombre d'images en yvoire à histoire représen
tant les Actions de Sainte Marie — qu'on la mette
chaque Samedi sur l'autel de Ste Marie à la Mess —
et nous ordonnons également que les deux bibles
l'une en trois livres écrite de grosse lettre et recouverte
en Argent, l'autre en trois livres également et —
historiée, que nous a donnés le Roi St Louis de
France, appartiennent à celui qui héritera de
royaume avec notre autre table garnie de reliques avec
les couronnes, les pierres, les camées, les bagues
et autres Dons nobles qui appartiennent au
Roi ".

e otrosi mandamos que todos los libros de los Cantares de los myraglos de loor de Santa Maria, sean todos en aquella yglesia do el Nuestro cuerpo fuere enterrado e que los fagan cantar à las fiestas de Santa Maria.

E si aquel que lo nrõ heredare con derecho quisiere aver estos libros de Cantares de Santa Maria, mandamos que faga bien e de algo por ende a la yglesia donde los tomare por que lo ayan en merced e syn pecado.

Otrosy mandamos a aquel que nostro heredare, el libro que nos fisimos Setenario. — E mandamos le otrosi, lo que tenemos en Toledo, que nos tomaron en Toledo, ~~que nos tomaron~~ quando dios quisiere que lo cobremos nos. &ca.

En l'année 1877 - dont le calcul a été ratifié en 1879, la population totale de la Péninsule s'était élevée à 16,634,845 habitants en y comprenant celle des îles adjacentes et celle du N. de l'Afrique. Voir à ce sujet. La Revue l'Exploration T. 36. Mois de 7bre 1888.

Carlos Ferreira né à Lisbonne, a traduit en Portugais historia da Donzella Theodor. cette trad. a été pub. en 1735 in 4 par Pedro Ferreira. je n'en connais pas de traduction en françois ou dans les langues du Nord.

à propos de la Damoiselle Theodor on lit dans Nicolas Antonio: Alphonsus quidam Aragoniæ regni civis auctor est operis prosaici poematis, quod audit historia de la Donzella Theodor. — cette historiette serait bien postérieure au XVme Siècle.

---

la chronique de Gracia dei, dont il existe un MS à la bib. Roy. a été imp. dans le recueil suivant: Semanario erudito que comprehende varias obras ineditas, criticas, morales, instructivas, politicas, historicas, Satyricas y Jocosas de nuestros mejores autores Antiguos y modernos. Dálas á luz D. Antonio Valladares y Sotomayor. Madrid, 1787-91 34 vol. in 4 esp.

l'ouvrage se trouve rarement complet. on sait que Gracia Dei a essayé de réhabiliter la mémoire de D. Pedro. Mr. Joseph Lavallée le combat et n'accepte nullement ses opinions.

Correa de Serra dont l'opinion doit toujours faire autorité suppose que Gomez Eannez de Azurara a vécu jusques en 1472.

—

Maitre Matheos de Pisano, a écrit en latin les faits et gestes des Portugais en Afrique; il a été de plus le maître de D. Affonso V. on a supposé avec quelque raison que ce pouvait bien être le fils de la fameuse Christine de Pisan et quelques lignes de Mr Thomassy sur cette femme célèbre, confirmeraient l'opinion du savant éditeur des Chroniques Portugaises. — Christine de Pisan était en effet fort connue à Lisbonne, dès le XVme siècle. Matheos de Pisano serait né en 1385 et il aurait eu une cinquantaine d'années en 1435 lorsqu'Affonso aurait eu besoin d'un maître.

7

D. Gregorio Romero y Larrañaga.
Cuentos historicos, leyendas antiguas
y Tradiciones populares de España -
Madrid, 1841. 1 vol. pet. in 12

Coronica del Rey D. Pedro primero deste nombre llamado Cruel Rey de Castilla y de Leon juntamente con la del Rey D. Enrrique su hermano y la de D. Juan primero su hijo, por el Chronista de los dichos Reyes. Pamplona, 1591, in fol.

Corneille Agrippa, nous a conservé la figure du dragon placé entre deux cercles que, selon la tradition, Blanche de Bourbon avait enfermée dans le Baudrier d'or enrichi de pierreries, dont elle avait fait cadeau à son terrible époux. Voy. la Philosophie occulte trad. fr. T. 1. p. 376

Otto Vænius &c. historia Septem infantium de Lara. Antverpiæ, 1612, in fol. obl. fig.

El Rey D. Pedro defendido por Antonio de Vera. Madrid, 1647, 1 vol. in 4.

Prosper Mérimée. histoire de D. Pedro 1er Roi de Castille. Paris, 1848, in 8.

Coleccion de las cronicas y memorias de los reyes de Castilla, Madrid. 1779-1787, 7 vol. Gr. in 4. avec les portr. de D Pedro et de D. henrique II -

La collection ne coûtait pas plus de 80 fr. vers 1850, chaque vol. se peut acheter séparément à 12 f. le vol.

Cronica de los reyes de Castilla D. Pedro, D. henrique II D Juan 1° D henrique III por D Pedro Lopez de Ayala

Cette chronique a été pub. par D Eugenio de Llaguno y Amirola de 1779 à 1780 2 vol.

Cronica de D Pedro Niño Conde de Buelna por Gutierre Diez de Gamez su alferez. pub. par le même éditeur en 1782 1 vol.

Cronica y memorias historicas de la vida y acciones del Rey D Alonso el noble VIII del nombre recogidas por el marques de Mondejar e ilustradas con notas y apendices por D. Francisco Cerda y Risco 1783 - 1 vol.

Cronica de D Alvaro de Luna condestable de los Reinos de Castilla y de Leon, Maestre y administrador de la orden y caballeria de Santiago. La publica con varios apendices D. Jozé Miguel de Flores 2ª edic. 1784 1 vol.

Le même vol. renferme el Seguro de Tordesillas écrit par D Pedro Fernandez de Velasco surnommé le bon comte de haro.

Chronica o descriptio del fets e hazanayes dl inclyt rey D. Iaume primer Rey Darago per Ramon Muntaner. Barcelona, Iaume Cortey, 1562, pet. in fol.

Cette précieuse chronique écrite en Limousin était devenue introuvable, la Société des bibliophiles de Stouttgart la fit imprimer en 1844, on en a vu un exemp. figurer à la vente de l'abbé J. B. chevalier de Bearzi, protonotaire apostolique et chargé d'affaires de S. M. le roi des deux Siciles à la Cour de vienne, laquelle a eu lieu, par l'entremise d'Edwin Cross, à la salle Sylvestre en mai 1853, on y voyait aussi le livre suivant:

Chronica del Rey Dō Joam o 1º deste nome, e dos Reys de Portugal o X e as dos Reys D. Duarte e D. Affonso o V tiradas à Luz por Dom Rodrigo da Cunha. Em Lisboa, Ant. Alvarez, 1643, pet. in fol.

aux armes du prince Eugène de Savoie.

La Chronique de Muntaner mentionnée plus haut, est due à Mr Lanz, mais elle n'a été publ. format in 8, que pour les membres de la société.

Chronica de los moros de España dividida in Ocho libros por el Padre Frey Jayme Bleda. En Valencia, 1618, in fol.

Cette belle chronique se trouve à Paris, à la bib imp. et à la bib. Ste Geneviève.

Le 15 décembre 1855. J'ai examiné de nouveau avec Valentin Carderera sa vaste iconographie Espagnole il a de merveilleux portr.ts Sans parler de ceux des Rois S.t Ferdinand Alonso El Sabio, Divus Alfonsus d'Aragon, Isabelle et Ferdinand &c.a La Reine Catherine de Portugal etc On voit ceux de personnages à peine connus iconographiquement Alphonse de Carthagène, D. Tenorio, l'Arch.que de Tolède le C.te de Tendilla (un peu incertain quant à l'armure) La Galinda, puis tous les Gens des XVI.me et XVII.me Siècles.

Le Roteiro de Vasco da Gama, que l'on peut bien mettre au rang des Chroniques, appartenait jadis à la collection du Monastère de Santa-Cruz de Coimbre, d'où il passa dans la bibliothèque de la Ville de Porto, où il fut apporté avec beaucoup de précieux mss. provenant de l'antique cité universitaire.

Ce n'est évidemment qu'une copie, mais une copie qui a toutes les caractères de l'authenticité, et qui ne remonte pas au delà des premières années du XVIme Siècle. Ce Ms. écrit sur papier de teinte obscure porte le N.° 804.

C'est, on peut le dire, la première Relation authentique écrite par un témoin oculaire, car le document inséré en 1554 par Ramusio, dans sa Collection avait été écrit, disait il, par un Gentilhomme Florentin, qui se trouvait à Lisbonne, lors du retour de Gama. — Cette narration, recueillie de la bouche des Argonautes modernes, comme on disait alors, présentait, il faut l'avouer, beaucoup de confusion, et pendant des Siècles cependant, ce fut le seul écrit sur lequel on put se baser pour avoir quelques renseignements positifs, puisque la Relation attribuée à Gama, n'apparut jamais devant des juges compétents et ne fut surtout jamais reproduite par la voie de l'impression.

Barbosa dit bien à propos du célèbre navigateur il composa un écrit intitulé: Relações da Viagem que fez a India em o Anno 1497, mais après avoir cité les autorités Nicolas Antonio, L. Pinelo et son annotateur Barcia, il s'en tient à ces faibles renseignements. Nous avons bien vu figurer un Voyage Ms. attribué à Gama dans un catalogue, qui parut il y a une dixaine d'années environ, mais nous ne savons dans quelles mains il a du passer et quel degré d'authenticité on lui peut accorder. Antonio n'hésite pas à dire à propos de cette relation, quæ lucem vidit, mais on ne saurait se dissimuler que le savant biographe Espagnol, a souvent donné comme ayant été imprimés des livres toujours restés à l'état de Mss.

Moreri est aussi pour l'affirmative, lorsqu'il s'agit de cette relation primitive et il se réfère à l'auteur d'une bibliotheca Portugueza Manuscripta dont il ne cite pas le nom. Selon MM. Kopke et Paiva, ce pourrait être D. Luiz Carlos de Menezes Cte d'Ericeira, qui fournit un volume de

Corrections et d'additions à D. Joseph de Maria-vel, lorsqu'il traduisit en Espagnol le Moreri vers 1753, selon moi ce pourrait être aussi le chevalier d'Oliveira ou Soarez de Brito, dans tous les cas, Mariavel affirme que la Relation ne se trouve ni ne se rencontre.

Il est bon de le faire observer ici, nul historien primitif de la littérature portugaise n'a pris soin de mentionner ce précieux manuscrit dû au chef d'une expédition mémorable et il s'est en même temps échappé aux laborieuses investigations de Ramusio, qui se tait complètement à son sujet; nous ne partageons pas néanmoins la croyance absolue des éditeurs du Roteiro lorsqu'ils disent, tout nous induit à croire que cette Relation de l'Amiral est un songe bibliographique. Mais nous demeurerons dans cette incertitude, tant qu'un heureux hasard ne nous aura pas permis d'examiner le ms. cité par un Catalogue français, celui du pseudonyme Wollkert, et qui pub. en 1844 chez Delion, portait le titre suivant: Descrição das terras da India Oriental e dos seos usos costumes, ritos e Leyes. 1498, escrito por Vasco da Gama discubridor da India. Gr. in fol. écrit sur pap. formant 89 feuillets d'une belle écriture port. du commencement du XVIme siècle.

Le manuscrit de la bibliothèque de Porto n'est malheureusement pas signé; en examinant attentivement le texte on acquiert facilement la preuve qu'il n'a pour auteur aucun des capitaines ou même des simples pilotes de l'expédition. On le doit néanmoins à un témoin occulaire de cet événement mémorable et selon toute probabilité il est dû à un simple soldat, ou à un marin, faisant partie de l'équipage du bâtiment commandé par Paul de Gama, jouissant néanmoins de quelque considération dans la flotte. Il ne faut pas oublier que, l'un des écrivains classiques du Portugal, que le continuateur de Jean de Barros, Couto, commença lui aussi par être simple soldat dans la vaillante armée que D. Sébastien entretenait aux Indes. Selon toute probabilités et d'après les ingénieuses inductions de Mrs Kopke et Paiva qui ont fait à ce sujet toutes les recherches possibles, il porterait le nom d'Alvaro Velho

Ce personnage, sur lequel du reste on n'a pas d'autres détails n'est remarquable ni par son instruction, ni par l'élégance de son style, comparé aux autres voyageurs de la même époque, il a néanmoins le mérite d'être bon observateur et il conserve toujours dans sa diction parfois incorrecte, la naïveté de son siècle si fréquemment altérée, dans les historiens plus habiles qui lui succèdent.
Choisi par Vasco de Gama, pour être un des douze, qui portèrent au Zamori les malencontreux présents qui donnèrent d'abord une si fausse idée et de la puissance du royaume de Portugal et de la mission de ces lointains voyageurs, il put observer l'intérieur de Calicut et ne négligea aucune occasion de signaler les faits de quelque importance, qui se passèrent sous ses yeux. Une préoccupation étrange domine, du reste, tout son récit, c'est l'idée bizarre, que l'expédition était arrivée en terre de Chrétiens. L'espèce de Journal qu'il nous a transmis fut tenu avec une rare exactitude, mais Alvaro Velho le discontinua, lorsqu'après avoir doublé de nouveau le Cap de bonne espérance, il fut entré dans les

régions explorées depuis longtemps par les flottes portugaises. Les grands mystères cachés par la barrière imposante franchie par Dias n'existaient plus, la dénomination heureuse imposée par Jean II au Cap n'était plus une fiction, il n'y avait plus réellement à dire, que ce qu'il nous a raconté.

Le plus ancien des écrivains Portugais qui ont raconté l'histoire de la Conquête des Indes Fernand Lopez a eu certainement connaissance du Ms. dont nous offrons ici la traduction et il en a fait largement usage dans la 1ère moitié de son premier livre et la concordance qui existe entre les deux écrits est évidente lorsque l'on examine l'édit. rarissime de 1551 où le sincère historien fait l'aveu qu'il n'a pu obtenir aucun renseignement sur les évènements advenus au retour de l'expédition à partir des bas fonds de Rio-Grande où il perd son guide. Selon toute probabilité aussi, le Ms de la Bib. de Porto est celui dont

Lopes de Castanheda a dû faire usage surtout si l'on fait attention que cet écrivain a été nommé après son retour de Goa bedeau et Garde du Chartrier de Coimbre

Les éditeurs si consciencieux auxquels on doit cette importante publication y ont joint une carte sur laquelle la navigation de Gama est soigneusement étudiée. nous avons eu soin de la joindre au recit d'Alvaro Velho. Diogo Kopke trop tôt enlevé à la Science, et son collaborateur Mr Costa Paiva, ont eu un but sérieux en dressant cette carte, ils ont voulu prouver, que la grande découverte de Gama, qui a changé complètement les relations des peuples entre eux, et qui a ravi le monopole du commerce de l'Orient à venise n'était pas comme l'ont dit tant d'écrivains un résultat heureux de circonstances fortuites. Emmanuel ne mérita pas seulement le titre de roi fortuné il était habile et persévérant et sut admirablement profiter des travaux de son prédécesseur Jean II Celui qu'Isabelle caractérisait si bien en annonçant à sa Cour que l'homme était mort.

Par les hautes qualités de son intelligence, par sa force d'action, Jean II méritait en effet d'être qualifié ainsi. En envoyant par terre divers explorateurs vers l'extrême Orient, en chargeant surtout Paiva et Covilham de se rendre dans les Indes par la mer rouge et de lui transmettre tous les détails géographiques qu'ils pourraient se procurer, ce souverain habile avait élucidé plus qu'on ne le croit généralement la géographie des régions voisines de l'Inde; son choix s'était arrêté longtemps à l'avance sur Vasco da Gama dont il connaissait l'inébranlable ~~fermeté~~ mais s'il avait fait choix avec sa sagacité habituelle d'un homme fort et résolu, il ne prétendait pas le jeter sur l'Océan sans guide; il le munit de cartes, imparfaites il est vrai, mais dressées ainsi que le fait remarquer le célèbre Pedro Nunes, avec tout le soin dont étaient capables les hommes les plus savants et les plus expérimentés de cette époque. Ainsi que l'ont remarqué les deux éditeurs du Roteiro, sa destination lui avait été marquée

de longue main et c'était Calicut puisque Emmanuel écrivait au Radjà qui commandait dans cette côte Orientale. Sa flottille une fois réunie aux îles du Cap vert, il s'élança sur l'Océan atlantique austral en suivant une direction qui ne s'éloignait pas beaucoup du Sud; et pour suivre cette route il fit usage de la connaissance que l'on avait acquise des vents généraux de la côte occidentale d'Afrique qui étaient contraires à cette même route sans négliger ce que l'on savait de la direction de la côte orientale découverte à son début par Barthelemy Dias et se dirigeant du Sud au nord, arrivé à une latitude Sud, rapprochée de celle du cap de bonne espérance, il se dirigea par le rumb de l'Ouest, ce qui prouve que sans rien diminuer de l'audace accordée à son entreprise, il se fondait sur des données scientifiques. Cette marche est prouvée par la circonstance positive, de connaissances antérieures, par les faits qui ressortent de l'examen du Roteiro et enfin par les dispositions prises lors de toutes les navigations ultérieures, pour gagner les indes orientales. Et si Cabral

découvrit en l'année 1500 le Brésil, ce fut, par
ce que en suivant l'exemple de D. Vasco, il
suivit le rumb du Sud, en s'écartant toutefois
démesurément vers l'Ouest. Dans la mer des
Indes qui lui était inconnue nous le trouvons
prolongeant la côte d'Afrique du S. au N. jus
qu'à ce qu'il ait rencontré le pilote qui le condu
ira à sa destination et avec le secours du-
quel nous le voyons faire son profit des mous-
sons, soit lorsqu'il se rend à Calicut, soit lorsq
u'il en revient, bien que dans la première
traversée, il ait été plus heureux que dans la
seconde. Dans cette dernière, en effet, nous le
voyons se jetant dans le courant des vents
généraux du Sud Ouest de la côte occidentale
d'Afrique afin d'arriver aux îles du Cap verd.

Le V.te de Santarem admet avec un Ms. de la bib. imp., le 2 juin 1497, comme étant le jour de départ de Gama. Castanheda, Barros, Goes, Faria e Souza assignent unaniment comme jour de départ le samedi 8 juillet et c'est aussi le chiffre admis par l'auteur anonyme du Roteiro, qui pourrait à lui seul décider la question.

Le Cap de bonne espérance fut doublé par la flotte le 22 novembre 1497.

La Collection bibliographique de Galardo pub. par Zarco del Valle donne comme rareté le livre suivant: Fernan Gonzalez La cronica del Noble cavallero el Conde Fernan Gonçalez: con la muerte de los Siete infantes de Lara. Sevilla per Jacobo Cromberger, a 8 de Março, de 1509. in 4

L'Ensayo de una bibliotheca Española donne une précieuse série d'indications bib. sur les Sept infants.

Mr Zarco del Valle. Donne le titre d'une Chronique MS. du Connétable Alvaro de Luna in fol.- XVIme Siècle.

Rien que par le prologue, elle paraît favorable au grand maître.

Loise (F.) Docteur ès lettres. histoire de la poésie espagnole. Paris, L. hachette 1 vol in 8; 1868; 5 fr.

Cette histoire dans tous les cas a passé presque incognito, cela ne veut pas dire qu'elle n'est point excellente. L'ouvrage a été reçu en dépôt.

Doncella ~~del~~ Teodor. Tres figuras: una Doncella, un Mercader y un Rey sentado. Historia de la Dõzella Theodor (à la fin) fue impresso il présente tratado en la insigne Ciudad de Caragoça por Juana Millan, biuda de Pedro hardoyn a quinze dia del mes de Mayo año 1540.

avec figures intercalées dans le texte.

Je vois aussi d'une édition de 1543. – nombreuses éditions. Il y en a une en portugais de 1735.

C'est un des livres populaires de la Péninsule qu'on a le plus fréquemment réimprimés.

La chronique
de D. Rodrigue.

Il y a eu jadis des gens qui ont hésité à regarder comme une fable cette énormité prétendue histori que sortie de l'imaginative de Miguel de Luna et attribuée par lui au Sage Alcaide Abulcacim Tarif Aben Tarique, dont la 5me édit. fut publiée en 1654. Cette Rhapsodie sans talent qui embarasse l'histoire est née toutefois de certaines traditions légendaires. C'est en définitive un Roman, ce conte bleu, dans le quel on décrit la fameuse tour enchantée, n'est pas dépourvu de tout intérêt. La statue de bronze dont le bras armé d'une masse, sillonne l'air de ses coups assénés dans le vide avec un bruit inceßant est à examiner comme légende. Les caractères grecs qui la brident et qui prédisent tant de maux sont employés ici dans un sens étrange. Luna est peut être le premier qui nous ait parlé de ce vaillant lieutenant de Rodrigue qu'on appelle Amelrique ou plutot Almerique.

La façon dont l'infortunée Cava raconte à Julien son deshonneur est aßez curieuse. Elle ne manque même pas de délicateße. La belle émeraude

a été brisée: (Cayo sobre ella, lo estoque real) et la Guerre est allumée. J'aime certainement mieux la Vieille Romance, mais ce récit qui doit écarter l'histoire a pu avoir quelque succès en Espagne au XVIIme Siècle.

Lendas da India
por Gaspar Correa publicadas
de Ordem da Classe de Sciencias moraes
politicas e de bellas artes, da Academia
real, das Sciencias de Lisboa e sob a direcção
de Rodrigo José de Sylva Felner.
obra Subsidiada pelo governo
de Portugal. —
1859, et ann. suiv. 8 vol. in 4.

Ce qui fait la valeur de ce livre, ce n'est certes pas le Style, ce n'est pas non plus l'art qui règne dans les récits. c'est la sincérité toute puissante et la variété des points historiques abordés par le narrateur. L'homme qui parle parfois si rudement était là, il raconte ce dont il a été le témoin presque toujours désintéressé. Le Grand Albuquerque l'avait à ses côtés, comme Secrétaire. il suivait ses ordres, mais il racontait ses actions. Je lui sais un gré infini de nous avoir signalé le désintéressement modeste de Pedr. Alvares Cabral, de nous avoir fait apprécier son caractère conciliant. Peut être n'en saura-t-on jamais davantage sur l'exploration du Brésil.

Villanueva (D. Jayme) critique, orateur, poète, né à Xativa ou Jatiba mort à 59 ans à Londres en 1824. Cet illustre Valencien étudia d'abord à Orihuela et se fit dominicain; il servira d'abord aussi à l'étude de l'histoire ecclésiastique de son ordre, il augmenta de 900 art. le catalogue de Quetif et Echard. Chargé par le Gouvernement du roi, d'aller examiner les Archives des principales de l'Espagne, il commença par celles du royaume de Valence. Le premier résultat de ses recherches fut consigné dans les dix premiers tomes du livre intitulé: Viage literario a las Iglesias de España - Il faisait à la même époque et il a laissé en ms. l'hist. Chronologique des Comtes de Urgel. Durant son séjour à Cadix en 1810, Villanueva manifesta des sentiments libéraux, il commença même à écrire el espiritu de las obras politicas de Santo Tomas de Aquino, demeuré ms. Il fut alors nommé rédacteur de la session des Cortes, Durant le Gouvernement absolu de 1814 à 1820, et de retour dans son pays, la persécution l'atteignit. En 1815 il fut présenté pour être élevé au rang de maître de son ordre, il y eut lutte au sein même de ses frères; un décret royal vint lui conférer le Magistère, Il déploya tant de talent en 1817, lorsqu'il prêcha le Carême à San Esteban de Valencia qu'il imposa silence à tous ses rivaux. En 1820, il se sécularisa et fit imprimer les 3 derniers tomes des 10 qu'il a publ. sur son voyage littéraire. bientôt il se vit contraint d'émigrer pour Londres, il y préparait une biographie des

Auteurs espagnols contemporains, une fièvre nerveuse l'enleva au bout de dix jours. C'était un homme simple savant et aimable, il avait contribué à la rédaction de l'ouv. int: Ocios de Españoles emigrados, voy. ce recueil. T. 2 p 377.

Voy. aussi dans le même Tome p. 414

Noticias de D. Iñigo Lopez de Mendoza.
né à Carrion de los Condes bourg de la vieille Castille
le 19 Aout 1398 m. en 1455

A la p 456 il est fait mention d'Arnaldo Gatell – Sculpteur Catalan du XIme Siècle, qui orna le monastère de S. Cucufate, édifice soutenu par 200 colonnes!

D. Frère Alvaro de Castro, Mestre d'Aviz, était neveu et non pas frère d'Inez de Castro, le portrait qui en a été donné dans les Retratos dos Varões &c.ª est tout à fait moderne; il se voit dans la Casa de Deprofundis de Santarem. il mourut à plus de 90 ans, le 8 Avril 1418.

Aqui jaze o bom Fr. Alvaro de Castro, que depois de ser fradre trinta annos, se recolheo a esta ermida em que vivео trinta e [illegible] sete finou se Sanctamente a 8 de Abril. Era. 1456.

D'autres le font mourir à Cintra en 1406.

Vasco da Gama était fils d'Estevam da Gama, Alcaïde Mór de Sines, et commandeur de Seixal. il était né à Sines, dans l'Alemtejo. on a de lui un portrait que j'ai communiqué à Mr Chevignard pour les voyageurs d'Ed. Charton. Ce portrait du XVIme siècle, a été lithographié par Mr Luiz Trinanzi, d'après une copie faite par Mr Sendim, de l'Oeuvre Originale, qui est entre les mains du Comte de Farrobo.

37

D. M. F. de Peña. Hazañas y recuerdos de los Catalanes, Coleccion de Leyendas, relati-vas a los hechos mas famosos de la historia de la Cataluña, Con el fenix de Cataluña. Barcelona, 1845, in 8. 3 fr.

Torrès Naharro, dont la Bibliothèque S^te G^ve possède un bel exemplaire que j'ai fait descendre à la réserve, mériterait un Article étendu dans nos biographies. Né dans le Village de la Torre près de Badajoz à la fin du XVme Siècle, Son nom de famille était Naharro. On ignore ce qu'il fit en ses jeunes années, mais on sait de science certaine qu'il fut prisonnier en Algérie comme Cervantes. Il devint captif à la suite d'un naufrage, comme il se rendait en Italie par mer; il fut racheté probablement par les religieux de la Merci, dont devait faire partie un jour le fameux Tirso de Molina et se rendit à Rome, où il avait établi sa résidence vers 1514. Attaché à Fabricio Colonna, auquel il servit de Chapelain, il écrivit, et ses Satyres lui valurent de vives inimitiés, elles allèrent jusqu'à le conduire en exil il se réfugia à Naples sous la protection du marquis de Pescara D. Fernando d'Avalos, marié à la belle Victoria Colonna, fille de Fabricio. Ce fut dans cette ville qu'il publia en 1517 sa Propalladia (du mot Prothon et de la dénomination de la déesse de la Sagesse — Pallade — id est prima res Palladis

un biographe espagnol trad. ce mot par
Estrenas del ingenio. Il dédia ce recueil à
D. Fernando d'Avalos, l'époux de sa noble
protectrice qui était alors général du Pape.
Il n'y a dans ce recueil formé des morceaux poéti-
-ques les plus divers que six comédies:

C. Trophea
   Soldadesca
   Tinelaria
   Himenea
   Jacintha
Dialogo del Nascimiento - ces pièces sont
écrites en vers.

Une réimpression de la Propaladia de Torres Naharro a
été publiée en 1880.

Celles pages de Mr de Humboldt sur la chevalerie Castillane.

Hist. de la Géogr. du nouveau continent t. 3, p. 322.

63

L'historien Curita parait être au dire de Mr Alexandre herculano aussi exact qu'il est sûr.

Annales de Aragon.

Il faut lire dans la Chronique de Charles VI des religieux de Ste Denys, le chapitre XXXII du T. V. il est intitulé: Combat particulier des Portugais et des français, dans lequel les Portugais sont vaincus. S'agit il ici du Combat où figura le Magriço? le seul nom Portugais rappelé ici est celui de João de Metis — Jean de Metz. voy. l'édit. des documents inédits relatifs à l'histoire de France.

Emmanuel do Valle de Moura, est auteur d'un livre fort étrange intitulé: De incantationibus seu ensalmis Evora, 1620.

il y est dit que D. Pedro le cruel fut rappelé de l'autre vie par la force des enchantements d'un Ensalmator.

Zanzibar et principalement le port de Lamoo qui se trouve à l'extrémité Septentrionale de l'Île est le lieu où les derniers marchés d'esclaves avaient été permis par le traité de 1845 — C'est sur ce point du Globe que se termine l'affreux commerce dont Gomez Eannez de Azurara nous donne l'idée première. On trouvera dans l'officiel du 5 Mai 1873 de précieux renseignements sur l'expédition de l'Enchantress et de la Daphné qui étaient allés poursuivre dans ce port en 1873, les fauteurs de la traite.

Azinheiro, le vieux chroniqueur Portugais, dont la chronique est trop générale pour être dramatique se trouve fort maltraité par Alex. herculano — T. IV en ce qui concerne l'histoire de l'Algarve; il est dit il au dessous de la critique; c'est ap-rie une compilation indigeste faite par un homme ignorant et crédule. p 393.

Azinheiro est cité sans relâche au contraire par l'historien Allemand Schæffer, et à ce propos j'ai appris hier 10 Avril, 1855 chez le vicomte de Santarem, que l'histoire Allemande du P. est définitivement terminée en 5 vol.

« ElRey mandou fazer dos nobres moymentos
no mosteyro d'Alcobaça. e fez hy trazer con
grande onrra o corpo de Dona Ynes
a qual já dante tinha devulgado que era
sua molher. e assy fez coroar a ymagem
de cima do moymento como de rrainha,
e poelo ygual do seu. este rrey morreo
a Estremoz e foy seputtado en Alcobaça
dentro no cruzeiro da ygreja. rreynou dez
anos. e dizem os portuguezees que nunca
taaes años forã en Portugal como estes
dez que elrrey rreynou e aqⁱ se pode
notar que mays val bem rreger que
conquistar »

extrait du f.° 207 du Ms. Portugais de la Chronique générale, sous le 10253. in fo. marqué au crayon sur la page de garde 1025.

Dozy (Reinhart.) Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen-âge.

Gayangos (Pascual) The history of the Mohammedan dynasties in Spain translated by Gayangos) — London, 1843, 2 vol. in 8.

On prétend que les restes de Martim de Freitas reposent dans le Cimetière du Cloître de la Cathédrale de Braga; recouverts d'Azulejos.
Voy. le Journal o Panorama T. 5 p. 122.

La Ville d'Alarcos a été fondée dans le XIIme Siècle par Yacoub Almanzor, fils de Youssouf, né à Maroc en 1160 et mort en 1198.

On lit dans le Tome IV d'Alex. Herculano ces paroles assez curieuses dans la bouche d'un bibliothécaire dépendant du gouvernement; elles prouvent dans tous les cas, un certain progrès fait en Portugal.

Quando entre nós houver casualmente um governo que saiba ler; Quando se olhar para as pobres letras patrias, (de tal dia tem de raiar)

il s'agit ensuite de prouver la nécessité d'une publication des documents – Le même historien est bien âpre en parlant de Romey, qui malheureusement a vu dans le mot Conversus non un moine comme le veut Ducange mais un Converti.

76

Dans le livre de D. Pedro comte de Barcellos, l'histoire des sept infants de Lara est racontée sommairement.

p. 102 du MS. de la Bib. du Roi 2247

dans une seconde édition, si elle se fait jamais le Ms. in f° Portugais écrit au XVme Siècle que l'on conserve sous le N° 10253, pourrait être mis à profit, et l'on y trouverait de curieux fragments à reproduire. le récit de la vie de St Ferdinand diffère dans ce livre en plus d'un endroit de celui des chronique Générales pub. par Florian de Ocampo et de la même vie tracée avec tant d'intérêt dans la Coronica General de la Bib du Roi sous le N° 9988, la Scène où la première femme du Roi Ferdinand contemplant ses infants, qui viennent de donner à boire au roi, raconte la prophétie qui lui fut faite jadis, manque je crois à ce dernier, c'est une précieuse légende bien dans le goût du temps, cette reine qui prédit sa mort et qui annonce la gloire de son mari et le sort de sa race tout cela doit être reproduit dans le travail que je médite Voy. la page 235.

E hum dia pedio el rrey vinho e fruyta. o Iffante D. Affonso servia de Copa a seu padre. a rreinha oolhou e deu hum grande suspiro, e começou de chorar. Despois que todos forão, ficando el rrey so com a rreyna perguntou lhe porque chorava a rreyna escusouse de lho dizer. El rrey aficou a tanto que ella lhe disse como eu seendo moça em

casa de seu padre. Chegara hy huma molher natural de Grecia donde era sua madre. a qual apreguntou por muytas cousas et ella diziaalhas. e veendo ella as quantas respostas que dava a sua madre aptova que lhe disesse o que della avya de seer:. A molher lhe respondeo que a certo dia lho faria. No qual lhe disse que seu padre avia de morrer ante que ella fosse casada e que despois da morte do padre, vynrian per=lados do Occidente a pedila por molher de hum rrey que seria o mais honrrado e poderoso rrey que fora em Espanya despois dos godos e disselhe que avia de haver de seu marido VJ filhos e duas filhas. e que o primeyro avia de seer muy fermoso. e que seu marido avya de viver longamente e morrer morte honrrada E despois que morresse que o prymeiro filho avia de rreynar e que seria mais poderoso e mais honrrado que seu padre e que assi duraria por tempo. porque por huma palavra de sober=bia que diria contra deos. seria desherdado de toda sua terra senon de huma cidade em que

avia de morrer. e disse mais a rreyna a el rrey
que todas aquellas cousas lhe acontecerom e que
veendo seu filho servir ante el lhe lembrara, e que
por isso suspirara e chorara, e que lhe lembrara
tambem que despois destas cousas avya de
morrer de parto. e porque era prenhe tinha
esperança de sua morte. El rrey a confortou a
dizendo que todo era en deos e que nom curasse
destas cousas. a rreynha (sic) morreo daquelle
parto assi como sperava. Estas nom forão sabidas
senom no cerco de Sevilha, ca stando el rrey
na tenda de D. Rrodrigo Affonso, chegou a elle hum
escudeyro de D. Nuno e disselhe como os dinheiros
que lhe mandara dar en Castela lhos tomara o Iffante
D. Affonso com outros que vinham para elle. En
isto chegou D. Nuno queixar-se a el Rey d'aquillo
elle apartouse com elle e com Rodrigo Affonso e
contoulle as cosas que lhe dissera a rreyna sua
molher. e que bem entendia que seu filho avia de
seer desherdado pois taes cousas fazia contra aquelles
que stavam en serviço de Deos. As palavras que este
iffante D. Affonso disse despois que foy rrey, dizen
que foram estas. que se fora conselheiro de Deos na
criaçom do mundo, algumas cousas foram melhor
feitas do que as elle fezera. Despois bem reynando

el rrey D. Affonso hum p.o mp.s cavaleiro de pampriega vyo hum homem fremoso vestido em branco, que lhe disse que era dada sentença no ceo que fosse desherdado el rrey D. Affonso e que assy morresse. O cavaleiro lhe preguntou o porque; aquelle homem lhe respondeo que el rrey D. affonso dissera em p.ça que se elle fora com deos quando elle criara o mundo, que muytas cousas com seu conselho fezeria melhor o cavaleiro lhe preguntou se averia hy rremedio a isto e elle disse que ssy arrependendo-sse el rrey do que dissera. O cavaleiro foy dizer todo a el rrey por conselho do Iffante D. Manuel, o qual lhe disse que era vaidade e que assy o affirmava. A poucos dias lhe veo hum frade menor a dizer aquelle meesmo, que fezesse peendença daquellas malditas e escomungadas palavras. El rrey lhe respondeo que dissera verdade no que avya dito e que poren nom mirava do que lhe dizia. O frade foy-sse dante elle. essa noite seguinte envyou deos grande tempestade e cayo huum coriscoo na Cama honde el rrey jazia com a rreynha. el rrey foy muyto espantado e mandou chamar o frade; o qual vyndo, assy como el rrey hya arrependendo de sua soberva, assy cessava a tempestade. Em outro dia confessou el rrey in pubrico aquelle peccado de brasfemia que dissera contra deos.

ce livre fut vendu par Mr Daragon à bas prix à un -
brocheur nommé George, et cela contre nos conventions.
ce brocheur mourut, et un certain Clarey libraire -
revendeur, fit l'acquisition du reste des exemplaires.
Mon livre fut odieusement orné de gravures détestables
de nouvelles couvertures furent tirées, et je me vis
à la merci des colporteurs. Je voulus arrêter cette espèce
de brigandage qui froissait tous mes intérêts, je ne
pus y parvenir, malgré des plaintes énergiques. Le
Sr Clarey demeurait rue Serpente St André No 7
il avoue maintenant (1843) que le livre est écoulé.
Je souhaiterais vivement en faire une 2me édition d'abord
pour le purger des nombreuses fautes d'impression
qu'il m'a été impossible d'éviter, puisque je ne recevais
qu'une épreuve, ensuite pour y ajouter de nombreux
documents, venus depuis l'impression à ma connaissance.
Ne fût-ce que la Chronique de la Poncella, que
j'ai extraite en partie de l'opuscule si rare dont Mr
Henri Ternaux Compans m'a prêté un exemplaire.